

[Bailey]

P. o. gall.

2401 w

~~8648~~

LE

LIEUTENANT DE RANCY

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger de cet ouvrage dont une première édition, aujourd'hui épuisée, a paru sous le titre de : *Les Remèdes contre l'amour*.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1876.

LE
LIEUTENANT DE RANCY

PAR
CLAIRE DE CHANDENEUX



PARIS
E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

—
1877

Tous droits réservés.

Div. p. 1926



LE

LIEUTENANT DE RANCY

I

Rennes est une grande, triste et paisible ville, dont les rues sévères, aux maisons quelque peu monacales, ont un aspect d'austérité, un arrière-parfum de cloître qui font rêver.

Beaucoup d'églises, — de vieilles églises, — projettent l'ombre pieuse de leurs clochers séculaires sur les faubourgs endormis dans leur béatitude somnolente.

Le faubourg de Fougères n'échappe pas à cette physionomie générale, malgré le voisinage envié de l'Archevêché, de la Préfecture, de la Division, qui en font un des quartiers les plus agréables de la ville.

Et pourtant il possède le *Thabor*, une admirable promenade, jardin immense, fleuri, ombré, où la poésie s'abrite sous les grands arbres, et la rêverie dans les sentiers perdus de ce retrait parfumé.

Un peu montueuse, mal percée, la rue de Fougères revêt, à mesure qu'elle s'allonge, un caractère



de plus en plus accusé de province, presque de campagne.

Après avoir dépassé l'église Saint-Mélaine, dont une restauration récente, en la couronnant d'une colossale statue de la Vierge, a fait Notre-Dame de Rennes, des jardins bordent presque constamment les deux côtés de la voie pierreuse, où l'herbe montre effrontément ses petites têtes vertes, où le soleil incendie les murs blancs.

Une fort belle maison rompt, à gauche, la monotonie de cette vue, en avançant coquettement sa grille dorée, enguirlandée de volubilis pendant l'été, et ornée d'un sapeur en toute saison.

La présence de ce soldat barbu, portant deux haches en sautoir sur le bras gauche, désignait cette maison à l'attention des passants comme la demeure du commandant du 43^e bataillon de chasseurs à pied.

Car Rennes est non-seulement une cité savante, fière de ses Facultés de droit, des sciences et des lettres, de son école de médecine, de son école de peinture, de son musée, de sa bibliothèque et de ses trois grands journaux, elle est encore une cité militaire.

Deux régiments d'artillerie, un bataillon de chasseurs, de l'infanterie, sont en permanence dans cette ville ouverte, qui ne demanderait peut-être pas mieux, à un certain point de vue, que d'être moins belliqueusement gardée.

En 1864, le commandant du 43^e bataillon de chasseurs était un homme de quarante-cinq ans, officier

de la Légion d'honneur, décoré de plusieurs ordres étrangers, à cheval sur le règlement, inflexible sur la discipline, convenable en tout, estimé de ses chefs, craint de sa troupe, obéi par ses officiers.

Ceux-ci usaient à son égard d'une formule élogieuse toujours prête et peu compromettante : « C'est un commandant modèle. »

Et tout était dit.

Il est permis de supposer que messieurs les officiers avaient une opinion particulière sur leur chef direct ; mais de récents désagréments survenus à quelques-uns d'entre eux, qui avaient exprimé trop ouvertement leur manière de voir, rendaient les autres très-circonspects.

Du reste, que leur aurait servi d'affirmer que M. de Sermelay était d'un naturel soupçonneux et violent, d'une vanité peu commune et d'une inébranlable conviction au sujet de son mérite inconnu au ministère de la guerre ?

Qu'auraient-ils gagné à raconter qu'après avoir obtenu la main d'une orpheline de grande naissance et de grande beauté, il la retenait presque aussi prisonnière dans son intérieur que les châtelaines du bon vieux temps l'étaient, jadis, dans leur forteresse ?

Ce qu'ils disaient bien haut, par exemple, c'est que madame de Sermelay était plus que jolie, mieux que bonne, aussi intelligente que modeste, et d'une grâce sérieuse qui imposait et charmait à la fois.

Elle sortait peu, seulement avec son mari. Elle

n'avait pas d'enfant. On lui connaissait quelques relations, pas d'intimités, à peine une préférence pour une ancienne compagne mariée au bataillon.

Ses toilettes, d'un goût parfait, d'une sobriété de couleurs pleine de distinction, faisaient école, non-seulement dans la colonie militaire, mais parmi les dames de la ville; succès très-envié dont la jeune femme ne paraissait pas même se douter.

Sa position la forçait parfois à aller dans le monde et à recevoir.

Comme ces obligations paraissaient dépendre de son grade et rentrer dans les lois du service, le commandant les remplissait avec ponctualité, sans entraînement et sans plainte.

Se montrer dans une salle à manger officielle lui paraissait tout aussi important que d'être exact à une revue trimestrielle. Les bals de la préfecture lui étaient chers, ceux de la division lui étaient sacrés.

Très-honoré d'être, au whist, le partenaire de Mgr l'archevêque, il ne manquait aucune des soirées sérieuses de M. le premier président.

Quant à la noblesse de Rennes, dans laquelle son nom lui donnait accès, il aurait préféré renoncer à son futur grade de lieutenant-colonel, que de manquer de faire son apparition, en grand uniforme, dans les salons aristocratiques.

Il devait à son bataillon de lui ouvrir sa maison une fois par semaine, le vendredi, ce que la maladie seule lui aurait empêché de faire.

Seulement, il ne lui vint jamais à la pensée de désigner sous le nom de *plaisirs* ces diverses réunions : c'étaient des *devoirs*.

La décoloration particulière que son esprit méticuleux savait y répandre amenait naturellement sa jeune femme à les appeler des *corvées*.

Quoi ! des corvées ? se faire belle et charmante, se couvrir de diamants, être admirée, être jalousée ?

Oui, des corvées, car Marthe de Sermelay ne ressentait pas plus ces joies du triomphe que celles, plus douces, d'une société restreinte et choisie. Les unes lui étaient imposées, en quelque sorte, par l'orgueil conjugal, les autres lui étaient refusées par une tendresse soupçonneuse et maladroite.

Aussi semblait-elle apporter dans le monde, par simple complaisance, sa beauté poétique, sa mélancolie pénétrante, son corps assoupli aux conventions de salon et ses lèvres rompues aux causeries banales ; mais un observateur intelligent la voyant ainsi passer pâle, impassible, souriante de la bouche seulement, jamais des yeux, se fût demandé : « — Où donc est son âme ? »

Au 43^e bataillon de chasseurs, les esprits n'étaient pas observateurs. D'ailleurs, les officiers admiraient trop respectueusement la femme de leur chef pour ne pas se juger très-indiscrets de chercher à deviner si, en effet, son âme était là ou ailleurs.

Un soir de septembre, un vendredi, la société, assez nombreuse, réunie chez madame de Sermelay avait cherché la fraîcheur sur la terrasse, — une

belle terrasse ombreuse où le lierre s'enroulait autour des platanes.

La journée avait été chaude, peut-être pour la dernière fois de la saison; les invités se plaignaient, les imprudents! sans songer que l'automne était aux écoutes, prêt à faire son entrée.

En septembre, la nuit tombe vite; les trois lampes du salon ne projetaient sur la terrasse qu'une lueur affaiblie; les bougies, placées plus près des portes-fenêtres ouvertes, vacillaient au souffle d'une légère brise qui s'élevait avec la lune.

Celle-ci s'ouvrait large, blafarde, voilée de nuages rapides qui faisaient hocher la tête au commandant de Sermelay.

— Votre incrédulité me peine, mesdames, disait-il avec conviction; vous gardez à vos robes de mousseline une fidélité dangereuse; ce beau temps ne peut durer... et il y a des rhumes dans l'air.

— Mais, commandant, nous approchons de l'automne, après tout, dit un officier.

— En Bretagne, c'est toujours l'automne, observa une jeune femme en refermant brusquement son éventail de plumes qui produisit un bruissement soyeux.

— Comment cela, madame?

— Il y pleut si souvent!...

— Bon! voici madame de Ligneralle qui médit de son pays.

— Ah! je suis bien peu Bretonne...

— Par exemple! ai-je bien entendu?... c'est ma femme

qui dit cela ? exclama un capitaine jusque-là silencieux, en s'approchant vivement des causeurs.

— Voilà une exclamation, mon cher capitaine, reprit le commandant, que je vous ferais payer en redoublement d'amabilités, si j'étais madame de Ligneralle.

— Laissez, commandant, répondit celle-ci avec une nuance dédaigneuse très-finement accentuée; le capitaine de Ligneralle, en sa qualité de Champenois, est tout simplement un peu jaloux de ma naissance armoricaine; j'y suis faite.

Un léger soupir, savamment modulé, souligna ce dernier mot, qui ne sembla ni convaincre l'auditoire, ni déconcerter le mari.

Le capitaine de Ligneralle était un petit homme blond fade, dont les yeux, très-petits et très-doux, s'ouvraient sous de rares cils jaunâtres. Sa moustache clair-semée se hérissait sur des lèvres épaisses qui donnaient à sa physionomie effacée une bonté touchante.

Il ne fallait pas voir dix minutes, face à face, M. et madame de Ligneralle, pour comprendre que le mari adorait la femme, et que la femme partageait avec une extrême modération le sentiment qu'elle inspirait et qu'elle méritait évidemment.

Elle était, en effet, gracieuse et tout à fait séduisante avec sa taille mince, peut-être un peu grêle, mais si souple!... son regard gris effarouché et les tresses élégantes de ses cheveux dorés.

En ce moment, assise près de Marthe de Sermelay,

dont la beauté contrastait si fort avec la sienne, elle formait avec son amie un tableau plein de fraîcheur, que la lumière indécise estompait de teintes idéales.

Il se fit un peu de mouvement du côté du salon.

— Marthe, dit le commandant en s'avancant vers sa femme, je vous présente M. Gaston de Rancy qui arrive au 43^e bataillon... venant de Rome.

On vit dans l'ombre briller une épaulette de lieutenant, mais il était impossible de distinguer les traits de celui qui la portait.

— Vous venez de Rome, et vous tombez à Rennes!... Ah! monsieur, combien vous allez regretter ici votre soleil italien! dit madame de Sermelay en désignant un siège au nouveau venu.

Celui-ci répondit avec une teinte de tristesse :

— Je regrette moins encore le clair soleil que les cœurs amis que j'ai laissés là-bas, madame.

— Ce n'est pas d'un bon patriote, dit le commandant en riant; je parie que ce sont des cœurs étrangers?...

— Naturellement.

— Des cœurs féminins?

— Ah! mon commandant, cela devient bien intime! s'écria M. de Lignerolle avec un gros rire vulgaire, que sa femme accueillit par un regard foudroyant.

— Mais je ne fais aucune difficulté d'avouer que ce sont en effet des femmes spirituelles, charmantes, des Américaines et des Russes, qui composent en partie la

société étrangère de Rome, et dont l'accueil simple, franc, me laissera un ineffaçable souvenir.

— Oh ! ineffaçable !... ne proclamez pas si vite cette protestation, monsieur ; vous touchez à peine le sol français, et vous êtes Français vous-même, c'est-à-dire... oublieux.

M. de Rancy se retourna vivement pour découvrir d'où lui venait ce conseil ironique, donné d'une voix railleuse ; mais, sous les grands arbres touffus, on ne voyait qu'une robe blanche d'où émergeait une tête fine noyée dans l'ombre.

— Vraiment, dit-il, avec une légère hésitation, il m'est cruel de ne pas connaître qui m'attaque, ne fût-ce que pour essayer de relever le défi.

Le murmure d'un joli rire incrédule répondit coquettement à cet appel.

— Monsieur, dit madame de Sermelay avec enjouement, je vous avertis charitablement avant que vous releviez le gant qui vous est jeté ; madame de Ligneralle est un champion redoutable ; nos causeurs les plus rompus à la joute s'inclinent devant la fine ironie de son esprit.

— Je vous remercie de l'avis, madame, dit gaiement Gaston de Rancy ; je me hasarderai d'autant moins sur le terrain délicat des escarmouches de salon que, depuis mon séjour en Italie, je ne sais presque plus causer.

— Là... voyez-vous ça ?... et pourquoi donc ? demanda M. de Ligneralle.

— Pourquoi, mon capitaine ?... c'est que les con-

versations sont difficiles entre gens qui ne parlent pas le même idiome. Le langage des yeux est le plus répandu.

— En ce cas, reprit Marthe, je ferais en Italie une triste figure; je suis un peu myope, et les plus beaux mouvements oratoires... de ce genre... seraient perdus pour moi.

— Vous venez de me faire beaucoup de tort, Marthe, dit madame de Ligneralle d'un ton boudeur; j'allais peut-être trouver l'occasion de satisfaire avec M. de Rancy le besoin de discussion, de controverse, qui me dévore, et d'un mot, — beaucoup trop flatteur peut-être pour être parfaitement bienveillant, — vous détruisez tout l'effet de mon ballon d'essai.

— Eh bien, non, madame, s'écria Gaston, piqué au jeu, rien n'est détruit! Vous me réapprendrez la langue mondaine que j'ai oubliée, et je m'incline d'avance devant vos préceptes.

— Ce n'est pas cela du tout que j'entends, monsieur. C'est un adversaire que je veux rencontrer, et non un élève : j'adore la lutte.

— Mais je conçois, madame, que vous ne puissiez jamais lutter.

— A quoi voyez-vous cela ?

— Qui donc oserait vous combattre ?

Un second rire clair et moqueur fut la seule réponse de madame de Ligneralle. Après un silence :

— Brrrr ! fit-elle en secouant ses épaules délicates, voici une subite fraîcheur qui va nous donner des bronchites, si nous n'y prenons garde.

— Je vous l'ai prédit, dit le commandant.

— Marthe, voulez-vous me permettre de rentrer ?

— Certainement, ma chère Amélie ; il est, je crois, prudent que nous rentrions tous.

Madame de Ligneralle se leva nonchalamment et vint ; au seuil du salon, se placer en pleine lumière. Ses cheveux blonds, crêpelés, resplendissaient sous la clarté vive des lampes, et ses épaules frissonnantes avaient des ondulations félines.

Elle sentait bien venir du fond de l'ombre jusqu'à elle un regard plein de curiosité.

Les hôtes du commandant défilèrent devant elle sans qu'elle daignât déranger pour eux un seul pli de sa traîne de mousseline. Une légère impatience dessinait une ombre mignonne sur son front ; évidemment, elle attendait... mais ce qu'elle vit changea tout à coup l'expression de ses yeux, qui jetèrent une lueur phosphorescente aussi vite éteinte qu'allumée.

Elle vit s'approcher à petits pas un couple souriant. C'était madame de Sermelay effleurant de son bras, dont la blancheur éclatait sous la guipure noire, l'épaulette toute neuve du lieutenant de Rancy.

Marthe parlait en arrêtant sur son interlocuteur ses yeux bruns, profonds et tristes, qui semblaient le captiver.

Madame de Ligneralle étudia une seconde la physiologie spirituelle et avenante du jeune homme, puis elle baissa sa petite tête de gazelle et se jeta, rêveuse, sur une ottomane près du piano.

En entrant au salon, Marthe y trouva la table à thé

toute dressée, qui lui rappela ses devoirs de maîtresse de maison. Elle salua son cavalier d'un sourire et se mit en mesure de servir le thé.

C'était une fonction qu'elle remplissait toujours avec grâce, mais un peu longuement, étant seule.

Ce soir-là, Gaston, s'armant d'une pince d'argent et d'un sucrier, réclama la faveur, qui lui fut gaiement accordée, de servir d'aide en cette circonstance.

— Hé !... hé !... voilà un nouveau venu qui essaye de se faire bien venir de son chef, en flattant sa femme, chuchota M. de Ligneralle à l'oreille d'Amélie, dont il s'était surnoisement rapproché.

Madame de Ligneralle fit une petite moue.

— Mais non, dit-elle... voyez un peu si je me trompe, mais il me semble que le moyen ne réussit guère... le commandant a regardé Marthe d'une façon...

— Ah ! c'est que le commandant regarde souvent sa femme comme... je te regarde.

— Beaucoup trop, alors...

— Par exemple !

— Voyons, mon ami, ne jouez-vous donc pas à l'écarté ? il me semble que M. Liéger vous fait signe.

— Tu crois ?

M. de Ligneralle, qu'une table de jeu ne trouvait jamais insensible, s'éloigna vivement.

Peu après, on entendit sa voix nasillarde, — il nasillait, le malheureux ! — annoncer triomphalement :

— Je marque le roi !

Soulagée de ce côté, Amélie reporta toute son at-

tention vers la table à thé près de laquelle Marthe de Sermelay et Gaston de Rancy échangeaient ces mille petits riens inutiles et charmants qui sont l'élégante monnaie du monde.

M. de Rancy était un jeune homme de vingt-six ans, dont la poitrine portait une ligne étincelante de décorations : la Légion d'honneur, la Crimée, l'Italie, le Medjidié, etc., etc.

Large d'épaules, il bouclait son ceinturon sur un buste finement modelé, dont l'uniforme faisait ressortir l'élégance. Il y avait dans sa taille, dans sa démarche, dans son port de tête, je ne sais quoi de dégagé, de séduisant, qui surprenait et arrêtait le regard.

Son visage n'offrait pas une régularité absolue, mais un charme attractif très-prononcé ; ses cheveux châtons, capricieusement bouclés malgré l'ordonnance, voilaient par instant un front élevé, hâlé, hardi. Ses yeux, d'une nuance chaudement dorée, plutôt petits que grands, parlaient, racontaient, et devaient prier mieux encore que les lèvres, qu'une moustache fauve cachait à demi. Cependant, sous la moustache crânement relevée on devinait le sourire, un fin sourire qui soulignait l'intention et ponctuait la phrase.

Gaston de Rancy prit une tasse de thé et s'avança droit vers madame de Ligneralle. La façon spécialement courtoise dont il la lui offrit lui montra qu'il avait parfaitement reconnu son interlocutrice de la terrasse et même remarqué sa beauté.

— Vous allez vous faire des ennemis dès ce soir,

monsieur..., n'est-ce pas un peu tôt? dit-elle, en le remerciant du regard.

— Des ennemis ! et lesquels donc , madame ?

— Mais tous ces officiers... là-bas... il y en a bien huit ou dix, je crois , qui viennent ici chaque semaine, regardent madame de Sermelay faisant , toute seule, ses honneurs à ses invités , et n'ont pas encore songé à lui offrir leurs services comme vous avez su le faire.

— Bah ! que m'apprenez-vous là ? Ai-je donc fait une énormité ?

— Du tout. Vous êtes du monde et le prouvez. Eux... ils sont tout simplement du bataillon , ce qui est bien différent.

— Ah ! vous croyez, madame ?

— Du reste , ils seraient maladroits , j'en suis sûre.

— Si vous les troubliez par vos réflexions humoristiques , ce serait à n'en pas douter.

— Moi, les troubler ! monsieur... je n'y songe guère : ce sont des momies... Ne me regardez donc pas de cet air scandalisé. Ce sont des momies, vous dis-je.

— Je m'incline, madame, quelque hardie que me paraisse votre conviction.

— Un régiment, monsieur... même un bataillon... c'est la seconde édition des pyramides égyptiennes... Tout s'y pétrifie : l'initiative, la fantaisie, l'esprit surtout.

— Quoi ? même dans le bataillon qui a le bonheur de vous posséder ?

— Surtout dans celui par qui j'ai le malheur d'être possédée.

— Cette dernière proposition me paraît tellement discutable...

— Non pas. Du reste, prenez garde à vous, monsieur; la pétrification vous prendra comme les autres, du jour où vous vous livrerez aux loisirs de la vie de garnison, aux charmes du cigare, à l'intérêt passionné de l'*Annuaire*.

— Monsieur de Rancy, intervint un brave chirurgien-major qui avait pour spécialité de parler inmanquablement au rebours de ce qu'il aurait dû dire, je crois que madame de Sermelay n'ose pas protester contre la désertion de son bras droit, mais je l'aperçois là-bas, fort empêchée... et me permets de vous rappeler...

Amélie coula un regard ambigu sur Marthe, qui rougissait de cette observation faite à haute voix.

Le commandant tourna la tête vers sa femme.

— Docteur..., docteur!... dit Marthe avec enjeuement, je vous surprends à peser sur la liberté de mes invités.

— Je vous rends votre aide, ma chère, dit madame de Ligneralle avec un rire un peu forcé; que voulez-vous? je suis incorrigible : il me fallait sucrer ma tasse avec un bout de conversation.

— Et une pointe de critique! acheva M. de Rancy.

— C'est l'usage de ma femme, cria M. de Ligneralle du bout du salon où il jouait à l'écarté; elle rit de tout, mais c'est sans malice.

— Je suis très-reconnaissante de ce jugement, dont la sagesse me confond ! fit Amélie ironiquement.

— Dites l'indulgence, insista le commandant.

— De l'indulgence ? Eh bien , n'est-ce pas juste de la part d'un mari ? reprit le capitaine de Ligneralle, qui s'approchait en refermant difficilement son portemonnaie gonflé ; on a de la partialité, je ne le nie point, mais enfin, on est mari ou on ne l'est pas.

— On l'est, mon capitaine, et l'on a grandement raison de l'être, conclut Gaston en s'inclinant avec une bonhomie spirituelle qui lui rallia causeurs et rieurs.

La conversation, engagée sur ce ton de gaieté, y fut maintenue sans effort, grâce à la naïve bonne humeur de M. de Ligneralle et aux saillies de ce bel officier qui, se prétendant si fort brouillé avec les exigences mondaines, en montrait, en somme, une connaissance parfaite et une interprétation du meilleur goût.

Des jugements bien divers se formulèrent sur son compte pendant le reste de la soirée, dans l'embrasure des portes, derrière les cartes, sous l'éventail et dans l'intime pensée de chacun.

— Voilà un garçon qui fait prodigieusement d'embarras ! grommelaient certains maris, — le commandant était de ceux-là, — en envoyant à leurs femmes un regard défiant.

— C'est un *poseur* ! disaient avec une affectation dédaigneuse les officiers sortant de la classe des sous-officiers.

— Fera un bon officier supérieur ! opinaien les capitaines sortant de l'école.

— Il y aura donc enfin un homme d'esprit au 43^e bataillon ! pensait Amélie ; une intelligence qui devinera ce que vaut la mienne !...

— Une nature élégante et sympathique... A-t-il autant de cœur que d'esprit ? se demandait Marthe.

II

En face de la maison du commandant s'élevait une construction modeste, à un seul étage, percée de quatre fenêtres et ornée de balcons de fer.

Deux de ces fenêtres représentaient un appartement garni loué à la vieille mère d'un sous-lieutenant du 43^e bataillon, M. Liéger, laquelle, malgré son âge et ses infirmités, suivait de garnison en garnison son fils souffrant de la poitrine.

La troisième portait un écriteau jaune où on lisait en lettres noires : *Chambre meublée à louer.*

La quatrième enfin ouvrait sur le petit logement d'une femme de trente-cinq à quarante ans, d'un grand air, d'une beauté visible encore, quoique flétrie par le chagrin.

Toujours vêtue de noir, toujours une broderie à la main, elle travaillait la journée entière derrière les persiennes abattues, et le soir, seule et triste, elle respirait l'air humide à son balcon.

On devinait en elle de la douleur, de la noblesse, de la misère, de la résignation.

Marthe de Sermelay, dont l'âme prompte et chaude avait besoin de pitié effective, s'était sentie

émue, attirée par la dignité touchante de cette voisine inconnue qui vivait de son travail avec tant de fierté.

Ce fut le prétexte qu'elle employa pour essayer d'en approcher. Un volant de mousseline à broder, commandé par la charitable curieuse à l'ouvrière déclassée, servit de trait d'union entre ces deux femmes dont l'une méritait réellement le sympathique intérêt de l'autre.

Cette ouvrière brodeuse, dont le modeste intérieur révélait des privations supportées sans murmure, était la femme d'un officier supérieur de l'infanterie de marine, dont les prodigalités l'avaient réduite au dénûment le plus absolu, dont l'inconduite l'avait obligée à vivre séparée de lui avec ses trois enfants.

Elle avait réuni les débris de son aisance passée, quelques meubles qu'elle utilisait en louant la moitié de son appartement, et quelques bijoux qu'elle vendit pour payer les premiers frais de l'éducation de son second fils. L'aîné, renvoyé de la Flèche pour insubordination réitérée, s'était embarqué comme mousse; elle ne savait trop où il était, mais elle attendait chaque jour une lettre, un souvenir, une indication qui lui permît d'envoyer quelques secours, quelques douceurs, fruits de ses veilles, à l'enfant éloigné.

Sa fille était élève de la maison d'éducation de Saint-Denis. Il y avait cinq ans qu'elle ne l'avait vue : le voyage de Rennes à Paris était trop coûteux.

Son mari, le commandant Oberlin, était aux colonies, fort insouciant de sa famille, que ses mœurs dépravées lui avaient fait abandonner sans remords.

Madame Oberlin, très-fière, ne racontait pas ses malheurs; mais la douce compassion dont elle se sentit l'objet fondit peu à peu l'enveloppe de glace qui l'entourait d'ordinaire. Elle parla, elle pleura dans les bras de Marthe, elle prit un âpre plaisir à rouvrir la source de tant de larmes versées dans l'ombre.

Quoique madame de Sermelay n'eût souffert aucune des douleurs violentes qui lui étaient révélées, elle les partagea avec une intensité d'émotion qui toucha mieux la pauvre affligée que toutes les protestations du monde.

Marthe, elle, ne raconta rien..., mais il y eut dès ce jour d'abandon entre ces deux femmes, si différentes d'âge et de position, un lien étroit qui devait se resserrer encore.

Elles ne se voyaient pas très-souvent, le commandant de Sermelay n'approuvant que tout juste assez pour ne pas défendre ouvertement une relation qui ne flattait pas son orgueil.

Madame Oberlin ne venait chez Marthe que pour y rapporter ou y prendre du travail; Marthe mettait beaucoup de réserve dans ses visites à sa malheureuse amie.

Chaque jour, en revanche, il s'échangeait entre la fenêtre de la petite maison et la terrasse du

commandant une foule de signes mystérieux et charmants, télégraphie féminine, qui signifiaient ou à peu près : — Avez-vous dormi ? — Vous êtes pâle ! — Ce n'est rien : je suis rentrée tard. — Moi, j'ai veillé. — Je suis triste... ma journée sera longue. — Je suis contente : j'ai de l'ouvrage pour la semaine. — A bientôt. — A bientôt.

Le lendemain de cette soirée où M. Gaston de Rancy avait fait son apparition chez le commandant du 43^e, la fenêtre de madame Oberlin s'ouvrit de bonne heure ; une activité inusitée parut régner dans le paisible intérieur.

Les volets clos de la *Chambre meublée à louer* étaient grands ouverts, inondés de soleil levant. Madame Oberlin essuyait, frottait, attachait des rideaux blancs, rangeait des meubles, et cela aussi bien dans son appartement particulier que dans la pièce voisine.

Elle vidait une armoire du peu de linge qu'elle contenait et faisait lestement des paquets tout en jetant des regards d'impatience vers la chambre à coucher de Marthe, dont les persiennes étaient encore hermétiquement fermées.

La jolie dormeuse n'avait point l'habitude de se lever avec l'aurore, moins encore ce jour-là que tout autre, car elle était restée, la veille, longtemps, bien longtemps seule, debout, rêveuse, alors que ses invités retirés, son mari rentré chez lui, elle n'aurait eu, ce me semble, rien de mieux à faire que de reposer à son tour. Mais qui peut dire pourquoi

une jeune femme est parfois si ensommeillée et montre parfois aussi tant de répugnance à s'endormir ?

Neuf heures sonnèrent à l'église Notre-Dame de Rennes.

— Allons, murmura tristement madame Oberlin, je ne la verrai pas ; quel dommage ! Et comment lui expliquer ma disparition inattendue, qui va lui paraître si bizarre ?

On entendit le roulement d'une voiture s'arrêtant lourdement dans la cour.

La courageuse femme acheva de donner à son appartement le cachet d'un ordre parfait, d'une propreté minutieuse, puis, soupirant encore après un dernier regard à la terrasse déserte, elle ferma la porte à double tour et descendit.

Des malles étaient déposées au bas de l'escalier ; un chasseur à pied allait et venait autour d'un camion du chemin de fer stationnant dans la cour.

Deux officiers causaient en regardant décharger les bagages.

— Mon lieutenant, voici votre propriétaire, dit le sous-lieutenant Liéger en désignant à son camarade madame Oberlin, qui s'était arrêtée à leur vue.

M. de Rancy se retourna, et, saluant avec une politesse exquise :

— Je crains, madame, dit-il, que mon ami Liéger n'ait commis une indiscretion en cherchant à me loger chez vous ; ne vous a-t-il pas priée, à ce qu'il

me raconte à l'instant, de me céder votre propre logement ?

— En effet, monsieur, répondit madame Oberlin, la chambre que je louais ordinairement a paru trop resserrée à M. Liéger, et j'ai très-volontiers consenti à y ajouter la mienne, qui y est contiguë.

— J'espère que le sacrifice n'est pas trop grand, madame ?

— Et la raison d'État, monsieur ?... fit-elle avec un sourire pâle qui éclaira son triste visage.

— Merci, madame ; le voisinage de mon vieux camarade me rendra certainement très-agréable le séjour de votre maison.

— Voici la clef de votre appartement, monsieur. Si je puis, en quelque chose, être utile à votre installation, veuillez vous souvenir que j'habite là maintenant.

Elle désigna du doigt, à gauche, un escalier de bois en mauvais état qui donnait accès, par une trentaine de marches, à un grenier pratiqué sous un grossier appentis.

Puis elle salua son nouveau locataire, gravit cette sorte d'échelle et pénétra dans un vaste grenier mal clos, mal éclairé, d'une aération redoutable pour le prochain hiver.

En quelques minutes elle eut rangé sur des rayons le contenu des divers paquets qu'elle y avait transportés, abaissé de grands vieux rideaux de damas jaune sur un maigre lit dressé dans un angle, utilisé l'angle opposé pour les soins de son petit ménage et

installé devant la lucarne béante une lustrine verte et sa table de travail.

Alors, avec un sourire résigné, elle s'assit, son ouvrage à la main, dans cet asile du dénûment.

A dix heures, madame de Sermelay ouvrit les yeux, s'appuya sur un coude et vit sa gracieuse image reflétée dans une glace.

— J'ai mauvaise mine, ce matin, dit-elle en rejetant en arrière les grosses boucles brunes qui s'échappaient de sa coiffure dénouée; j'ai trop veillé, trop songé aussi... et pourquoi? Qu'y a-t-il de changé dans mon existence?... une existence si *convenable*!

Elle souligna ce mot avec un pli amer des lèvres.

— Un visage nouveau... la grande affaire! cela rendra-t-il ma vie plus pleine?... et d'ailleurs, à quoi bon?

On entendit à l'étage inférieur la voie grondeuse du commandant qui demandait le déjeuner.

Tout effrayée, Marthe se coula prestement dans une robe de chambre, releva ses cheveux sous un mignon bonnet du matin, baigna son visage d'eau parfumée et se dirigea vers la salle à manger, où retentissaient les reproches et les menaces, en se demandant pourquoi donc un mari grondait toujours.

— Encore en retard, ma chère!... dit le commandant en la voyant entrer; quelle sotte manie avez-vous donc de rêvasser des matinées entières, au lieu de vous occuper de votre maison et du bien-être de votre mari?

— Vous manque-t-il quelque chose?

— Parbleu ! il me manque le déjeuner.

Marthe s'assit sans mot dire, en essayant d'effacer de son front le pli sombre qui s'y creusait malgré elle.

— Seriez-vous muette autant que dormeuse, chère amie ? reprit M. de Sermelay, en adoucissant par un sourire rétif la crudité de la question.

— Muette ?... non. Résignée à vos boutades ?... j'y travaille.

— Mes boutades !... une simple remarque dont vous ne contesterez pas la justesse, j'imagine. En vérité, Marthe, vous devenez d'une susceptibilité...

— Pardonnez-moi mes crimes, sourit la jeune femme avec douceur... J'en ignorais la portée : quelle heure est-il donc ?

— Il va être midi, une heure où tout le monde a déjeuné dans Rennes, sauf moi... Tenez, jusqu'à notre nouvel arrivé, qui est déjà de retour de la pension et du café.

— Qui cela ? fit-elle avec indifférence.

— M. de Rancy. Il paraît qu'il devient notre voisin.

Par un mouvement vif, qu'elle réprima trop tard, Marthe tourna la tête vers la porte-fenêtre qui donnait accès sur la terrasse, et vit distinctement, au petit balcon de madame Oberlin, le visage brun de Gaston, qui regardait de çà et de là dans la rue poudreuse avec la curiosité naturelle d'un étranger.

— Comment ?... Que fait-il là ? balbutia-t-elle.

— Belle question ! Il se loge, parbleu !

— Dans cet appartement ?

— Pourquoi non ? N'y a-t-il pas déjà un ou deux officiers dans cette petite maison ?

— Il y a M. Liéger et sa mère.

— Vous voyez bien.

Marthe inclina la tête sans insister.

Le reste du déjeuner fut silencieux. Au dessert, le commandant demanda tout à coup :

— Marthe, quelle toilette avez-vous pour le bal de madame de Kerbrennec ?

— Je ne sais trop... Est-il si nécessaire que j'y aille ?

— Comment, nécessaire ?... Vous demandez s'il est nécessaire que vous alliez chez une femme qui tient le haut du pavé dans Rennes,... dont le nom est la fleur de l'aristocratie de la ville ?... Où avez-vous donc la tête ?

— C'est que je ne m'y amuse pas.

— Eh bien, et moi ?... vais-je là pour m'amuser ? Je vous y conduis, parce qu'il est convenable que madame de Sermelay soit vue chez la marquise douairière de Kerbrennec, voilà tout.

— Si c'est ainsi, j'irai avec ma robe de taffetas bleu recouverte de tulle...

— Mais ne l'avez-vous pas déjà portée ?

— Certainement, à la Recette générale et à la Division.

— Alors, c'est assez. Écrivez à Paris... Vous êtes brune, ayez une robe paille, c'est distingué.

— Je vous assure que ma toilette bleue est encore d'une fraîcheur...

— Vous n'y songez pas. Il est convenable que la femme d'un commandant de chasseurs renouvelle fréquemment ses toilettes.

— Ah ! si vous en faites une question militaire !... j'écrirai.

— Quel air résigné !... Ne vous y trompez pas, Marthe, toutes ces dames vous envient ; il est peu de maris qui s'occupent comme moi des plaisirs et du luxe de leur femme.

Marthe leva doucement vers le ciel gris, qu'on apercevait entre les arbres de la terrasse, son regard tout chargé de tristesse ; mais, par cette même échappée, on apercevait aussi Gaston, ce qui fit abaisser bien vite ses grands yeux.

— Irons-nous au Thabor, aujourd'hui ? reprit-elle.

— Non, j'ai des visites à faire à l'Archevêché et chez le premier président.

— Très-bien..., je vous demandais cela parce que c'est la fanfare du 43^e qui jouera dans la grande allée.

— Je l'avais oublié. En ce cas, il est convenable que nous nous y montrions. Tenez-vous prête pour trois heures.

— Je vais m'habiller.

— Déjà !... Vous n'avez cependant pas, j'imagine, fantaisie de sortir sans moi ou de recevoir des visites en mon absence ?

— Mais non, cela pourrait vous déplaire.

— Encore une de vos exagérations !... me déplaire ! seulement, vous recevez le vendredi, et je trouve

convenable que le reste de la semaine vous soyez libre.

— Vous avez raison, je suis parfaitement libre, répéta Marthe avec un accent amer, dont l'inflexion échappa à l'oreille satisfaite de son mari.

Il vint lui mettre au front un baiser, devant lequel elle recula imperceptiblement, et sortit pour voir ses chevaux.

Pliée à la volonté de ce modèle des époux *convenables*, si fort préoccupé du bonheur extérieur et des parures de sa femme, madame de Sermelay n'osa pas, avant l'heure indiquée, quitter le peignoir de cachemire qui l'enveloppait ; mais elle sut en relever la simplicité par une ceinture tombante et un nœud de velours noir retenant ses beaux cheveux.

Elle se fit tout à fait charmante, sans y songer, d'un air distrait.

Elle écrivit à sa couturière de Paris, commanda une belle robe, de couleur paille, avec autant d'indifférence que s'il s'agissait d'une paire de gants, et revint s'asseoir, rêveuse, à son piano.

La journée était orageuse, une atmosphère lourde remplissait le petit salon.

Marthe fit quelques accords, se leva brusquement et s'avança sur la terrasse qu'un vent chaud balayait par rafales. Elle s'y promena à petits pas, effeuillant des chrysanthèmes violettes qui commençaient à fleurir, sans que son âme eût conscience des mutilations commises par ses mains, perdue dans un de ces songes irréalisables où elle se jetait parfois, la pauvre désenchantée, pour donner le change à son cœur vide.

Au cinquième tour, un léger aboiement, qui éclata joyeusement non loin d'elle, lui fit lever la tête.

Un petit lévrier sautillait joyeusement sur le balcon d'en face, caressé par son maître, qui, rencontrant le regard de Marthe, lui adressa le plus discret et le plus gracieux des saluts.

Elle y répondit timidement, tout étonnée de se sentir remuée par ce simple échange de politesses. Elle s'avisa en même temps de remarquer que le vent devenait importun, regagna une fois encore, pour la forme, l'extrémité de la terrasse et rentra.

Il sembla tout à coup à Gaston que la déserte rue de Fougères était parfaitement insupportable et qu'il n'avait rien de mieux à faire que de refermer sa fenêtre.

Une averse, qui survint vers trois heures, annula le projet de promenade au Thabor.

Le commandant en fut contrarié, maugréa quelque peu, suivant son invariable usage de s'en prendre toujours à quelqu'un ou à quelque chose, et se consola en allant faire des visites.

Restée seule, madame de Sermelay ne put résister à la curiosité dévorante dont elle était possédée depuis la disparition de sa protégée et l'installation d'un étranger dans la petite pièce qu'elle connaissait si bien. Où avait pu se réfugier madame Oberlin ?

Elle jeta un burnous sur ses épaules et franchit résolûment l'espace détrempé qui séparait les deux maisons.

La cour était déserte, les fenêtres closes, elle ne

savait à qui s'informer de son amie. Aussi, bien à regret, allait-elle reculer déjà, quand une voix bien connue, tombant d'une lucarne peu élevée, l'interpella doucement :

— Chère madame, vous venez vers moi, n'est-ce pas ?

— Quel bonheur ! c'est vous !... où êtes-vous donc, madame Oberlin ?

La belle tête flétrie de la pauvre femme s'encadra à la lucarne, dont le petit rideau vert flottait.

— Prenez l'escalier, là... à gauche.

Marthe posa sans hésitation son petit pied sur les marches branlantes, que son poids léger faisait craquer, et parut toute souriante au seuil du grenier.

Madame Oberlin tendait sa main fine et maigre ; madame de Sermelay l'attira elle-même et l'embrassa avec la simplicité d'une sœur.

Marthe jeta un rapide regard sur les quatre murs, ou plutôt sur les quatre séparations en planches disjointes qui, sous les toits crevassés, formaient cette triste demeure.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle simplement.

— Ah ! vous ne savez pas encore. Je n'ai pas eu le temps de vous instruire de ce changement à vue.

— Non... et j'ai été surprise !...

— Quand M. Liéger, qui voulait loger un camarade près de lui, me demanda si je consentirais à joindre ma propre chambre à celle que je loue d'ordinaire, je songeai tout aussitôt, — voyez l'égoïsme... je n'y avais jamais pensé ! — que cette ressource inattendue me

permettrait enfin de faire venir, aux prochaines vacances, ma pauvre Juliette qui, depuis cinq ans, n'a pas quitté Saint-Denis.

— Bonne mère, allez !... mais quel sacrifice !

— Point du tout. Je vais joliment thésauriser avec mes trente francs par mois.

— Vous serez horriblement mal.

— Allons donc !... Vous verrez, à Pâques, comme Juliette et moi serons contentes.

— Vous êtes admirable !

— Miséricorde !... Je suis, au contraire, d'une avidité !... Je spécule, voilà tout.

Elles échangèrent un sourire, attendri d'un côté, courageux de l'autre.

— Ainsi, reprit, au bout d'un instant de silence, Marthe, songeuse, c'est M. Liéger qui en a eu la première idée ?...

— Oui. Il paraît qu'il a été prévenu hier de l'arrivée d'un ancien ami.

— Ah !... j'avais cru que c'était cet ami lui-même qui avait choisi cette maison.

— Nullement ; il y est entré pour la première fois en s'y installant.

Un petit nuage courut sur le front de Marthe, et aussi un peu de rougeur. Puis, comme honteuse d'avoir songé à autre chose, — et à quelle chose ! — devant cette misère si digne, elle reprit en se faisant caressante :

— Voudrez-vous me faire bien plaisir ? me rendre un service ?

— Certes.

— Vous êtes très au large ici, j'ai chez moi un grand poêle qui tient une place!... Voulez-vous lui donner asile?

— Volontiers, pourvu que vous ne me condamnerez pas à l'allumer.

— Et pourquoi pas... quand les froids vont venir?

— Parce que vous le dites très-grand et que je suis, pour mon charbon, d'une parcimonie inimaginable.

Un mot vint aux lèvres de Marthe... elle n'osa pas.

— Mais si j'en avais un autre... plus petit? reprit-elle avec une réelle timidité.

— Chère madame, dit doucement madame Oberlin, ne démeublez pas votre appartement, je vous prie, l'hiver est encore trop loin pour qu'on s'en préoccupe, à moins que ce ne soit pour vous terminer cette robe de mousseline brodée dont les volants commencent à prendre tournure... J'y travaille, car il vous la faudra pour les premières sauteries.

Ce disant, madame Oberlin désignait du doigt des bandes de mousseline déployées sur sa table de travail, et son accent plein de fermeté disait éloquemment qu'elle ne saurait accepter autre chose que le prix de son travail.

Les deux femmes causèrent encore quelques instants, se promirent de se voir malgré la suppression de leur poste télégraphique, et Marthe gagna à la hâte sa demeure, où son mari allait rentrer, et où son absence, à elle, pouvait donner à ce caractère ombrageux, difficile, l'occasion des observations les plus injustes.

Le surlendemain avait été choisi par M. de Rancy pour faire ses visites d'arrivée au 43^e bataillon. Il s'acquitta de ce devoir avec une exemplaire ponctualité, et arpenta philosophiquement les rues mal pavées de Rennes pour sonner, de ci de là, aux portes de ses nouveaux camarades.

La plupart étaient sortis ; ce fut l'affaire d'une carte coulée dans la serrure, la respectable corporation des concierges étant encore rarement représentée dans les vieux quartiers de la ville bretonne.

En revanche, il rencontra chez eux les officiers mariés, ménages modestes en général, assez mal logés, où l'ordonnance, un enfant sur le bras, l'introduisait au salon. Madame, une jeune femme souvent plus méritante que distinguée, s'excusait sur son petit entourage tapageur du désordre de l'appartement.

Le mari survenait, un cigare aux dents, boutonnant un paletot bourgeois sur son pantalon d'uniforme, et envoyant militairement jouer ailleurs le bruyant bataillon de ses marmots.

On causait, sans intérêt, banalement. Que dire dans

ces maisons où l'on ne sent ni la fortune, ni le goût des choses de l'esprit ?

La nécessité de toujours compter a tout envahi. Le prosaïsme de la vie au jour le jour, difficile, coûteuse, écrase ces maîtresses de maison qui ne savent plus être que des ménagères.

Le gouvernement, qui paye mal et fait voyager beaucoup ses serviteurs, aura sur la conscience, — si tant est qu'il en ait une, — l'abaissement du niveau intellectuel de la généralité des ménages militaires, dans les grades inférieurs surtout.

Sa corvée presque terminée, Gaston, en parcourant sa liste de visites, s'aperçut qu'il n'en avait plus à faire qu'à M. et madame de Ligneralle, dont c'était précisément le jour.

Il s'y présenta vers cinq heures.

Quelque chose d'indéfinissable, une intuition vague, avait averti la jeune femme que cette journée lui réservait un instant de plaisir. Elle s'y était préparée à tout hasard, quoique étonnée, vers le milieu de l'après-midi, de n'avoir encore rien entrevu qui se rapportât à son pressentiment.

Lorsque sa femme de chambre, ouvrant la porte du salon, lui jeta le nom de M. de Rancy, Amélie de Ligneralle eut un sourire :

— J'en étais sûre, ce devait être cela, pensa-t-elle.

Gaston s'avança, avec cette allure à la fois respectueusement empressée et gracieusement hardie qui était son grand charme, vers l'ottomane où elle était assise, enveloppée, comme d'un vapoureux nuage, de sa robe

de gaze de Chambéry gris-perle relevée de nœuds gris. Un ruban gris nouait ses cheveux d'or bruni, et d'imperceptibles souliers de satin gris jouaient à ses pieds de petite fille.

Elle était jolie!... et le savait, ce qui lui donna beaucoup d'affabilité. Il était séduisant et le lisait, une fois de plus, dans les yeux de la jeune femme, ce qui redoubla cette assurance d'homme à la mode dont il était assez largement pourvu.

En quelques minutes, la glace des premières relations se fondit si bien qu'il n'en restait pas miette, et que la conversation était lancée à toute vapeur dans le domaine de la fantaisie mondaine.

Gaston était étincelant d'esprit et de belle humeur. Amélie, grisée par l'attention flatteuse dont elle se sentait l'objet, se montrait d'une verve toute parisienne, en défilant gentiment les perles intellectuelles qu'elle avait si rarement l'occasion d'égrener avec un causeur véritable.

Une heure coula, rapide, sur cette pente enguirlandée de grâce, de jeunesse et d'à-propos. L'un avait totalement oublié les belles Russes, les hospitalières Américaines de Rome; l'autre se croyait transportée en pleine Chaussée d'Antin, à l'hôtel paternel. Oh! que la province était loin!

L'entrée du capitaine de Lignerolle rompit le charme, fit envoler le rêve, et laissa seulement, entre les deux jeunes gens, la vérité dans ce déshabillé cruellement sommaire où elle a, seule, le privilège de ne pas être indécente.

— Adolphe !... comme je l'avais oublié ! pensa Amélie avec dépit.

— Son mari, ce brave capitaine?... Ah ! diable ! se dit Gaston, il est temps de s'en souvenir.

La conversation perdit immédiatement son tour coquet et spirituel pour tourner dans le cercle restreint du service militaire et de la vie provinciale.

On débattit les mérites du lieutenant X..., proposé au choix ; on discuta les probabilités de la nomination du capitaine Z... au grade de chevalier de la Légion d'honneur ; on déplora le renchérissement des denrées causé par les pluies interminables.

M. de Ligneralle affirma la valeur actuelle du cidre, dont il était très-amateur, et, sur son invitation persistante, Amélie dut laisser tomber de ses lèvres roses le prix du beurre de la Prévalaie.

Ces détails, dont le sourire expressif de madame de Ligneralle ne parvenait pas à relever la vulgarité, firent fuir le visiteur.

Il prit congé, accompagné jusqu'à la porte extérieure par les invitations réitérées du capitaine de venir fréquemment les revoir.

— Eh ! non, mon pauvre camarade, je ne reviendrai pas souvent, pensait Gaston en se dirigeant vers la pension des officiers, où le dîner devait être commencé ; non, vous avez une petite femme qui s'ennuie trop... et vous êtes inimaginablement myope !

Le lundi suivant, madame de Ligneralle se fit annoncer chez madame de Sermelay, à laquelle elle tendit

ses deux mains avec une effusion qui sembla modérément partagée.

— Ma chère Marthe, s'écria-t-elle, vous me voyez furieuse contre vos vendredis, votre terrasse et la fraîcheur qu'on y goûte : j'ai un rhume atroce ; je le sentais venir, l'autre soir, vous savez.

— Alors, Amélie, vous êtes inexcusable d'avoir dédaigné ces symptômes de malaise.

— Quelques frissons... je n'y attachais pas d'importance. Aujourd'hui, je tousse, et M. de Ligneralle me croit déjà phthisique.

— Exagération de mari trop tendre.

— Ne m'en parlez pas. Tenez, lorsque la tendresse conjugale arrive à ce degré d'intensité, elle en devient odieuse !

— Oh !... voilà un bien gros mot ! dit Marthe avec un sourire.

— Vous savez, Marthe, que je pense tout haut avec vous. Nous avons été élevées au milieu de relations communes, mariées dans le même bataillon ; il est tout naturel que nous soyons bonnes amies, n'est-ce pas ?

— Très-naturel, ma chère, répéta madame de Ser-melay avec réserve.

— Aussi j'imagine, reprit Amélie, que vous n'allez pas vous scandaliser de ce mot... un peu vif, mais qui est l'appréciation d'un fait dont vous êtes peut-être, vous aussi, à même de reconnaître la justesse.

— Comment donc cela ?

— M. de Sermelay n'est-il pas le plus empressé des maris ?

Cette interrogation, qui avait tout le ton d'une affirmation, amena un léger trouble sur la physionomie de Marthe.

— N'y a-t-il même pas, dans son grand amour pour vous, une petite pointe d'exigence?... ce que nous appelons carrément de la jalousie ?

— M. de Sermelay est très-attentionné et s'occupe beaucoup de moi, répondit Marthe très-froidement pour décourager la questionneuse.

— Là... je le savais bien ! s'écria triomphalement Amélie ; il s'occupe beaucoup de vous, mais vous avez l'esprit de ne pas vous laisser trop accaparer... Ma chère, avec vos airs réservés et puritains, vous êtes une très-habile personne qui faites faire ce que vous voulez à monsieur notre commandant.

Marthe jeta autour d'elle un involontaire et craintif regard, comme si elle eût redouté que cette conversation pût être entendue, et un soupir passa comme un souffle entre ses lèvres sérieuses.

Amélie, frileusement blottie au fond d'un vaste fauteuil, guettait les impressions de son mobile visage avec la finesse patiente de la chatte et la malice sournoise de la bonne petite amie.

— Moi, reprit-elle du même ton enjoué, je ne conteste pas mon influence sur mon pauvre cher Adolphe, un être excellent !... mais il m'aime tant !... tant !... non, c'est inimaginable combien cela devient fatigant à la longue !

— Voyons, vous êtes une enfant, Amélie.

— Ah ! je voudrais vous y voir !... La tendresse vive, mais... *convenable*, de votre mari me paraît mille fois préférable.

Amélie souligna ce mot qui était un des faibles du commandant.

— Chaque affection porte avec elle son caractère propre, son charme, et les joies qu'elle peut donner, dit doucement madame de Sermelay ; il ne faut jamais médire de celles qu'on possède.

— Avec des aphorismes de cette précision, ma chère Marthe, vous ne vous compromettrez pas, dit Amélie avec un peu d'impatience.

— Me compromettre?... En quoi puis-je craindre de me compromettre en causant avec vous ?

Madame de Ligneralle haussa les épaules avec le rire perlé qui lui était particulier. Elle prit la main de Marthe, et la regardant en face :

— Nous marivaudons, voilà tout. Tenez, voulez-vous que je vous dise?... Vous n'êtes pas du tout franche avec moi, Marthe. Tandis que je vous montre tout naïvement les petites misères de mon intérieur, vous vous retranchez derrière des phrases académiques, des à peu près d'une discrétion qui froisse ma vieille amitié.

Madame de Sermelay retira lentement sa main, et d'une voix calme :

— Je n'ai, ce me semble, aucune discrétion exagérée dont votre amitié puisse être blessée. La faute en est à l'uniformité d'une vie au grand jour qui rend complète-

ment impossibles les confidences que vous paraissez me reprocher de ne pas vous faire.

— Ah ! que vous êtes éloquente ! que tout cela est bien dit pour me faire rougir de mon importune affection qui s'alarme de tout, à tort et à travers, et voudrait assigner une cause précise à votre gravité... pour ne pas dire à votre tristesse !

— Mon éloquence n'est pas à la hauteur de votre mobilité d'impressions, ma chère Amélie ; ne voilà-t-il pas que vous allez vous accuser d'importunité ?...

— Sans doute... Eh bien ! je reconnais mes torts, mes exigences folles, si vous voulez. Je ne vous demanderai plus rien... puisque vous n'avez rien à dire..., et je continuerai quand même à vous raconter mes chagrins.

— En avez-vous donc tant que cela ?

— Pour commencer, figurez-vous qu'Adolphe, par pure tendresse, toujours, m'a fait avaler depuis ce matin tout un flacon de sirop de Flon... une boisson douceâtre pleine de laudanum !... Suis-je assez malheureuse !

— Le fait est qu'un flacon tout entier...

— De plus, il a veillé à ma toilette de sortie, il m'a emmitouflée dans un châle écrasant ; volontiers il m'aurait mis mes fourrures. Enfin, ce qui est bien pis, il voulait... mais je parle dans le désert, vous ne m'écoutez pas.

— Mais si, pardon, fit Marthe un peu confuse.

— Non pas, ma chère. Vous détourniez de ma chétive personne vos beaux yeux distraits pour les

porter, je crois, sur cet heureux mortel que j'aperçois en face, à une fenêtre.

Madame de Sermelay, rougissante, fit un geste timide de dénégation.

— Un officier, il me semble... Quel est donc celui qui a la fortune d'être votre voisin? Ah! je le reconnais : c'est M. de Rancy.

— Oui, dit Marthe en reprenant sa tranquillité extérieure, c'est, comme dit M. Liéger, « la dernière et brillante recrue du 43^e bataillon de chasseurs ».

— Comme vous dites ça, ma chère amie! Il n'est pas nécessaire de prendre un visage si solennel pour proclamer le mérite reconnu de ce jeune lieutenant, la petite merveille aristocratique de notre prosaïque corps d'officiers. Soyez certaine, du reste, que nos maris l'ont également remarqué.

— Pourquoi? comment? demanda Marthe un peu plus vivement qu'il n'eût fallu.

— Comment? ce n'est pas difficile. Mettez, par exemple, M. Samuel..., M. Bély... et.... M. de Ligneralle, — je me sacrifie pour vous expliquer mieux, — dans un salon orné de glaces, côte à côte avec M. de Rancy... à moins que ces messieurs ne soient aveugles...

— Ah! fit Marthe en essayant de protester.

— Voilà le comment. Maintenant, le pourquoi? C'est que le mari, par cela seul qu'il est mari, est toujours un peu méfiant, vaguement inquiet, tenu en haleine, prêt à réagir contre celui qui l'éclipse et

peut, — cela s'est vu, Marthe, — côtoyer de trop près ses domaines.

— Allons, répondit madame de Sermelay avec un sourire forcé, vous êtes en veine d'imagination, aujourd'hui ; vous lâchez la bride à votre fantaisie avec un entrain qui rassurerait beaucoup votre mari au sujet de votre larynx, s'il pouvait vous entendre.

— Merci. Impossible de me dire plus joliment que je bavarde comme une pie ! s'écria Amélie en riant tout à fait ; vous aviez raison dans le fond, j'ai mal à la gorge. Adieu, je vais m'aller noyer dans la tisane que M. de Ligneralle n'aura pas manqué de faire tenir chaude à mon intention.

Elle jeta un rapide coup d'œil de l'autre côté de la rue où la fenêtre de M. de Rancy venait de se refermer, serra les mains de son amie et se trouva à la grille dorée au moment où Gaston paraissait sur le seuil de sa maison.

Elle lui rendit son salut avec une grâce toute séduisante et trottina lestement devant lui, le long de la rue de Fougères, jusqu'à la rue Louis-Philippe, où elle demeurerait, de manière à laisser au jeune homme tout le loisir d'admirer la distinction de sa tournure, sa grande façon de porter un cachemire, et surtout la ténuité de ses pieds microscopiques, à chaque ruisseau qu'il fallut franchir. Or, Dieu sait combien il y a de ruisseaux, plus larges que clairs, dans cette bonne ville de Rennes.

En suivant le même itinéraire, l'officier au cœur vide, aux impressions promptes, à la jeunesse débordante,

dante, se livrait à des considérations beaucoup moins sages, beaucoup moins prudentes que celles qu'il avait cru devoir s'affirmer à lui-même, la veille, en sortant de chez cette mignonne et dangereuse personne.

— Bien ! pensait de son côté madame de Ligneralle, il est bon de planter, dès le premier jour, les jalons de l'avenir... qui peut savoir ? On s'ennuie si royalement dans cette ville austère.

La conversation qu'elle venait d'avoir avec madame de Sermelay, et qui n'était, à vrai dire, qu'un ballon d'essai destiné à pressentir les sentiments de son amie, ne laissait pas que de l'inquiéter quelque peu.

Elle avait voulu sonder ce cœur mystérieux, par curiosité féminine, par intuition de rivale peut-être ; elle avait vainement joué la confiance et mimé la naïveté, elle s'était heurtée à un parti pris de silencieuse réserve.

Et pourtant, la prudente Marthe, qui pesait ses réponses et n'affirmait guère que des généralités, n'avait pu si parfaitement dissimuler avec sa perfide interlocutrice, que celle-ci n'eût deviné le côté faible d'un ménage si... convenable.

L'amour n'y régnait pas.

Amélie, debout devant son armoire à glace, relevait ses cheveux en diadème pour le dîner, tout en s'abandonnant à des réflexions où l'on aurait difficilement reconnu cette « vieille amitié » dont elle avait beaucoup parlé ce jour-là.

— C'est terrible, une femme qui n'aime pas son mari ! pensait-elle ; je jugerais que Marthe en est là, et je dois m'y connaître, certes..., quoique nous n'ayons décidément pas du tout la même façon de porter nos chagrins domestiques. C'est toujours l'éternelle comparaison de la citadelle aux trois quarts démantelée, et si l'assiégeant veut bien... mais assiégera-t-il ?

Elle demeura quelques minutes rêveuse, revoyant dans ses plus minutieux détails cette soirée chez madame de Sermelay, où M. de Rancy s'était tout à coup manifesté, comme une exception charmante et conquérante, entre tous les types effacés de la colonie militaire.

— Oui, oui, murmura-t-elle en revenant à sa toilette, oui, monsieur de Rancy, les grands airs chastement passionnés de Marthe vont incendier votre cœur, retour de Rome ; j'ai vu ça dès vendredi soir. Vous minauderez avec moi et vous soupirez avec elle, car vous avez dû juger la situation d'un coup d'œil et attaquer en conséquence... à moins, cher monsieur, qu'il ne me plaise de me mettre en travers de ce projet... Il y a un bal bientôt, dit-on, chez les Kerbrennec... on verra.

— Amélie !... Amélie !... appela M. de Ligneralle, qui montra sa bonne figure empressée à l'entre-bâillement de la porte.

— Eh bien ! fit-elle en tournant à demi la tête.

— Ne viens-tu pas dîner, ma chère ?... Tiens !... que tu as gentiment arrangé tes cheveux ! il n'y a que toi pour mélanger comme ça les tresses et les frisons.

— N'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Comment va ton rhume ?

— Assez bien.

— Tant mieux... j'étais inquiet, vois-tu ! je viens de faire chauffer la salle à manger.

— Miséricorde !... c'est pour m'asphyxier, alors ?

— Mais non... tu verras, j'ai surveillé le thermomètre.

Amélie fit une jolie grimace que son mari prit pour un remerciement, et, tandis qu'il appliquait chaudement ses grosses lèvres sur les joues délicates de sa femme, elle égrenait mentalement une litanie fantaisiste née de l'ennui et du caprice :

« D'un mari trop aimant et très-peu aimé, reposez-moi, Seigneur ! » murmurait la fantasque créature en se mettant à table.

C'était bien pourtant le meilleur des hommes que ce capitaine de Ligneralle, mais le plus nul aussi.

En dehors de la science militaire, il ne savait pas grand'chose. Hormis son service quotidien, il ne faisait absolument rien. Sa grande préoccupation était sa femme qu'il adorait depuis trois ans, date de son mariage, avec la ferveur béate, inintelligente et routinière d'un derviche tourneur.

La beauté d'Amélie, plus originale que plastique, lui paraissait idéale ; son esprit le confondait ; son élégance, chèrement entretenue, lui procurait les plus vives satisfactions d'amour-propre ; ses boutades le trouvaient résigné ; ses capricieux accès de tendresse le transportaient de joie.

Ce qu'elle désirait était un ordre; ce qu'elle blâmait était haïssable; ce qu'elle égratignait d'un coup d'ongle, il se hâtait de l'écraser; ce qu'elle daignait élever jusqu'à elle obtenait immédiatement un piédestal.

Il mettait, on le voit, au service du bonheur de sa femme une admiration absolue, une soumission entière, un culte profond.

Amélie s'estimait très-malheureuse.

Son éducation avait été déplorablement faussée par l'excessive faiblesse de ses parents. On lui avait appris la littérature et la musique, l'art de s'habiller et de tenir un salon, jugeant que les choses sérieuses de la vie lui seraient toujours assez tôt révélées pour l'attrister. Son éducation religieuse s'était bornée à savoir qu'il était de bon goût d'assister aux offices et de parler respectueusement des croyances catholiques. Jamais encore sa conscience inerte ne l'avait avertie que le titre de femme chrétienne impose des devoirs bien autrement graves que ceux-là.

Esprit léger, nature curieuse, elle était déjà cruellement lasse de sa vie sans émotions. Des émotions! grand Dieu!... ce n'était pas Adolphe de Ligneralle qui pouvait les faire naître dans ce cœur étroit.

Dès la première semaine de son mariage, elle avait écrit à une de ses sœurs, dans une heure d'abandon, que son capitaine était sondé, jaugé, jugé!

De cette étude, que la jeune femme avait eu le loisir de rendre plus complète, il était résulté la désolante certitude qu'elle était sacrifiée à un mari inepte,

assez laid, assez confiant, qu'elle ne pourrait jamais souffrir.

Elle ne désespéra cependant pas tout à fait, voulant essayer philosophiquement de tirer tout le parti possible de cette désagréable situation conjugale.

Il fallait au moins y gagner l'indépendance et l'autorité.

Elle y réussit sans grands efforts et se fit quelques joies relatives avec l'usage, quelquefois même avec l'abus, de cette émancipation enviée des femmes, laquelle, du reste, ne dépassa jamais la zone de son ménage.

Au bout de trois années, c'est-à-dire à l'époque où nous retrouvons madame de Ligneralle, elle était complètement blasée sur les satisfactions du pouvoir absolu, rassasiée de ce bonheur négatif, et très-irrésolue sur la possibilité et les moyens de s'en créer un autre.

L'heure était donc diaboliquement propice pour les mauvaises inspirations. L'arrivée de M. de Rancy, un être jeune, spirituel, séduisant, coïncidant avec l'ennui chronique dont se plaignait la jeune femme, devait, en occupant cette tête oisive, menacer de complications inattendues un ménage si mal équilibré.

IV

Par suite de l'habitude, toute parisienne, adoptée par madame de Sermelay de ne recevoir qu'à jour fixe, Gaston resta tout le reste de la semaine sans faire de visite à la femme de son commandant, à laquelle il avait été présenté le premier soir de son apparition au corps.

Il avait conservé de cette soirée un souvenir agréable, comme celui d'une vision sereine qui avait effleuré sa main et charmé ses yeux. Il lui semblait impossible de retrouver, avec le même ensemble attractif, l'ombre de la terrasse, la brise qui faisait onduler les robes blanches, les voix rieuses qui le provoquaient, les têtes de femmes inconnues noyées dans le feuillage, et, peu après, sans transition, dans le rayonnement des lumières, la beauté de Marthe qui était une révélation.

Il n'y avait rien que de noble et de pur dans la beauté de madame de Sermelay, plus développée, plus complète, infiniment plus réelle que celle d'Amélie : mais beauté calme, voilée de mélancolie, qui faisait naître plutôt l'émotion que de flamme dans les yeux qui la contemplaient.

Le vendredi suivant, lorsque M. de Rancy se fit annoncer dans le salon de Marthe, à l'heure de ses visites de jour, elle était entourée de deux officiers qui se retirèrent, d'un nouveau ménage militaire, dont le mari s'évertuait à causer, et dont la femme — une pensionnaire — n'osait pas ouvrir la bouche, et enfin de deux dames, du plus grand air, dont la rencontre fut une bonne fortune pour Gaston.

En effet, il eut à peine jeté quelques mots dans la conversation générale que la plus âgée, une douairière fort imposante, reconnut en lui un homme du meilleur monde.

Madame la marquise de Kerbrennec s'enquit discrètement du nom du jeune homme auprès de son voisin le commandant, et ce nom, suffisamment aristocratique, amena sur ses traits une moue approbative qui fit courir comme un joyeux frisson dans les rides multipliées de son vénérable visage.

Elle opinait que ce beau garçon-là, avec sa mine intelligente et sa fière tournure, ne déparerait pas le plus noble salon de Rennes, le sien ; ce qu'elle lui fit entendre par une parole flatteuse qui équivalait, dans sa bouche, à une autorisation formelle de venir la visiter.

La seconde de ces dames, qui n'avait d'autre beauté qu'un orgueil de race écrit sur toute sa personne, n'ouvrit pas la bouche, écouta avec sympathie les variations brillantes que Gaston, très à l'aise dans ce milieu élégant, composait sur le thème si banal, si usé, des conversations provinciales.

Elle laissa même ses gros yeux verdâtres, franchement ouverts et regardant bien en face, dire clairement au jeune officier :

« Monsieur, vous avez de l'esprit et ne me déplaîsez nullement. »

Or, mademoiselle Yolande de Kerbrennec, petite-fille de la douairière, le pensait comme le disait son regard.

Marthe, indolente, non par nature, mais par une sorte de découragement moral, était toujours heureuse lorsque, dans des occasions semblables, elle pouvait abandonner à ses hôtes la direction de la conversation.

Alors, elle se pelotonnait dans son fauteuil; souriante, profondément distraite en réalité, elle semblait écouter.

Dans l'intimité, seulement, — et combien rares étaient ces heures-là ! — madame de Sermelay s'abandonnait à la causerie, montrant les délicatesses recherchées et les fines ciselures d'un esprit plein de souplesse et de distinction.

Ce jour-là, cependant, elle paraissait tout entière, corps et âme, à l'échange courtois de malice, de gaieté, d'attaques, de ripostes, qui s'était établi entre la marquise de Kerbrennec, le commandant et M. de Rancy.

Le commandant était naturellement causeur, plein de lui-même, mais assez homme du monde pour dissimuler sa fatuité.

La douairière, de vieille roche, aimable elle-même,

toute d'une pièce dans ses opinions religieuses et politiques, faisait toutefois, de bonne grâce, quelques concessions sur les questions secondaires.

Gaston rapportait de Rome une foule d'anecdotes piquantes, relevées par une pointe de raillerie et tempérées par un bon goût exquis.

Sa voix musicale avait des intonations pénétrantes sous lesquelles l'oreille se penchait, charmée, et, tout à coup, une explosion joyeuse faisait éclater, comme une fanfare, le rire le plus communicatif.

Le sourire de Marthe, doux comme une caresse, encourageant comme un éloge, prenait en l'écoutant une expression idéale.

Bientôt elle sentit que l'imperceptible inflexion de ses lèvres inspirait une verve nouvelle à celui qui en suivait avidement le langage muet.

Il parlait pour elle, pour elle seule; une intuition étrangement nette, montant du fond de son être, le lui faisait deviner.

Elle se sentit tout à coup sans défense contre cette flatterie si nouvelle, si délicate, si dissemblable des vulgaires hommages qu'elle avait indifféremment heurtés dans le monde; et, sans qu'il y eût dans les paroles échangées autour d'elle aucune raison pour la troubler ainsi, un flot de sang jeune et chaud épandit brusquement sa généreuse rosée sur ses joues pâles.

Confuse, craignant d'être remarquée, Marthe pencha le front en attirant à elle un écran.

Gaston l'avait déjà vue, et les mots s'arrêtèrent une seconde sur ses lèvres émues.

A son tour, avec une angoisse inexprimable, elle se sentit devinée ; alors, courageusement, elle essaya de réagir contre sa propre terreur. Qu'y avait-il à deviner en somme ? Un peu de rougeur, qu'est-ce que cela ? Toutes les femmes ne peuvent-elles pas rougir ?

Hélas ! non ; pas ainsi du moins, sans motif apparent. Ceux que l'expérience a rendus familiers avec ces indiscrètes révélations de la physionomie savent bien qu'un tressaillement intime, quelque chose qui est à la fois une volupté et une souffrance, a mordu le cœur.

Il y eut dans ce cercle animé une longue minute de complet silence. La douairière rajusta ses gants ; le commandant affina mentalement une nouvelle période ; Marthe baissait ses grands yeux troublés ; Gaston la contemplait avec orgueil, et mademoiselle Yolande de Kerbrennec, — une fille majeure, — les regardait attentivement tous deux.

Ce fut Gaston qui secoua le premier ce mutisme glacial. Comprit-il le danger de cette situation ? Eut-il pitié de l'embarras de Marthe ? Crut-il habile de disparaître sur son succès ? Il se leva et prit congé, obstinément suivi des yeux verts de mademoiselle Yolande.

Lorsque le léger cliquetis de son sabre eut cessé de se faire entendre dans l'antichambre, Marthe retomba toute pâlie sur son fauteuil.

— Vous êtes souffrante, ma chère mignonne, dit la marquise, et nous bavardons autour de vous comme

de petites gens, si bien que vous en êtes toute pâmée.

Madame de Sermelay, par un grand effort, secoua sa tête brune en éclatant d'un rire nerveux, et affirma qu'elle avait pris le plus vif intérêt à la conversation.

— Eh bien ! chère madame, reprit la vieille dame, il ne tiendra qu'à vous de la renouer chez moi, dans huit jours, vous savez... Yolande veut que je fasse danser la jeunesse. C'est une folie qu'elle me fait commettre annuellement et dont elle sera responsable devant Dieu... Moi, je m'en lave les mains. Commandant, j'inviterai votre nouvel officier, qui est de tous points charmant, s'il a l'esprit de venir, d'ici là, déposer une carte à ma porte.

— Vous avez donc juré, madame la marquise, de le guérir, à tout jamais, de ses souvenirs de Rome ?

— Quelle horreur !... Allez-vous insinuer que mon bal sera une occasion d'inconstance pour ce beau papillon ?

— Eh ! eh ! je ne sache pas qu'il puisse, à Rennes, en trouver de meilleure.

— Au fait, si vous contribuez, mon cher commandant, à me composer un parterre.

— Sans doute, se hâta d'intervenir Marthe pour ne pas laisser à la marquise le temps d'accentuer trop personnellement son allégorie. Sans doute, le commandant vous offrira les plus fraîches fleurs de son bataillon... et tout d'abord madame Samuel et madame de Ligneralle.

— Ah ! madame de Ligneralle !... cette jolie blonde qui minaude si gentiment ; ma chère, l'aimez-vous beaucoup , cette petite femme-là ?

— Mais... assez, répondit discrètement Marthe.

— Alors, à votre aise... je ne veux pas influencer votre inclination.

— Ah ! grand'mère, dit mademoiselle Yolande en se mêlant pour la première fois à la conversation, pourquoi ne pas avouer que vous vous méfiez un peu de la franchise affectée de cette jolie personne ? Elle a trop l'air de dire : « Voyez, je suis toute en dehors », pour ne pas donner l'envie de regarder un peu en dedans, et je ne sais trop ce qu'on y découvrirait.

A l'énonciation très-carrée de cette opinion peu miséricordieuse, la douairière, qui se piquait d'être la dévote la plus charitable, la plus tolérante de Rennes, se tourna toute surprise vers celle qui venait de s'exprimer ainsi.

— Mon Dieu ! Yolande, comme vous devenez sévère ! fit-elle avec un demi-sourire.

— J'ai tout simplement achevé votre pensée, grand'mère, et, selon mon habitude, enveloppé nettement d'une formule ce qui se présentait à votre esprit trop... évangélique.

La douceur de cette épithète parut charmer particulièrement la douairière ; elle contempla avec complaisance la stature colossale de mademoiselle de Kerbrennec, qui redressait sa taille de cent-garde, et toutes les faiblesses maternelles se lurent dans ce regard.

— Cette grande fille-là tyrannise non-seulement mes volontés, mais encore mes impressions et mes sentiments personnels, dit-elle en prenant congé. A samedi prochain, ma chère belle ; arrivez-moi de bonne heure, n'est-ce pas ? comme une grâce... comme un rayon.

Et sur cette invitation poétique, elle se retira avec ces manières, à la fois pleines de hauteur et d'abandon, qui n'appartiennent plus à notre siècle.¹

Quant à Gaston, rentré dans son appartement, il s'abandonnait à un courant d'impressions tout à fait dignes d'un jeune homme de son âge, de son caractère et de ses allures quelque peu don-juanesques.

Le minois d'Amélie voltigeait dans son rêve, mais ce fut avec un involontaire respect qu'il se ressouvint de cette douce figure de Marthe, silencieuse, calme, tout à coup illuminée par le reflet d'une flamme intérieure.

— Comme il serait dangereux de l'aimer ! conclut-il.

Avec une remarquable prudence, ce profond philosophe s'absorba toute la semaine dans les détails de son service, écrivit à Rome... très-longuement même, et ne se surprit guère qu'une dizaine de fois... peut-être quinze... derrière les rideaux baissés, à contempler la silhouette élégante de Marthe sur la terrasse, que le vent d'automne dépouillait cruellement.

V

Madame Émile de Girardin, dans un roman plus ingénieux que vraisemblable, a supposé l'existence d'un *lorgnon magique*, à l'aide duquel son possesseur pouvait lire dans l'âme ou dans la vie de ceux qu'il regardait.

Gaston, — et bien d'autres avant lui, — aurait beaucoup donné pour pouvoir braquer sur madame et M. de Sermelay la précieuse découverte du savant physicien allemand.

Sans son secours cependant, nous essayerons de voir un peu clair dans ce ménage, où rien ne semblait manquer pour le bonheur et dont le bonheur était absent.

Marthe, orpheline de mère, fille unique très-aimée d'un président de cour, avait reçu une éducation solide et brillante, chrétienne et forte, très-éloignée des mièvreries à la mode que l'on inculque aux jeunes filles de notre époque, qui avait développé en elle la passion des choses de l'esprit.

Sa petite bibliothèque comportait tous les ouvrages qui pouvaient convenablement y trouver place. Son père, en qui le savant doublait le magistrat, se plaisait

à diriger les études de sa fille, formant son jugement, éclairant son intelligence, perfectionnant en elle cet art délicat d'écrire avec finesse et simplicité qui est un don chez certaines femmes.

Marthe ne devint cependant ni poëte, ni romancière, mais elle savait lire, — ce qui est plus rare qu'on ne croit, — comprendre les maîtres, condenser ses réflexions, les rendre avec justesse.

A ce travail qu'elle aimait, elle gagna des connaissances variées et le goût très-vif d'en acquérir de nouvelles, une parfaite indifférence pour les frivolités mondaines et une répulsion absolue pour les chiffons.

Elle y perdit de ne pouvoir s'adonner avec enthousiasme à la direction minutieuse d'un intérieur qui lui coûta toujours quelque effort; à la question du pot-au-feu, comme elle le disait en riant, sous le rapport de laquelle son éducation laissait un peu à désirer.

Le président, qui se reprochait cette lacune dont il se reconnaissait l'auteur, se réservait de marier sa chère enfant de telle sorte qu'elle eût toute liberté de se livrer à ses goûts artistiques.

Il voulait, il était certain de lui découvrir un mari assez spirituel pour apprécier l'esprit de sa femme, assez intelligent pour n'en point ressentir une sotte jalousie, assez généreux pour la délivrer des détails vulgaires, assez aimant pour lui adoucir les angles de la vie.

La mort, une brutale attaque d'apoplexie, jeta la pauvre Marthe, orpheline, désespérée, à la discrétion d'une tante âgée, nulle, au cœur recroquevillé, racorni,

si exclusivement préoccupée de son salut éternel, — qu'elle supposait, on ne sait pourquoi, bien compromis, — qu'elle n'accepta qu'en rechignant la fonction maternelle qui lui incombait.

Marthe se sentit glacée en entrant dans cet intérieur rigide où elle était plutôt supportée que désirée, et où elle comprit bientôt qu'on la trouvait gênante, importune. Elle se faisait pourtant bien silencieuse, bien effacée, se suffisant à elle-même, vivant de ses souvenirs.

Cette résignation muette ne désarmait pas la vieille demoiselle, qui lui reprochait tour à tour son instruction faussement dirigée, son peu de goût pour les occupations manuelles, son ignorance de la conduite d'un ménage, etc., etc.

On lui prouvait, par les raisonnements les plus irréfutables, que trouver un établissement avantageux dans des conditions semblables était une illusion qu'il ne fallait pas nourrir. Malgré sa fortune, non, certainement, aucun homme bien pensant ne songerait à faire sa compagne d'une jeune fille si pitoyablement élevée.

Marthe, froissée, humiliée, malheureuse, en était arrivée, en quelques mois, à désirer ce mariage, qu'on disait impossible, comme le seul moyen d'échapper à la mesquine surveillance de l'impitoyable vieille fille.

Ce fut à ce moment que M. de Sermelay, commandant le 43^e bataillon de chasseurs à pied, à qui l'on avait parlé de la jolie figure et de la belle dot de l'or-

pheline, se présenta comme prétendant à sa main.

D'instinct, il ne plut pas à Marthe. Elle le trouva important, satisfait, glacial.

Le jour même où elle allait déclarer ne pouvoir se décider à l'épouser, sa tante lui signifia que les assiduités du commandant, — il avait fait quatre visites ! — jetaient un jour douteux sur la réputation irréprochable de sa maison.

Marthe observa que rien n'était plus facile que de faire cesser ces assiduités. La prudente demoiselle prétendit alors qu'elles pouvaient se renouveler de la part d'un autre prétendant, si toutefois il s'en trouvait un second assez confiant pour..., enfin qu'elle avait décidé, afin d'éviter des cancans désagréables, de faire entrer sa nièce comme pensionnaire volontaire au couvent des Oiseaux.

Ce mot de couvent, malgré son joli correctif « des Oiseaux », effraya fort la jeune fille, qui n'avait jamais connu l'éducation cloîtrée. Elle se récria.

Sa tante, tout en déclarant que ces préoccupations profanes étaient absolument en désaccord avec ses principes, lui permit cependant d'opter entre cette réclusion et la demande inespérée de M. de Sermelay.

Marthe était sans appui, sans conseil, timide, et peut-être espérait-elle en l'avenir. Elle se laissa marier sans réfléchir davantage, sans soupçonner que les grilles d'une sainte maison sont moins inflexibles parfois que celles d'un intérieur mal assorti. Elle se trouva tout à coup transplantée dans une existence nouvelle, près d'un homme inconnu dont la sévérité lui imposait;

dont la condescendance superbe ne devait pas tarder à la froisser.

Elle avait vingt ans !

M. de Sermelay, malgré la merveilleuse opinion qu'il avait de ses mérites et l'adoration profonde qu'il professait pour sa personne, était un officier agréable dans ses relations extérieures. Il avait du monde, de l'esprit, une instruction superficielle qui faisait illusion au public médiocre.

Bel homme, habitué à d'assez nombreux succès, il avait daigné abdiquer ses prétentions en se mariant avec d'autant plus de sagesse que son âge le lui conseillait en secret, mais en se réservant toutefois d'éblouir sa femme par ses séductions mûres, — une sorte de fascination à domicile qui le consolerait de ses conquêtes évanouies.

Peut-être y eût-il réussi s'il ne se fût montré à elle que dans l'atmosphère menteuse des réunions mondaines ; qui ne sait combien la clarté prestigieuse des lustres a redressé de tailles fléchies et dissimulé des cheveux grisonnants ? Le déshabillé de la vie commune le montra sous un jour moins favorable.

Il consumait un temps énorme à sa toilette, cependant, à des essais malheureux pour rajeunir son visage, ébéniser sa moustache, polir ses beaux grands ongles roses.

Si bien que, son service fait, il ne lui restait pas une heure pour se montrer aimable et bon avec la compagne qu'il s'était choisie.

Il était, du reste, facile de juger à l'attitude de

Marthe, dès cette époque, qu'elle était plus étonnée que touchée des préoccupations excessives et égoïstes dont la vanité conjugale de son mari faisait la grande affaire de sa vie.

Combien elle eût préféré, à ces maladroites tentatives pour la charmer, un peu d'abandon, de tendresse, de douce causerie !

Elle ne se sentait pas entraînée vers son mari, mais son cœur loyal eût accepté bravement un attachement sérieux qu'il était facile de faire naître en lui.

Le commandant avait si longtemps fait profession d'adorer les femmes, qu'il prétendait à son tour se faire adorer de la sienne de la façon la plus absolue, la plus ilotique.

La certitude de n'inspirer à Marthe que de l'estime, sans le moindre enthousiasme, le rendit bientôt mécontent et grincheux.

Il essaya, pour s'imposer à l'admiration rétive de la jeune femme, de lui inspirer de la jalousie.

Marthe, trop innocente pour comprendre, était d'ailleurs trop calme pour s'alarmer. Cette nouvelle déconvenue acheva d'influer sur une humeur déjà fort maussade ; il glissa rapidement, presque sans transition, sur cette pente connue des caractères absolus : ne pouvant être l'idole, il se fit le tyran.

Tout ce qui était un charme, une grâce, dans la douce enfant qui lui avait été livrée, devint un prétexte à reproches, un motif de récriminations.

Ses goûts artistiques, ses tendances littéraires re-

gurent à bout portant tant d'amères railleries, qu'il fallut les dissimuler.

Les abonnements aux *Revue*s furent supprimés, les livres disparurent ; on ne reçut que le *Moniteur de l'Armée* ; ce ne fut plus qu'en cachette, comme une coupable, que madame de Sermelay put se livrer, — encore bien rarement, — aux occupations favorites de sa jeunesse.

Toute conversation qui mettait en relief son esprit vif et cultivé déplaisait d'instinct au commandant, à qui une individualité intelligente, quelle qu'elle fût, surtout dans son entourage immédiat, portait ombrage.

Ce fut ainsi qu'elle prit l'habitude du recueillement, du silence et des mélancoliques rêveries, tandis que son mari paraissait orgueilleusement devant ses invités, militaires pour la plupart, que leur position subalterne disposait à l'applaudissement tout haut, et au dénigrement tout bas.

Inflexible sur les questions de conventions et d'étiquette, M. de Sermelay, nous l'avons déjà dit, exigeait de sa femme tout ce qui appartenait à la représentation officielle et extérieure. Hormis ces occasions, il voulait la voir absorbée dans les soins de l'intérieur, les travaux d'aiguille et les comptes de ménage.

Ce sont là d'excellentes choses qui forment les trois quarts de l'existence féminine, mais vers lesquelles Marthe n'avait pas été dirigée et qui lui demandaient des efforts incessants.

Elle s'y pliait avec douceur, avec bonne volonté, et

serait sans doute arrivée à y trouver un plaisir relatif, — ne fût-ce que celui du devoir accompli, — si ces sérieuses occupations, dépouillées de toute la poésie qui avait souri à ses belles années, ne lui avaient été imposées comme une tâche, et leur accomplissement surveillé avec un soin méticuleux qui froissait sa dignité.

Ce système d'inquisition, de pression, d'autorité, n'avait pas été adopté par M. de Sermelay de parti pris, ni en un jour; il y était arrivé en peu d'années par degrés successifs, par rancune, par désœuvrement, par besoin de terrifier, ne pouvant pas éblouir.

Secrètement jaloux de l'incontestable supériorité de Marthe, il avait consciencieusement travaillé à l'annihiler, ne négligeant aucune occasion de dénigrer la tendance, selon lui, absurde, ridicule, inconvenante, antichrétienne, des femmes à s'élever au-dessus de la condition où les lois divines et humaines les ont logiquement placées.

Des femmes savantes!... bas bleus!... poètes!... écrivains!... pourquoi faire? grand Dieu!... une George Sand!... N'est-ce pas un scandale de l'humanité? La femme, à son avis, était faite pour le gynécée, sanctuaire où les journaux ne devaient même pas entrer; et pourvu qu'elle sût, au besoin, aider l'homme à faire les honneurs de chez lui, on ne devait supporter en elle l'ombre d'aucune autre prétention.

La conviction avec laquelle le commandant répétait ces choses et autres semblables avait fini par le péné-

trer intimement ; il se croyait appelé, au moins par son exemple, à en propager la vérité.

Hélas ! est-il donc tant besoin de multiplier, d'encourager l'insignifiance et la vulgarité chez la femme ? N'est-ce pas, au contraire, parce qu'elle est trop généralement peu instruite, nulle, désintéressée des plaisirs de l'intelligence, que l'homme oublie si fréquemment ses droits, à elle, et ses devoirs, à lui ?

Il résulta de ces divers sentiments, chez M. de Sermelay, des manières inégales, qui passaient de la roideur la plus distinguée en public, à la violence la plus inattendue dans l'intimité.

Il n'avait pas pour Marthe assez de tendresse pour être affectueux avec elle, mais il avait assez d'amour-propre pour en être jaloux.

Cette passion restait, il est vrai, à l'état latent dans son cœur ; il n'avait eu aucun prétexte de la développer.

Marthe, craintive, résignée, repliée sur elle-même, apportait dans les circonstances extérieures de sa vie une dignité si grande, une simplicité si vraie, qu'il n'était venu à la pensée d'aucun des merveilleux de province, des papillons de salon, d'essayer de voleter autour de cette fleur immaculée.

La Providence, qui imposait à Marthe la croix d'une existence dévoyée, lui avait refusé la consolation suprême de la maternité.

C'était là le rêve dont son cœur, vide d'illusions, s'était bercé longtemps. Un enfant eût allumé cette étincelle d'amour dont elle devinait la présence mysté-

rieuse en elle, sans motif, sans but, et que, — maintenant que l'espoir d'être mère s'évanouissait comme tant d'autres, — elle redoutait de sentir un jour, tout à coup, sourdre au fond de son cœur.

La présence, la parole, le regard de M. de Rancy lui causèrent ce tressaillement intime dont elle avait peur, et contre l'impression duquel elle se défendit avec courage. Sa conscience avait une voix énergique, et elle avait appris à compter avec sa conscience ; car Marthe était mieux qu'honnête femme, elle était, avant tout et surtout, chrétienne.

C'était à la religion qu'elle demandait la force de porter le poids du jour, de rester souriante sous l'oppression et douce à la main qui l'écrasait. Elle avait appris à cette école divine la science de mieux faire son salut au milieu du monde qu'à l'abri du cloître, et l'art de mettre sur son front, au bal, une couronne de roses plus méritoire qu'une couronne d'épines.

Ce fut à cette conseillère infailible qu'elle porta candidement le premier trouble de son cœur ; ce fut avec cette force sainte qu'elle entreprit de lutter vaillamment contre la tentation grandissante.

VI

Il suffit à M. de Rancy d'une matinée au café de l'Espérance, rendez-vous des officiers de chasseurs, pour apprécier le niveau moral et intellectuel de ses nouveaux camarades et découvrir qu'une sympathie réelle serait difficile à s'établir entre eux et lui.

Convaincu qu'il ne s'entendrait jamais entièrement avec ces excellents militaires, beaucoup plus épris de leur profession que des plaisirs de *high-life*, Gaston chercha tout aussitôt hors de ce cercle trop restreint un aliment au besoin d'émotions, d'étourdissement et d'aventures, qu'il avait rapporté d'Italie.

Il avait prétendu gaiement avoir laissé son cœur à Rome, ce qui n'était peut-être pas aussi vrai qu'il voulait bien le dire. Mais si les dérivatifs lui étaient nécessaires, il fallait reconnaître qu'il mettait beaucoup de bonne volonté à s'en créer.

Cependant, si spirituel et de si bonne humeur que la nature vous ait fait, on ne peut être, à soi tout seul, l'amusement et l'amusé; c'est pourquoi il entreprit de découvrir quelles intelligences jeunes et actives, — en comptant mesdames de Sermelay et de Ligneralle, — voudraient l'aider à galvaniser cette société de Rennes

endormie dans ses antiques traditions politiques et religieuses.

Une fille intelligente se trouva sur sa route.

C'était mademoiselle Yolande de Kerbrennec, la petite-fille de la marquise, dans les salons de laquelle on était reçu deux fois par an, où l'on s'ennuyait à périr d'ordinaire, car la digne dame n'avait jamais admis que distinction et gaieté dussent marcher de pair.

Il appartenait à Gaston, qui se hâta de s'y faire présenter, de lui démontrer le contraire.

Mademoiselle Yolande avait vingt-sept ans, une stature de carabinier, des cheveux presque rouges et de longues mains rouges tout à fait.

Elle ne voulait pas se marier et n'entendait pas cofrer sa vie comme il était d'usage de le faire dans sa noble maison.

Elle se savait assez laide pour n'inspirer que peu ou point d'amour. Elle était trop fière pour consentir à être épousée pour sa fortune. Elle avait bravement pris son parti de la position délicate que lui créait cette supériorité pécuniaire unie à cette disgrâce physique.

Elle travaillait à conquérir une position indépendante, et, malgré les scrupules de sa grand'mère, embéguinée dans les vieux principes, elle avait déjà atteint un assez beau résultat.

Elle présidait les graves soirées de la douairière avec l'aplomb d'une maîtresse de maison émérite ; elle conversait d'une façon masculine avec les hommes de sa

société, sortait suivie d'un domestique, montait à cheval et disait gaiement :

— Je suis une vieille fille qui ne me marierai pas, qui n'en suis pas triste, et qui prends philosophiquement la vie.

Elle accommodait habilement cette décision d'allures et de paroles avec une piété sincère, sans étroitesse, sans exaltation.

A la première vue, on la prenait volontiers pour une veuve.

A ses intimes elle racontait parfois qu'elle était, en effet, veuve... de son premier amour, un jeune marin dont, à quinze ans, elle avait décidé de faire son mari.

Il n'avait jamais été prouvé que le jeune enseigne eût partagé ce désir, mais alors Yolande ne s'inquiétait pas pour si peu et se regardait fermement comme la future comtesse de Sirely.

— Vous sentez bien, racontait-elle avec un haussement d'épaules, qu'à quinze ans j'étais parfaitement assurée des charmes de ma personne et me trouvais, pour le moins, aussi agréable à voir que mes amies, aussi mignonne que les plus gracieuses. Un caprice de la mer mit à néant ce beau projet, M. de Sirely périt dans un orage devant les îles Sandwich... et voilà pourquoi je suis fille.

Mademoiselle de Kerbrennec, très-hardie, très-rieuse, et beaucoup trop *moderne*, suivant l'expression de sa grand'mère, avait cependant une grande influence sur la marquise. Il suffit de deux entrevues

pour donner à M. de Rancy un certain empire sur elle-même.

Ce fut donc à son instigation que le bal dont il était parlé depuis longtemps, et qui inaugurerait la saison des plaisirs, eut lieu chez la douairière de Kerbrennec avec une splendeur inusitée.

Rennes tout entier, — Rennes titré, bien entendu, — se rendit à son invitation. A neuf heures, — comme les Parisiens en auraient ri! — les salons réunissaient un brillant assemblage d'hommes chauves, de danseurs empressés, de jolies femmes et de beaux diamants, auxquels la marquise et Yolande faisaient le plus aimable accueil.

Cette dernière avait présidé à tous les préparatifs de la fête et surveillé les plus minutieux détails. Sa toilette seule ne l'avait guère préoccupée. Que lui importait? Ne savait-elle pas d'avance que les plus opulentes parures ne donneraient pas de la beauté à son visage trop masculin? ni que les plus diaphanes étoffes n'ajouteraient rien à la grâce discutable de sa taille?

Aussi, choisit-elle indifféremment une gaze mauve, relevée de grappes de lilas blancs, qui, par hasard sans doute, se trouva lui aller fort bien.

Madame de Sermelay était idéalement belle dans sa robe de tulle paille, lamée d'argent, des épis mûrs mêlés à ses cheveux noirs, une teinte rosée animant son teint pâle.

Les danseurs indigènes crurent ne l'avoir jamais vue.

— Eh bien, Rancy, que vous semble du 43^e bataillon ? N'a-t-il pas du bon... fémininement parlant ?

Gaston, ainsi interpellé, se retourna vers son ami Liéger, et, lui laissant lire dans ses yeux expressifs une admiration enthousiaste :

— Elle est splendide ! murmura-t-il.

La vibration de sa voix fit courir un frisson sur les blanches épaules de Marthe.

Ce mot, entendu ou deviné, mit à son front un rayonnement tel, que le commandant en fut tout à coup frappé.

Son regard soupçonneux chercha instinctivement autour de lui ce qui pouvait épanouir ainsi cette fleur délicieuse toujours à demi fermée. Rien, d'abord, ne lui parut capable d'opérer cette métamorphose inattendue. Il en fut réduit à supposer que sa femme jouissait de la sensation produite par sa toilette, dont le cachet parisien s'affirmait au milieu du luxe provincial.

Il se réjouit de penser que Marthe comprenait enfin, non-seulement la nécessité, mais encore le plaisir et la convenance d'éblouir son entourage lorsqu'on occupait dans le monde une certaine position.

Mais, à cet instant, son regard heurta celui de Gaston, plein de flammes, fixé sur Marthe, de qui il sollicitait la faveur d'un quadrille. Une légère contraction rapprocha ses lèvres minces, et refusant une carte de whist, il s'adossa, attentif, au chambranle d'une porte.

Madame de Ligneralle arriva tard, vêtue de den-

telles et chargée de diamants sous lesquels sa tête mignonne semblait fléchir. Il y avait dans sa toilette plus d'ostentation que de réel bon goût, et pourtant son entrée ne produisit pas l'effet qu'elle en attendait.

D'un regard prompt et incisif elle fouilla le salon de danse, sur le seuil duquel elle s'arrêta.

Marthe et Gaston passaient emportés par le tourbillon, bercés par cette adorable valse : *Il Baccio*, si à la mode alors, dont la mélodie pénétrante languissait doucement ceux qu'elle ne soulevait pas.

Cette vue parut fasciner Amélie. Ses yeux, rivés au jeune couple, le suivaient avec une fixité singulière ; dans les capricieux méandres de la valse, parfois il l'effleurait au passage ; alors, de sa prunelle glissait une lueur fauve, étrange, changeante, qui semblait, tour à tour, caresser le front de l'un et menacer celui de l'autre.

Les danseurs s'arrêtèrent.

— Amélie, ne viens-tu pas saluer la marquise ? demanda le capitaine de Ligneralle en poussant discrètement le bras de sa femme.

Elle se retourna vers lui et, brusquement, avec une colère subite :

— C'est votre faute si j'arrive si tard... trop tard... , dit-elle ; une heure pour vous habiller!... comme si cela pouvait vous embellir !

— O Amélie ! soupira le pauvre homme abasourdi.

Madame de Ligneralle traversa le salon comme une reine, s'inclina devant la douairière, toucha légèrement

la main d'Yolande et se retourna juste à point pour recevoir le salut respectueux de M. de Rancy.

Un pli dédaigneux se creusa dans le coin de sa lèvre, et sa petite tête fine oscilla légèrement de haut en bas.

Cet accueil étonna, blessa même le jeune homme ; il se souvenait avec un vague plaisir de la conversation paradoxale de cette jeune femme blonde, dont l'air effarouché contrastait d'une façon si piquante avec la hardiesse des paroles.

Sans l'avoir prémédité, il n'eût cependant pas été fâché de renouer avec elle un de ses entretiens, morcelés par le mouvement du bal, où l'esprit joue, se perd et se retrouve entre chaque figure d'un quadrille.

Il essaya, mais il trouva Amélie nerveuse, capricieuse, coquette, toutes choses charmantes peut-être dans la femme dont on est très-épris, et qui ne laissent pas de déconcerter promptement celui qui ne l'est pas encore.

Gaston, qui avait débuté par la demande d'une mazourke, mit plus de politesse que d'empressement à liquider cette dette.

Si madame de Ligneralle, penchée languissamment à son bras, eût deviné cette impression, elle eût vivement regretté le mouvement de dépit qui l'avait entraînée à cet accès de hauteur intempestive et de caprice inexplicable.

La mazourke terminée, son orgueil consentit à une concession ; elle fit un léger effort pour attacher M. de Rancy près d'elle par les saillies de sa conversation.

L'effort venait un peu tard. Le jeune homme demeura une ou deux minutes près du fauteuil de sa danseuse, formula sur l'éclat de ses pierreries un compliment cherché, s'inclina et gagna l'angle opposé du salon, où Marthe souriait, radieuse, sans qu'Amélie, gonflée de jalousie et de contrariété, eût trouvé un mot ou un regard assez puissant pour le retenir.

Gaston fut apprécié de toute la société rennaise, ce soir-là, pour son esprit, son élégance, ses jarrets infatigables. Les danseuses le préférèrent de beaucoup aux jeunes gens du cru qu'on leur servait à chaque bal, et les plus grandes dames du noble pays breton daignèrent avouer que les officiers ne méritaient pas la redoutable réputation qui leur était faite.

Vers le matin, à l'heure où la fête était dans son paroxysme d'entrain et de gaieté, où Yolande ravie recueillait le fruit de ses efforts, où des bougies, aux trois quarts consumées, tombait sur les femmes une lumière chaude qui embrasait leur teint fatigué, Marthe valsait encore, un peu lasse, mais heureuse, se laissant emporter, les yeux demi-clos, dans ce plaisir qu'elle croyait goûter pour la première fois.

Elle respirait librement dans cette atmosphère brûlante. Ce je ne sais quoi d'énervant, de capiteux, qui se dégage d'une réunion de ce genre, fleurs, musique, parfums, s'harmonisaient, sans qu'elle en eût conscience, avec l'ivresse ignorée de son cœur.

M. de Sermelay se dressa tout à coup près d'elle, et de sa voix grave :

— Il est temps de nous retirer, Marthe.

— Déjà? exclama-t-elle.

En de semblables circonstances elle disait toujours :
« Volontiers. » Aussi le commandant la regarda-t-il avec une méfiance plus accentuée.

— Au surplus, vous devez être fatiguée, reprit-il.

— Oh ! non ! fit-elle naïvement.

— Tant mieux ; du reste, il est convenable que nous nous retirions avant tout le monde ; votre départ sera regretté.

Elle ne remarqua pas ce mot et jeta un coup d'œil sur son carnet de danse.

— Ma chère, dit son mari en lui offrant son bras qu'elle prit avec résignation, vous n'entendez absolument rien à l'art d'être appréciée dans le monde.

Ils gagnèrent le vestiaire, où, plein d'attentions, le commandant enveloppa la jeune femme de ses fourrures, la conduisit à son coupé, et, y prenant place près d'elle :

— Remerciez-moi, lui dit-il ; grâce au petit sacrifice que je vous impose, tout le salon s'aperçoit maintenant de votre disparition, vos rivales se réjouissent et vos cavaliers se lamentent : c'est là ce qu'on appelle avoir du succès.

— Oui, vous songez à tout, et je vous remercie, répondit Marthe avec distraction.

VII

Ce bal fut le point de départ d'une transformation complète que mademoiselle Yolande entreprit de faire subir au vieil hôtel de Kerbrennec, transformation conduite avec tant d'adresse et de promptitude qu'on eût dit un décor merveilleux succédant, dans une féerie, à un tableau lugubre.

Yolande, servie par son infailible instinct, sentit que M. de Rancy allait l'aider à réveiller et à rajeunir la maison somnolente. Elle lui sut gré de vouloir faire cause commune avec elle, elle accepta très-simplement son concours et entreprit bravement la tâche difficile d'amuser des gens qui ne demandaient pas à être amusés.

On ne sut jamais par quels miracles de séduction et de persuasion elle obtint de sa grand'mère d'ouvrir le grand salon une fois par mois pour un vrai bal, et le petit une fois par semaine pour une sauterie sans prétention.

Une salle de jeu resserrée, chaude, commode, remplaça, pour les têtes chenues et les femmes ridées de la société, les deux maigres tables de whist et de boston dressées dans les coins.

L'épinette historique, mais criarde, fut remplacée par un piano d'Érard que les longs doigts d'Yolande tourmentèrent furieusement.

Il y eut deux grands dîners qui éclipsèrent ceux du premier président et resserrèrent particulièrement les relations amicales entre l'hôtel de Kerbrennec et l'Archevêché.

Ces rapides succès grisèrent Yolande et son complice, M. de Rancy, qui, pour varier encore des plaisirs déjà si inusités, résolurent de jouer la comédie.

Quoi ! la comédie de société !... et dans le plus noble salon de Bretagne encore !... C'était d'une audace qui séduisait infiniment l'imagination d'Yolande.

— Oh ! comme je les désembégüine ! disait-elle à Gaston ; je vous dois ce plaisir-là et vous en remercie... en camarade ; car vous savez, mon cher monsieur de Rancy, que, taillée en gendarme et masculinisée au moral comme je le suis, j'ai la prétention de valoir un officier français.

Ce disant, elle lui tendait sa longue main rouge, secouait la sienne d'une façon toute militaire et montrait, en riant aux éclats, de formidables dents armoricaines, c'est-à-dire tout à fait rivales des dents britanniques.

Quand cette volcanique nature avait enfourché un *dada*, — comme elle aimait à qualifier ses fantaisies, — rien n'était plus malaisé que de l'en faire descendre. Elle piaffait et regimbait même contre la respectable douairière.

Comme Yolande voulait jouer la comédie, elle trouva des accents convaincus pour prouver à la marquise que c'était la distraction la plus amusante, la plus à la mode, la plus convenable, — comme disait le commandant du 43^e bataillon, — et la plus innocente qu'on pût désirer; que les mères y amèneraient leurs filles et que monseigneur de Rennes, lui-même, s'il daignait honorer, — ce qui était cependant peu probable, — la soirée de sa présence, n'y trouverait absolument rien dont sa conscience épiscopale pût se scandaliser.

Lorsqu'en achevant cette plaidoirie éloquente, Yolande jeta ses bras immenses au cou de la vieille dame, en dévorant tendrement les petites rides de son front, sa cause était définitivement gagnée.

Vinrent alors de longs conciliabules entre elle et Gaston pour arrêter le choix important d'une pièce. Scribe fut feuilleté tout entier, Octave Feuillet minutieusement parcouru. Les vaudevilles de l'un, les comédies de l'autre les laissèrent indécis. Outre la difficulté des situations délicates ou des intrigues trop connues, on se heurtait encore à l'impossibilité de certaines mises en scène entre deux paravents.

Yolande eut un instant la pensée de faire interpréter une œuvre inédite de Musset. Avant que le Théâtre-Français s'en avisât, elle jugea que *Fantasio* était un type étrange que Gaston rendrait avec une poésie sauvage. Mais elle rit d'elle-même en comptant les personnages accessoires et en sondant sa prétention

hardie de faire accepter le rêveur bohémien et la fille du roi à un auditoire breton.

Gaston, plus modeste en ses désirs et moins enthousiaste, proposa un de ces proverbes élégants si souvent applaudis à Paris.

Yolande en étudia le fin marivaudage, hocha la tête, et, laissant tomber le livre :

— Laissons, dit-elle : ou nous les froisserions, ou ils ne nous comprendraient pas.

— Alors, composez-nous quelque chose, reprit Gaston, vous qui avez consulté les opinions de vos concitoyens, et savez quelle dose d'esprit et de sentiment peut leur être servie.

Elle sourit.

— J'y penserai, fit-elle en le congédiant.

Elle y pensa si bien que lorsque, quelques jours après, Gaston inquiet revint aux nouvelles, elle lui dit en lui montrant un manuscrit non achevé :

— Voilà. C'est suffisamment gai pour les dérider et pas assez... vif pour les effaroucher. Cela s'appelle : *Il vaut mieux plier que rompre...*, concession faite à grand'mère qui affirme que les proverbes sont la sagesse des nations... Il y a trois personnes, vous et moi d'abord.

— Très-bien.

— Oui, mais il nous faut encore une jolie femme, surtout une âme poétique qui sente ce que sa bouche dira.

— Bien raisonné.

— N'est-ce pas ?... Que voulez-vous, j'ai eu la faiblesse de mettre un brin de sentiment là dedans.

— Mais c'est à merveille.

— Enfin, il me faut une *Madeline*... Joli nom, hein ?... une *Madeline* spirituelle, rêveuse et ingénue... où la trouverons-nous ?

Un seul nom se présenta à la pensée de Gaston.

— Madame de Sermelay, dit-il.

— Ah ! fit Yolande, j'y avais songé ; mais nous allons être barrés par le commandant.

— Serait-il jaloux ? demanda vivement le jeune homme.

— Je ne sais pas trop... peut-être bien. Je crains qu'il ne trouve pas convenable...

— Pauvre femme ! soupira Gaston.

— Bon ! si vous vous attendrissez déjà sur *Madeline*, je vous retire votre rôle d'amoureux.

— O mademoiselle !

— J'espère que vous n'allez pas le prendre au sérieux.

— Mais je ne le connais pas encore.

— C'est juste. Eh bien, il vous faudra feindre d'être épris de moi, tandis que vous le serez de *Madeline*, voilà.

— Ceci, mademoiselle, me paraît délicat à interpréter... surtout s'il s'agit d'exprimer...

— Ta... ta... ta... avec moi cela va tout seul, mais avec elle ?... C'est qu'elle est fort intéressante, cette belle dame de Sermelay.

Gaston protesta en riant de la parfaite pureté de ses

intentions et se retira pour la laisser se replonger dans l'édification de son proverbe.

Lorsqu'un mot gracieux de la douairière, — entraînée malgré elle dans toutes ces folies, — vint prier madame de Sermelay d'accepter le rôle qu'on lui destinait, Marthe secoua mélancoliquement ses boucles brunes en murmurant :

— Oh ! non... non... pas avec lui.

— Qu'avez-vous reçu là ? demanda le commandant en entrant.

Elle lui tendit le billet de la marquise, dont la lecture le rendit profondément soucieux. Son orgueil était extrêmement flatté d'une recherche qui rehaussait sa femme et lui-même aux yeux de la ville entière ; sa jalousie, éveillée par les respectueux hommages que M. de Rancy rendait à Marthe, lui conseillait de répondre par un refus poliment motivé.

Une lutte secrète s'établit entre ces deux passions au fond du cœur de cet homme froid, qui, silencieux, immobile, ne laissa rien lire sur sa physionomie des sensations qui l'agitaient.

Il se dit qu'après tout cette occasion de paraître ne se renouvellerait peut-être pas, tandis que, par sa surveillance, il pouvait en annihiler les effets dangereux.

L'orgueil l'emporta donc.

— Il est convenable d'accepter, dit-il à Marthe.

— Je vous assure, répondit-elle, que je n'éprouve nul désir de cette mise en lumière, dont la seule pensée m'intimide.

— Toujours la même ! un rien vous ébouriffe.

— Mais songez donc qu'il y aura beaucoup de monde.

— Tant mieux. Le beau plaisir, vraiment, de jouer devant les fauteuils !

— Mais tous ces regards...

— Eh bien, les regards vous diront que vous êtes jolie ; vous tâcherez, ma chère, qu'ils vous disent aussi que vous avez du talent.

— Je vous en supplie, Octave, permettez-moi de décliner cette distinction ! s'écria la pauvre Marthe, qui ne s'attendait pas à avoir encore à lutter contre un autre désir que celui de son cœur.

— Vous êtes une enfant.

— Je vous dis, moi, que cela m'effraye... que j'ai peur.

— Ah ça, qu'avez-vous donc ? demanda le commandant devenu plus sérieux ; qu'y a-t-il donc, je vous prie, d'effrayant dans un plaisir de société, approuvé par votre mari et partagé avec tout un salon ?

Marthe rougit, hésita, et, craignant d'éveiller l'ombrageuse susceptibilité de son mari, elle balbutia avec un sourire contraint :

— Je crains de manquer d'assurance... et de tout gâter.

— N'est-ce que cela ? rassurez-vous. Rien ne communique de l'assurance à une actrice comme la sympathie du public... et je vous la garantis, ma chère.

Il se leva, relut le billet et, prenant son schako :

— Je vais moi-même rendre réponse à la marquise

et vous mettre à la disposition de mademoiselle de Kerbrennec.

Lorsqu'il eut refermé la porte sur lui, Marthe joignit les mains, et les élevant jusqu'à son front par un geste douloureux :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, vous le savez, je ne le voulais pas.

Une des plus jolies manières de varier les interminables soirées d'hiver est, sans contredit, la comédie de société. C'est également le plaisir dont on a dit le plus de mal, — les maris surtout. — Distraction dangereuse ! crient-ils bien fort, prétexte à réunions, à nombreux aparté dont les intéressés sont exclus, — les intéressés, ce sont encore les maris, — école pernicieuse où la femme apprend à devenir coquette, tout au moins à perfectionner cet art de feindre, déjà si naturel chez elle, quand elle n'y apprend pas l'oubli de ses principes et de ses devoirs. Il ne faut rien exagérer. Une jeune femme, honnête et spirituelle, qui jouera un proverbe, peut répandre un grand charme dans son rôle, procurer à son auditoire un plaisir délicat, ne pas troubler plus que de raison le cœur de ses partenaires, permettre à son mari de dormir paisiblement et ne compromettre que si peu... si peu, la paix de son âme, qu'en vérité il n'y a peut-être pas matière à s'effrayer tant que cela.

Et pourtant!... pourtant, les maris prudents ont raison : c'est une chose dangereuse que de jouer à l'amour, fût-ce devant toute une ville.

Il fut donc décidé que le proverbe : *Il vaut mieux*

plier que rompre, lestement écrit par Yolande de Kerbrennec, serait confié à madame de Sermelay, à M. de Rancy et à l'auteur.

Les rôles distribués, appris, les répétitions commencèrent. Ce fut, il faut l'avouer, le signal d'une série de joyeuses soirées.

Dans une entreprise de cette nature, les tâtonnements, les erreurs, les effets de scène cherchés, abandonnés, repris, composent le plus clair du plaisir. Ce sont des oublis, des rappels à l'ordre, une familiarité de bonne compagnie, des éclats de rire qui rapprochent les acteurs dans une pensée commune et dans le joli mystère de leurs préparatifs.

Yolande rayonnait. Cette étrange fille s'était fréquemment surprise, depuis l'arrivée de Gaston à Rennes, à rêver de ce jeune officier qui raillait si agréablement toutes choses et parfois s'attendrissait, sur un mot indifférent en apparence, sans qu'on pût deviner quel souvenir intime, quelle tendresse secrète on venait de faire vibrer en lui.

Elle ne chercha pas, du reste, à étudier ce caractère séduisant; elle se contenta d'en subir le charme avec la superbe imprudence d'une femme très-forte qui sait pouvoir se donner la douceur d'un sentiment mystérieux et s'arrêter à temps sur une pente dangereuse.

Ces répétitions, qui fatiguaient un peu la marquise, amusaient infiniment Gaston, rendaient soucieux M. de Sermelay et enlevaient chaque soir à Marthe une parcelle de cette tranquillité intérieure si difficilement

gardée, faisaient donc le bonheur de mademoiselle de Kerbrennec.

Elle les eût volontiers prolongées au delà du terme nécessaire pour le seul plaisir de s'entendre dire une fois de plus, — dans son rôle seulement, hélas ! — qu'elle était aimée de ce spirituel jeune homme dont la parole la plus innocente lui caressait doucement le cœur.

Restée seule, la courageuse fille se disait bravement :

— Il ne m'aime pas plus dans la vie réelle que dans mon proverbe, où il ne feint la tendresse que pour m'attendrir et m'amener, par un accès de dévouement, à lui donner ma nièce qu'il adore... cette belle Marthe qui joue avec un naturel !... Eh bien, qu'importe ?... je suis destinée, moi, à me contenter de l'ombre quand les autres ont la proie.

Le jour de la représentation amena chez la douairière tout ce que Rennes comptait de notabilités dans la noblesse et dans l'armée.

Le grand salon avait été ingénieusement disposé, une partie en scène légèrement exhaussée, l'autre partie en salle de spectacle qu'une quadruple rangée de fauteuils garnissait.

Le petit théâtre enguirlandé, pomponné, mignon et coquet au possible, était fermé par une splendide tapisserie vieille de plusieurs siècles, d'une merveilleuse conservation, qui formait un rideau d'une originalité très-remarquée.

Des programmes, enrichis de croquis plaisamment

enlevés à la plume par Gaston, circulaient dans les mains aristocratiques et provoquaient la gaieté discrète des belles dames dévorées de curiosité. Jugez donc !... elles allaient applaudir sans doute, mais déchirer un peu aussi.

Il y eut parmi elles un frissonnement de plaisir quand l'antique rideau s'ouvrit et que Marthe parut en scène.

Marthe portait une robe en jaconas rose dont la simplicité s'harmonisait à ravir avec l'ingénuité de son rôle. Ses cheveux noirs tombaient en masse opulente, retenue par un ruban, jusque sur ses épaules voilées ; ses petites mains rangeaient élégamment dans d'immenses vases du Japon une botte de fleurs avec lesquelles son visage doucement ému luttait de fraîcheur et de grâce.

On entendit passer dans la salle comme un souffle admiratif.

M. de Sermelay s'adossa à une fenêtre, parcourut d'un regard satisfait l'assemblée sympathique, et s'appêta à recueillir le fruit de son orgueilleuse concession.

Le canevas du proverbe était des plus simples ; le style était une merveille d'esprit et de sentiment : deux fiancés séparés par la passion extravagante d'une tante exaltée, qui veut être aimée pour elle-même, au détriment de sa jolie pupille.

Marthe s'était incarnée dans cette poétique création de jeune fille aimante, aimée, soumise à la tante romanesque de laquelle dépend son bonheur, mais fine, attrayante et *charmeuse*.

Le fiancé, — Gaston, — aimé malgré lui de la tante, et très-amoureux de la nièce, s'agitait au milieu de ce dilemme délicat d'une façon tantôt touchante et tantôt comique. Il roucoulait de tendres litanies avec une grâce inimitable ; il trompait l'une et fascinait l'autre avec une désinvolture qui aurait dû faire rêver les spectateurs. Il exaltait jusqu'au sublime le cerveau enflammé du Bartholo en chignon, lui montrait tout à coup le désespoir de la jeune fille déçue, et, tout en paraissant se sacrifier lui aussi, obtenait enfin l'abnégation suprême de cet amour... majeur.

La tante, — Yolande de Kerbrennec, — était superbe de tendresse ridicule et de dévouement réel. Elle avait su trouver des toilettes indescriptibles et des mots qui remuaient les entrailles. Elle fut, par instants, saisissante de vérité parce qu'elle éprouvait un âpre plaisir à se moquer d'elle-même, à se dire qu'elle éprouvait quelque chose de ces folles impressions, et qu'il était vraiment fort original de faire accepter par tout un public ce qu'elle n'eût voulu, pour rien au monde, laisser deviner à Gaston seul.

Du reste, à mesure que se déroulaient les scènes gaies ou poignantes, les acteurs sentaient une émotion toute personnelle les gagner. C'était l'éclosion du germe passionné jeté dans leur âme par d'incessantes allusions à des sentiments trop doux, trop vrais, pour ne pas être alarmants.

L'enivrement du rôle, des applaudissements et du succès communiqua à Marthe une animation merveilleuse, une beauté éclatante, devant laquelle Gas-

ton, ébloui, découvrit qu'il n'était plus temps de parlementer avec sa conscience, — une grondeuse fatigante qu'il prenait le parti de réduire au silence, — et que, quelque danger qu'il pût y avoir à s'attacher à cette adorable jeune femme, il ne se sentait plus le courage de s'y soustraire.

Yolande s'avisa de remarquer tout à coup que *Madeline* jouait avec une perfection beaucoup trop vraisemblable pour n'être pas *sentie*. Une angoisse inconnue, très-complète et très-pénible, lui étrangla brusquement la voix.

La réponse du jeune premier couvrit cette défaillance ; heureusement elle devait rentrer dans la coulisse.

— Parbleu ! grommela-t-elle en ébouriffant sa coiffure d'un geste violent, Marthe entre dans son rôle comme dans un maillot collant. Aurais-je fait une énorme sottise, par hasard ?

Amélie de Ligneralle, assise au premier rang, ne perdait pas un détail de cette histoire d'amour, derrière laquelle elle en devinait une autre plus réelle. Sa jalousie de femme coquette et inoccupée lui faisait subir une de ces tortures de salon qui en revendraient à l'inquisition elle-même.

Sa contenance n'en laissait rien deviner. Indolemment penchée sur son fauteuil, le lorgnon à l'œil, le sourire jouant sur des lèvres trop semblables à des grenades pour n'être pas quelque peu carminées, elle avait réussi, par le piquant de sa pose et le brio de ses applaudissements, à se faire remarquer des acteurs,

Marthe avait rougi sous son regard interrogateur ; Gaston l'avait contemplée, elle Amélie, une grande minute ; il l'avait vue, elle en était sûre : c'était toujours cela de gagné.

Quant à Yolande, tout en ripostant à son partenaire avec des allures d'Anglaise vaporeuse d'un comique irrésistible, elle jugea que la provocante Amélie serait au besoin une heureuse diversion qu'il ne fallait pas dédaigner.

M. de Sermelay, d'abord gonflé de satisfaction, était peu à peu devenu attentif, puis pâle, puis vert, à mesure que son œil jaloux croyait lire dans les yeux de Marthe et de Gaston le roman inavoué de leurs cœurs.

Toujours immobile contre la fenêtre, cet homme si... convenable sentait lui échapper la notion des convenances, tant était violent le besoin qu'il éprouvait de protester, d'enlever sa femme à l'admiration croissante, non du public, mais du lieutenant de Rancy.

Un compliment, prononcé emphatiquement par le général de division et qui, indifférent à Marthe, arriva distinctement aux oreilles de son mari, lui donna la force d'attendre, impassible de visage, torturé de cœur, sans arracher la touchante artiste de ce théâtre en miniature où elle révélait avec candeur les grâces de sa personne.

Lorsque le dénouement eut donné satisfaction au parti de la jeunesse et que le rideau retomba sur les acteurs, les bravos ébranlèrent le salon, les petites

mains battirent, et un murmure impératif les rappela.

Ils revinrent gaiement, heureux, émus; Yolande presque embellie, fort surprise de ressentir un embarras juvénile lorsque Gaston livra au public le nom de l'auteur.

Ici nous devons avouer que la plus noble société de Bretagne trépigna ni plus ni moins qu'une salle d'étudiants.

La douairière de Kerbrennec avoua plus tard que ce moment fut un des plus émouvants de sa vie.

Gaston, qui avait brûlé les planches, — style dramatique, — brûlait encore le salon, où son esprit, sa gaieté, son inépuisable entrain n'avaient jamais été égalés.

Marthe était si jolie... si jolie... si tremblante, si doucement troublée, que son front empourpré disait naïvement la joie de son triomphe.

Sa petite main frissonnait dans celle de M. de Rancy qui la conduisait vers la marquise.

— N'êtes-vous point trop lasse? lui demanda-t-il avec cet intérêt tendrement attentif qui est un charme irrésistible dans certaines natures.

— Oh! dit-elle, je suis on ne peut mieux.

— La réaction peut venir. Me permettrez-vous d'aller demain, dans la matinée... vers trois heures... m'informer de vos nouvelles?

— Oui, dit-elle, encore avec un sourire enivrant qui monta de son cœur à sa bouche expressive.

Yolande se mit au piano. On fit quelques tours de valse, un ou deux quadrilles, afin de satisfaire les

jeunes filles, pour lesquelles il n'est pas de vraie fête sans un peu de danse.

Puis, après de nouvelles félicitations, après une demande générale, adressée à Yolande, de composer un répertoire théâtral complet, les invités se retirèrent.

Madame de Ligneralle avait, la dernière, prolongé sa présence dans le salon où sa vanité avait souffert. Il lui plaisait de voir jusqu'au bout, l'un près de l'autre, deux êtres qu'elle aurait voulu désunir à jamais au profit de sa coquetterie, et qu'une sympathie secrète rapprochait de plus en plus.

Dans cette soirée de plaisir et de succès, cet attrait mystérieux avait fait des progrès immenses sous ses yeux, à elle, impuissante et froissée !

Elle avait noté chaque regard, commenté chaque inflexion de voix, compté en quelque sorte chaque battement de cœur.

Elle avait pénétré aussi loin que les acteurs eux-mêmes dans les replis de ce petit drame à deux qui se jouait sous le voile de la comédie pour tous.

Que Marthe fût attirée vers M. de Rancy, fascinée par sa verve étincelante, elle l'avait deviné dès le premier jour. Mais Gaston aimait-il Marthe ? Jusqu'alors elle en avait douté... et maintenant !...

Son calme d'emprunt l'abandonna. Elle alla serrer la main de Marthe en lui disant avec un petit sifflement de vipère :

— Mes compliments, chère amie. Vous avez été splendide. Reposez-vous bien maintenant, surtout ; rien n'est terrible comme ce joli jeu... où vous montrez

tant de naturel : on y perd toujours quelque chose... Ce ne sera pas la tête, au moins, n'est-ce pas ?

Marthe ne répondit que par un regard plein de surprise.

Prête à sortir, Amélie passa près de Gaston, et les dents serrées, les yeux brillants :

— Eh bien, monsieur, êtes-vous vraiment heureux ce soir ? demanda-t-elle, en le regardant en face.

Il s'inclina.

— Mais sans doute, répondit-il poliment, puisque vous avez daigné me féliciter, madame.

Elle haussa imperceptiblement les épaules, prit le bras de M. de Ligneralle et disparut.

Il ne restait plus que les acteurs, auxquels s'étaient joints naturellement M. Liéger, le souffleur, et le baron de Verdrette, un cousin de Yolande, chargé de jouer l'ouverture et d'accompagner au piano quelques couplets de *Madeline*.

On causait encore, et avec quelle animation ! debout, une main sur les vêtements du départ ; on ne pouvait se décider à rompre cette réunion chère à tous.

Yolande saisit un gâteau sur un plateau abandonné, et, le croquant à longues dents :

— C'est curieux, dit-elle, comme de jouer la comédie aiguise l'appétit, je dévorerais. Et vous, messieurs ?... Oh ! mais, j'y songe ! si nous soupions ?... Grand-mère, nous soupions.

La douairière, un peu fatiguée, enfoncée dans un fauteuil, secoua doucement la tête sans essayer de résister au soudain caprice de sa petite-fille.

— Soupez, si vous le voulez, ma chère enfant, dit-elle; mais je doute que nos aimables artistes trouvent des éléments bien satisfaisants à l'office.

— Ne vous inquiétez pas de cela, grand'mère. Messieurs, je compte sur vous; je vais faire mon tour d'office.

Yolande, que l'on chercha vainement à dissuader de son projet, courut à la cuisine, où les domestiques, leur service terminé, n'étaient déjà plus. Il ne restait que le valet de pied préposé à la garde du vestiaire et la femme de chambre qui dormait profondément en attendant la rentrée de la marquise dans son appartement.

L'inspection minutieuse du garde-manger amena la découverte d'un jambon intact et d'un dindonneau auquel il ne manquait qu'une aile. Le buffet fournit quelques pots de crème et des confitures variées.

Mademoiselle de Kerbrennec, ravie, passa sa tête affairée à la porte du salon :

— La famine n'est pas à craindre, déclara-t-elle gaie-ment; une omelette avec cela, et tout ira bien.

A ce mot, Gaston bondit, et, la suppliant d'accepter ses services, il prétendit posséder la recette d'une omelette merveilleuse, qu'un de ses bons amis les Russes lui avait léguée à Sébastopol.

Cette proposition, — acceptée, — enflamma d'autres dévouements. M. Liéger voulut aider à dresser la table, et le baron de Verdrette organisa le dessert, tandis qu'on entendait dans la profondeur des appartements un bruit de fourchette heurtée aux parois

d'un saladier. C'était Gaston qui battait les œufs avec un entrain étourdissant.

Yolande allait et venait, follement heureuse de cette nouvelle dérogation à la discipline monacale de l'hôtel.

Madame de Kerbrennec, épouvantée, avait d'abord songé à fuir devant cette marée montante de jeunesse et de gais propos qui envahissait l'antique maison. Mais ces éclats joyeux ne tardèrent pas à la gagner elle-même, et, tout en raillant sa propre faiblesse, elle s'apprêta à présider le festin improvisé.

On allait se mettre à table.

M. de Sermelay, immobile jusque-là, toucha doucement le bras de Marthe qui, rêveuse, cherchait à respirer l'insaisissable parfum d'un camélia que Gaston avait offert à *Madeline*.

Il lui dit quelques mots à voix basse.

Marthe tressaillit, pâlit légèrement, hésita une seconde et s'approcha de Yolande.

— Au revoir, lui dit-elle, d'une voix altérée.

— Comment, au revoir ? où donc allez-vous ?

— Nous nous retirons... et...

— Quelle plaisanterie ! est-ce que nous pouvons souper sans la reine de la fête ? sans notre perle ? sans notre *Madeline* ?

— Je le regrette, mademoiselle, dit alors le commandant ; je regrette de vous enlever madame de Sermelay, mais un malaise subit... la chaleur sans doute...

Yolande regarda M. de Sermelay avec stupéfaction :

il lui paraissait inouï qu'un obstacle quelconque vînt gâter son plaisir.

Le commandant était roide, gourmé, moins coloré qu'à l'ordinaire, et dans son regard sombre flottait cette expression indéterminée qu'on peut qualifier de souffrance morale.

— Commandant, c'est de la trahison ! s'écria mademoiselle de Kerbrennec ; nous allons vous guérir. Voulez-vous de l'air ? des sels ?... tenez, je parie que mon souper impromptu vous rétablirait complètement.

— Je vous rends mille grâces, mademoiselle, mais je désire que madame de Sermelay et moi allions prendre du repos.

La façon dont ce mot : « je désire » était accentué ne permettait pas d'insister davantage.

Yolande s'inclina avec un sourire amer, serra la main de Marthe à la briser, et tandis que M. et madame de Sermelay s'éclipsaient, elle se retourna vers M. Liéger :

— Non, bien décidément, fit-elle, tout cela n'est pas fait pour me donner la vocation du mariage.

Comme ils venaient de disparaître, Gaston rentra, précédant la fameuse omelette faite selon la recette cosaque.

— Elle est partie ! lui dit Yolande à brûle-pour-point.

Il regarda autour de lui comprit, et, laissant tomber ses bras :

— Ah ! mon Dieu ! pour quel motif ? demanda-t-il.

— Ah ! voilà ! dit l'étrange fille à demi-voix ; vous

avez trop bien joué... tous deux... Je pressentais un accès chez le mari.

Gaston s'assit avec découragement.

— Pourquoi souper ? murmura-t-il.

— Parce que nous avons faim, nous qui ne sommes ni jaloux ni amoureux, répliqua vertement mademoiselle de Kerbrennec en appliquant la cuiller à l'omelette de Crimée.

Mais l'âme de cette improvisation joyeuse s'était envolée avec Marthe : elle, qui riait si peu, encourageait si bien le rire, ce soir-là, avec ses grands yeux rayonnants.

Et puis, comment porter des toasts aux acteurs lorsque l'héroïne ne pouvait pas y répondre ? et quelle triste mine allaient faire la tante romanesque et le fiancé privés de l'objet de leur dévouement ?

Pour Gaston, il n'y eut plus ni lumière, ni parfums, ni sourires. Marthe avait tout emporté dans les plis traînants de sa robe.

— J'ai rêvé, se disait-il ; elle n'était pas là, tout à l'heure, frémissante sous mes regards, troublée à mes paroles... Je n'ai pas senti sa main moite dans la mienne... Je n'ai pas surpris des frissons furtifs sur ses épaules moirées... Je n'ai pas vu... non, rien... rien, puisqu'elle est partie.

La douairière s'assoupissait dans son fauteuil.

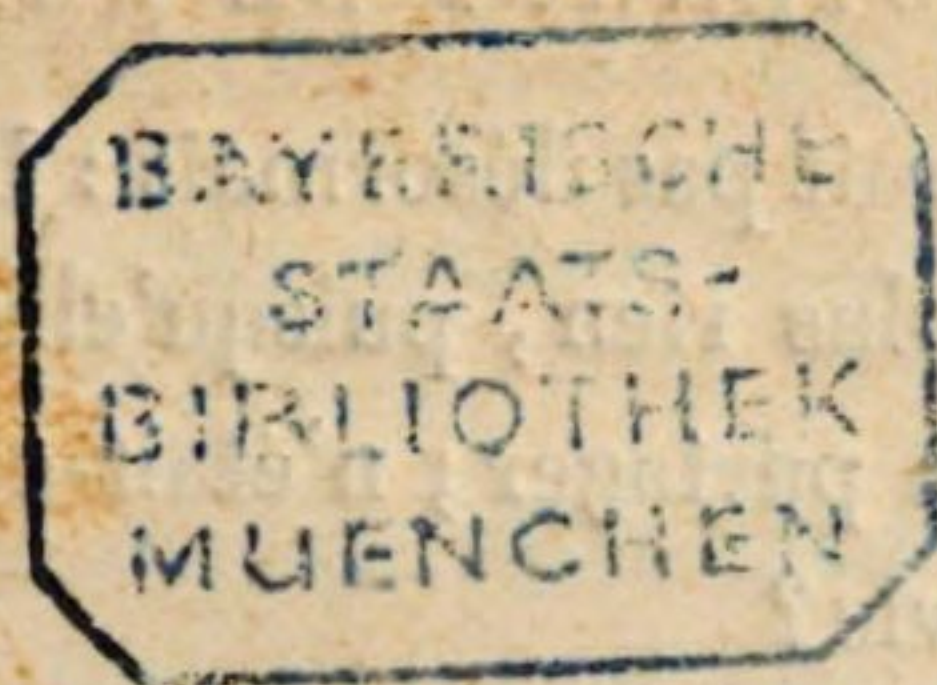
Yolande faisait de vains efforts pour réagir contre l'engourdissement qui gagnait ses convives.

Le souper, si follement commencé, s'acheva dans le silence de la lassitude.

Acteur, souffleur, accompagnateur, s'emmitouflèrent de leurs manteaux et disparurent.

— Allons, c'est dépitant, cela ! pensa mademoiselle de Kerbrennec en se retrouvant seule dans le grand salon vide ; soyez donc bonne, spirituelle, de belle humeur et de large hospitalité... Une jolie femme passe, et tous vos efforts sont comptés pour rien !

Elle se regarda dans une glace immense où se reflétaient sa grande taille, son franc visage plus brillant de santé que de distinction. Elle soupira et sentit pour la première fois sa fière philosophie de fille laide ébranlée tout au fond de son cœur.



VIII

Le lendemain de cette soirée orageuse, madame de Sermelay était étendue sur une causeuse, dans son petit salon bleu, toute pâle, tressaillant au moindre bruit, perdue dans une rêverie idéale.

Elle se répétait avec une ivresse infinie :

— Je suis heureuse!... heureuse! mon Dieu! est-ce donc là le bonheur?

Elle était fière d'avoir deviné M. de Rancy sans qu'il lui eût rien dit. Sa pauvre âme endolorie, froissée, comprimée depuis des années, s'élançait toute rayonnante vers cet horizon si beau, si pur, qu'elle entrevoyait.

Il lui semblait que la plus douce chose de ce monde était cette mystérieuse union de deux cœurs auxquels un regard servait d'intermédiaire, pour lesquels un sourire serait la suprême joie. A quoi bon parler? quelle parole eût valu pour elle le sentiment intime de la sympathie qu'elle inspirait?

Elle savait trop bien qu'il y avait des souffrances et des luttes, mais il ne lui vint pas en pensée qu'il y eût des dangers, sur la route enguirlandée que sa candeur ouvrait devant elle.

Elle ne se plaindrait pas désormais : Dieu la punirait. Elle ne désirerait plus rien , puisqu'elle aurait une silencieuse affection à partager ; n'était-ce pas assez pour remplir toute une vie ?

Elle serait si consolée désormais , si forte , qu'il lui serait facile de répandre la gaieté autour d'elle , de porter le poids du jour , d'accueillir avec un front serein les sermons convenables du commandant.

A la pensée de son mari , cependant , un léger frisson courut dans ses membres , comme une ride indiscreète dont le vent moire la surface dormante d'un beau lac.

Son mari , cet homme méfiant et dur , impassible et inexorable !... elle avait vu plusieurs fois , la veille , ses gros yeux sombres fixés sur elle , alors qu'emportée hors de la réalité par la nouveauté de ses sensations , elle planait plutôt qu'elle ne dansait au bras de M. de Rancy.

A ce moment même , la porte du salon brusquement ouverte laissa paraître le visage allongé du commandant.

Il vint droit à la causeuse où reposait sa femme , et lui demanda durement :

— Êtes-vous guérie de vos vapeurs ?

— Moi !... fit-elle en se redressant , surprise ; je ne me suis pas plainte de vapeurs.

— Non... mais vous en avez néanmoins ; à moins qu'il ne faille donner un autre nom à vos airs penchés , à vos petits sursauts , à vos yeux qui dévorent le plafond... tout cela depuis hier soir.

— Je ne suis pas malade... un peu de fatigue... peut-être.

— Vous vous êtes en effet beaucoup trop agitée ces jours-ci... Il est convenable que vous rentriez enfin dans la vie régulière.

— M'y voilà rentrée.

— Je le désire. Savez-vous, Marthe, que j'ai été ce matin très-complimenté à votre sujet? Vous avez eu beaucoup de succès.

— J'en suis charmée, si cela vous fait plaisir, dit Marthe avec bonne grâce.

— Cela m'en ferait plus encore si cette représentation n'avait pas altéré votre santé, et, je le crains... votre humeur.

— Mon humeur? Je vous assure, Octave, qu'elle est excellente.

— Nous le verrons quand vous aurez secoué ce voile, qui s'étend encore sur votre front et sur vos yeux.

— J'ai peut-être encore sommeil, fit Marthe en riant.

— Non pas. Vous savez bien, poète que vous êtes, que cela s'appelle la mélancolie.

Elle le regarda avec étonnement. Il raillait contre son habitude. Il raillait avec une voix incisive et un air de fausse bonhomie qui lui causèrent une vague terreur.

Il ne lui laissa pas le temps d'étudier ces alarmants symptômes.

— Niez donc si vous l'osez, ma chère, reprit-il,

que vous ne soyez préoccupée outre mesure de la fête d'hier?

— Ne venez-vous pas de me reconnaître vous-même quelque succès?

— Ah! certes!... charmante *Madeline*!

— Eh bien! c'est sans doute l'effet de la louange sur une femme qui n'y est pas accoutumée, dit-elle en essayant encore de sourire.

— Si ce n'est qu'une satisfaction d'amour-propre, goûtez-la... Tâchez surtout, ajouta-t-il avec une violence soudaine, que ce n'en soit pas une autre!... Vous m'avez fait souffrir, hier, Marthe, plus que je ne puis le supporter.

— Expliquez-vous, Octave, dit-elle glacée d'effroi.

Le commandant fit quelques pas avec agitation, puis s'arrêtant, les bras croisés, les traits contractés :

— Vous n'avez donc pas compris que vous... vous... si froide, si réservée, si fermée... si fermée à votre mari, entendez-vous? vous vous êtes montrée, tout à coup, belle, expansive, radieuse... du soleil plein les yeux! Et quelques-uns y ont pu lire... un surtout.

— Arrêtez-vous! dit la jeune femme en se levant, droite et superbe.

Il était emporté par la passion; il sourit amèrement et ne s'arrêta pas.

— Vous n'avez donc pas compris que ces souvenirs me brûlent et me dévorent? Je vous vois encore assise, lassée, souriante... et quel sourire! un de ces sourires qui révèlent le cœur d'une femme.

— Arrêtez-vous ! répéta-t-elle d'une voix oppressée ; vous allez m'insulter.

— Lui..., demi-penché, vous dominant quelque peu..., aspirant vos paroles, soufflant tout près de vos lèvres des mots flatteurs... qui étaient peut-être des mots tendres !

— Ah ! voilà l'insulte ! murmura-t-elle en s'écartant avec dignité.

— Je vous voyais, je vous devinais tous deux ! Oh ! ce que j'ai souffert par convenance !... Mais vous êtes hallucinée !... il vous a dit dans cette pièce maudite qu'il vous aimait... et vous, vous avez pris au sérieux cette parole banale. Détrompez-vous, je le connais mieux que vous, ce don Juan de salon ; dans son regard, il n'y avait que de l'admiration pour votre beauté. Sachez qu'il admire toutes les femmes et parle d'amour à toutes les femmes.

— C'est pour cela sans doute, monsieur, qu'il ne m'en a pas parlé à moi.

— Je veillerai à ce que cela ne vienne pas, reprit brutalement le commandant.

Madame de Sermelay retomba sur la causeuse. Elle ne détourna pas son visage ; son attitude demeura fière, indignée ; ses lèvres dédaignèrent de se défendre.

— Oui, j'ai vu et supporté cela, continua-t-il ; mais vous étiez une actrice ravissante, et il me fallait porter jusqu'au bout le rôle écrasant de mari d'une actrice !

Il eut un ricanement douloureux.

— Je ne m'exposerai plus à de semblables tortures.

— Souvenez-vous, dit Marthe avec calme, que c'est vous-même qui m'avez enjoint d'accepter un rôle.

— Je voulais être fier de vous. Je le suis encore. Vous étiez belle... , admirable, vous dis-je ; mais vous êtes femme aussi, et vous m'avez broyé le cœur !

Marthe se leva de nouveau comme pour clore ce cruel débat.

— Il est entendu que je ne jouerai plus, dit-elle ; vous me ferez grâce, désormais, de vos allusions offensantes.

— Offensantes ! vraiment ! cria-t-il en courant vers la cheminée où, dans un petit cornet de Sèvres, trempait un camélia blanc ; ne m'autorisez-vous pas à toutes les colères ? Que fait là cette fleur, tandis que celles de votre toilette de soirée sont éparses dans votre chambre, fanées, oubliées ?

Marthe devint plus pâle encore ; sans répondre, elle avança la main pour défendre la pauvre fleur, mais déjà le commandant l'avait saisie et broyée dans ses mains violentes.

Il en jeta les débris aux pieds de la jeune femme.

— Je vous briserai comme cela ! dit-il au comble de l'exaspération.

— Ne descendez pas à la menace, répondit Marthe froidement ; je reprends dès aujourd'hui la vie murée que vous m'avez faite, en me réservant désormais le droit de refuser d'en sortir, s'il vous plaisait encore de me produire, au bénéfice de votre orgueil et au détriment de mon repos.

Ce calme, digne et imposant, produisit sur l'agitation folle de M. de Sermelay l'effet d'une douche glacée.

Il fit, pendant quelques minutes, le tour du petit salon avec des allures de dogue furieux, en gardant un silence farouche; puis sa marche se ralentit peu à peu, et, tout à coup, s'arrêtant devant Marthe immobile :

— Sortirez-vous aujourd'hui? demanda-t-il.

Elle secoua négativement la tête.

— Je vous demande pardon, reprit-il, il est convenable que vous sortiez.

— Mais quelle nécessité?

— Je veux que ceux qui ont vu *Madeline* sur la scène hier voient madame de Sermelay à mon bras aujourd'hui.

Marthe eut une velléité de révolte, et son regard jeta un éclair; mais à ce moment-un souvenir traversa son esprit, une pensée troubla sa conscience.

— Soit, je sortirai, dit-elle vivement; à trois heures je serai prête.

— A trois heures, répéta le commandant, qui sortit sans se retourner.

Alors cette force factice abandonna la malheureuse femme; humiliée, déchirée aux épines de la vie commune, un flot de larmes jaillit de ses paupières brûlantes. Elle releva fièvreusement les feuilles meurtries du camélia blanc, première offrande d'un sentiment inavoué dont elle venait d'entrevoir le péril, et,

cachant sa tête dans les coussins, elle murmura avec une angoisse profonde :

— Et maintenant, la lumière est faite en moi !
O mon Dieu ! ma seule force ! préservez-moi de trop haïr !... et de trop aimer !

IX

Lorsque, en quittant l'hôtel de Kerbrennec, Gaston rentra dans la rue de Fougères, cinq heures sonnaient à Notre-Dame de Rennes et l'*Angelus* leur succéda.

La cloche emplissait les solitudes du Thabor de ses sonorités harmonieuses qui venaient mourir, vibrantes encore, sous les arbres de la terrasse du commandant.

Gaston y cherchait machinalement quelque souvenir de la douce fée qui avait illuminé sa nuit. A peine la clarté indécise d'une veilleuse piquait-elle le brouillard épaissi par l'approche du matin. Ce devait être la chambre de Marthe; il n'imaginait pas que M. de Sermelay pût entretenir une veilleuse pour protéger son solide sommeil masculin.

— Elle dort ! se disait-il en restant grelottant à sa fenêtre avec l'imprudence qui sert de corollaire habituel à ces sortes de rêveries; elle dort ! s'est-elle souvenue de moi avant de s'endormir ? C'est bien la plus intelligente femme !... et jolie !... et résignée !... car il faut infiniment de résignation pour être la femme de mon commandant. C'est mon comman-

dant... hum! il n'y a pas à le nier, cela jette un froid! Pauvre belle Marthe! je vous aurais fait volontiers hommage de mon cœur... j'ai même commencé, je crois... parbleu, oui! je vous ai donné un camélia que vous avez daigné prendre avec la plus adorable rougeur... j'ai madrigalisé une heure avec vous... imprudent que je suis! Dormez bien, Marthe de Sermelay, et rendez grâce à Dieu, charmante femme que vous êtes, d'être celle de mon commandant... Brrrou!... qu'il fait frais, ce matin!

Gaston ferma brusquement sa croisée sur ce monologue dont la conclusion fut un soupir, un grand soupir parfaitement sincère, puisque, malgré sa fatigue, il ne dormit pas.

Une robe de tulle paille passait et repassait devant ses yeux rebelles, avec sa traîne vaporeuse qui ondulait aux accords de la valse d'*Il Baccio*.

Gaston de Rancy appartenait à cette race d'hommes impressionnables, légers et séduisants, qui font courir les plus grands dangers aux cœurs des femmes sans se trouver, eux-mêmes, bien sérieusement atteints.

Le charme réel répandu sur sa personne et dans ses paroles avait enrichi ses mémoires intimes d'une brillante série de « victoires et conquêtes » auxquelles il avait tour à tour consacré, avec une conviction parfaite, tout ce qu'il était capable d'éprouver de tendresse et de dévouement.

Au fond, il ne s'appauvrissait guère.

Cette disposition lui permettait de se consoler d'un départ, d'une rupture, d'une trahison, avec une philo-

sophie spirituelle qui ne lui faisait aucun tort auprès des reines futures de ce cœur superficiel.

Il était d'une bonne foi plaisante, se croyait très-épris lorsqu'il avait un caprice, très-constant lorsqu'il papillonnait quelques mois autour de la même lumière — sans se brûler toutefois, — et très-excusable lorsque, les hasards de la vie militaire se jetant au travers de ses amours, il portait ailleurs la belle flamme qui répandait plus d'éclat que de chaleur.

N'ayant pu trouver le sommeil, M. de Rancy se leva d'assez méchante humeur, déjeuna du bout des dents, avala son café bouillant sans daigner répondre gracieusement aux compliments de quelques-uns de ses camarades qui avaient été, la veille, les hôtes de l'hôtel de Kerbrennec.

Se rendant très-bien compte de sa maussaderie, il alla déverser son mécontentement sur un infortuné sergent-major qui n'en pouvait mais, et sur un clairon qui sonnait faux la parade. C'était un peu fantaisiste ; mais, dans le militaire, c'est admis.

Soulagé par ce dérivatif, il dirigea avec résignation une école de peloton et rentra chez lui un peu moins nerveux qu'il n'en était sorti.

Il se jeta dans un fauteuil près des vitres closes, se livrant aux réflexions les plus mélancoliques sur l'ennui intense des lendemains de plaisir. Que faire ? cela ne l'amusait plus du tout d'écrire à Rome... la journée était d'une longueur !... il n'était pas seulement trois heures !

Trois heures ! il fit un bond sur son fauteuil ; n'avait-

il pas promis d'aller, vers trois heures, prendre des nouvelles de madame de Sermelay?

Il courut à son armoire à glace et se livra fébrilement à une toilette recherchée.

— L'avais-je donc oubliée? se demandait-il en attachant ses plus fraîches épaulettes à sa plus belle tenue d'uniforme; non pas, mais il eût été plus sage de s'abstenir... elle est fort dangereuse avec ses grands yeux tristes et fiers, qui vous disent mille choses dont ils n'ont certainement pas conscience... et si l'on se mettait sérieusement à en être amoureux!... Ah! bah! soyons poli d'abord, nous aviserons après.

Gaston boutonna des gants irréprochables, s'assura que sa dragonne de fantaisie jouait facilement à la poignée de son sabre, et que son ceinturon se bouclait avec quelque peine, ce qui est le grand ton.

Trois heures sonnèrent; il prit son schako et descendit.

Lorsqu'il parut au seuil de sa maison, madame de Sermelay, enveloppée de fourrures, une voilette abattue sur ses traits altérés, quitta la fenêtre près de laquelle elle attendait, debout, derrière les rideaux soigneusement baissés.

Elle entra vivement dans le cabinet du commandant en disant d'une voix brève :

— Je suis prête, venez-vous?

— Me voilà, dit le commandant en jetant un caban sur ses épaules; êtes-vous bien couverte? il fait un froid noir.

Elle marchait en avant, sans l'entendre, franchissant

d'un pas rapide le grand vestibule à la porte duquel le timbre allait vibrer... elle le savait bien... elle l'attendait. Derrière elle retentissait le pas grave du commandant.

Le timbre rendit une vibration prolongée.

Marthe avança sa main tremblante vers le bouton de cristal.

— Attendez, chuchota son mari, il n'est pas convenable que vous ouvriez vous-même.

Sans répondre, elle tourna le bouton.

Gaston s'inclina profondément, plus surpris qu'il n'eût voulu le paraître de cette rencontre imprévue, car la tête grimaçante de M. de Sermelay dominait les épaules de la jeune femme.

— Je suis vraiment malheureux, dit-il après les premiers saluts; j'ai la maladresse de choisir pour me présenter chez vous, madame, l'heure de votre promenade.

— Vous me permettrez, monsieur, de négliger pour vous le devoir le plus élémentaire de la maîtresse de maison, répondit Marthe; je ne vous offre pas d'entrer... j'ai besoin d'air : je sors.

Marthe avait accentué avec fermeté ces paroles dures qui résonnaient si étrangement dans sa bouche. Elle ne souriait plus, un pli amer creusait ses lèvres, et son regard, sous les mailles serrées de la voilette, avait un reflet d'acier.

Gaston tressaillit à ce coup inattendu dont il sentit la profondeur, le sens caché.

Chez cette gracieuse femme du monde, ces mots

glacés blessaient les conventions sociales. Chez la femme de son chef, ils équivalaient à un congé.

Il la regarda fixement, une seconde, droit dans ses yeux sincères, qui battirent, troublés, mais ne se baissèrent pas.

Il salua, en gentilhomme plutôt qu'en inférieur, le commandant froid, immobile, surpris lui-même de l'énergie de cette cruelle exécution, et fit un pas en arrière pour se retirer.

Marthe inclina fièrement sa tête de reine et passa. Le commandant la suivit.

Lorsqu'elle appuya son bras sur le sien, elle ne put maîtriser un tremblement convulsif.

M. de Sermelay la regarda.

— Comme vous êtes pâle ! dit-il avec ironie.

— J'ai froid ! murmura-t-elle.

— Ne mentez donc pas, Marthe ! reprit-il en écrasant brutalement le poignet de la jeune femme contre sa poitrine.

Elle étouffa une plainte douloureuse. Hélas ! son sacrifice n'était compris que de Dieu seul ! Celui devant qui elle venait de l'accomplir n'avait pas même la générosité de lui en tenir compte.

Il faisait froid. Quoiqu'on fût au commencement de mars, un vent aigu gerçait les lèvres et coupait le visage. Les petits pieds de Marthe battaient contre la terre durcie, et son mari qui la soutenait sentait, dans ce contact furtif, tout son corps tressaillir et se révolter.

Ils allaient ainsi le long de cette grande triste

route de Fougères, sans échanger un mot, ces époux qui n'avaient qu'un nom, qu'une maison, qu'une fortune et deux cœurs; deux cœurs indissolublement unis par cette ironie de la destinée qu'on appelle un mariage de convenance.

Il pensait, en exposant à la bise aigre son front empourpré :

— Cette femme dont je suis jaloux ne m'aime pas. Je l'ai terrifiée, je ne l'ai pas convaincue. Elle vient de m'immoler un homme que je redoute : y ai-je gagné?... Qu'importe ! je la briserai.

Elle pensait, en courbant sa tête endolorie :

— Je viens d'accomplir un devoir sévère, nécessaire... mais combien douloureux ! Mon cœur saigne... ma raison se révolte... Hélas ! il ne s'agit pas d'être heureuse femme, il faut être honnête femme avant tout.

Les monologues désespérés de ces deux êtres rivés l'un à l'autre durèrent autant que leur lugubre promenade : une heure.

Ils rentrèrent. Lorsque la porte du vestibule se fut refermée derrière elle, Marthe regarda autour d'elle avec un sourire décoloré et dit à sa femme de chambre :

— Je n'y suis pour personne.

— Mais c'est vendredi ! cria le commandant du seuil de son appartement.

— Qu'importe !

— Il importe beaucoup. Avez-vous oublié que vous recevez le vendredi soir ?

— Nullement, mais je suis lasse.

— Y songez-vous ? cela n'est pas convenable.

— Ah ! fit-elle avec une amertume soudaine, laissons les convenances, je vous prie ; je leur donne le plus clair de ma vie, ce me semble ; aujourd'hui je leur vole une soirée... Une soirée en quatre ans, ce n'est pas trop.

Elle passa, droite et hautaine, devant le commandant abasourdi de cette première tentative d'indépendance, et gagna sa chambre.

— Bon ! grommela-t-il en entrant dans la sienne, les caprices de caractère après les caprices d'imagination... Et comme ce sera inconvenant, ce soir !

Il lança violemment ses gants sur un meuble, se jeta dans un fauteuil, et, les poings serrés, formula, dans sa pensée, un foudroyant réquisitoire contre Marthe de Sermelay, cette fantasque créature à laquelle ne suffisaient pas la fortune, la considération, la noblesse, la beauté, toutes les « convenances » en un mot, et qui pêchait mélancoliquement dans l'eau trouble des sentiments platoniques. Ah ! ah ! ce n'était pas lui qu'on aveuglait facilement, il se flattait de l'avoir prouvé ; il se promettait surtout, s'il surprenait quelque velléité de révolte, de montrer ce qu'était Octave de Sermelay.

Ce système d'intimidation, — qui paraît toujours excellent aux maris et produit généralement l'effet opposé à celui qu'ils en attendent, — devait produire ses fruits déplorables dans l'âme ulcérée de Marthe.

Une allusion voilée, un reproche délicat, un appel à

ses sentiments religieux, un élan confiant l'eussent profondément touchée et certainement arrêtée dans la voie fatale où son cœur imprudent s'engageait.

La violence de son mari, sa dureté, sa façon sévère de tirer des conséquences brutales des petits faits de la soirée précédente froissèrent la jeune femme de cette irrémédiable manière devant laquelle échouent, dans la suite, tous les palliatifs.

Il ne lui vint pas un instant en pensée de revenir sur l'exécution qu'elle avait bravement accomplie peu d'heures auparavant, ni de l'adoucir d'une façon détournée, ni d'essayer de soustraire M. de Rancy à l'ostracisme du commandant.

Elle ne le verrait plus que rarement, par hasard, sans lui parler autrement que par la force des conventions mondaines, sans plus jamais échanger avec lui cet éclair, involontairement attendri, qui part des yeux troublés pour frapper des yeux pleins de flammes.

Tout était mort, elle le sentait, de cet avenir de sympathie et d'innocence, — elle n'en supposait pas les dangers, — qu'elle avait naïvement rêvé. Du moins lui restait-il le passé, une mine de souvenirs aimés, cette portion d'elle-même inaliénable, son cœur, dans lequel elle concentrerait désormais sa vie nouvelle.

Ce fut de ces rêves mouillés de larmes, de ces raisonnements passionnés dont sa surexcitation lui voilait l'illogisme, que Marthe se laissa bercer, tandis

que la colère, le dépit, la perfidie veillaient autour d'elle.

La colère, on le voit, c'était le commandant.

Le dépit, est-il besoin de le dire ? c'était Gaston.

La perfidie s'appelait Amélie de Ligneralle.

X

A trois heures, au moment où M. et madame de Sermelay prenaient la route de Fougères, laissant Gaston interdit sur le seuil de leur maison, le capitaine et madame de Ligneralle se dirigeaient de ce côté avec l'intention de s'arrêter chez le commandant.

Amélie tenait fort à contrecarrer la visite de M. de Rancy, dont, la veille, elle avait saisi au vol l'indication. C'était une trop excellente occasion d'être désagréable à son amie pour la laisser échapper.

A quelques pas de la maison du commandant, devant laquelle trois personnes étaient réunies, elle eut comme l'intuition de ce qui se passait en remarquant la roideur de l'une, l'embarras de l'autre, la pâleur de Marthe.

Cela mit un peu de baume sur l'égratignure de son amour-propre, et un beau sourire sur ses lèvres de corail rose.

— Monsieur de Rancy est-il remis de ses émotions théâtrales ? demanda-t-elle, dès que le couple de Sermelay se fut éloigné sans même la voir.

Gaston, au son clair de cette voix provocante, releva les yeux avec surprise ; une légère contrariété contracta

ses traits si rembrunis déjà ; il lui déplaisait d'être vu dans la position où la sévérité de Marthe venait de le placer.

Toutefois, il était trop homme du monde pour en rien laisser paraître.

— Vous me voyez, madame, fourbu, anéanti, dit-il en s'inclinant avec cette grâce courtoise qui était un de ses attraits.

— Eh bien, vous n'êtes guère fort, vous !... dit M. de Ligneralle avec un gros rire, pour une seule petite comédie !...

— Vous oubliez, mon capitaine, l'émotion qui s'attache à la première exhibition de son talent.

— Ah ! l'émotion ne vous est guère venue que le lendemain... , par réflexion sans doute, insinua Amélie.

Gaston la regarda pour essayer de deviner sa pensée.

Elle lui présenta, grands ouverts, ses yeux clairs, rians, indéchiffrables.

— Je vous fais mon compliment, Rancy, reprit le capitaine, vous avez enlevé ça... mais là, crânement !

— Vous êtes mille fois trop indulgent, mon capitaine.

Le regard du jeune homme chercha au loin, sur la route, les silhouettes des promeneurs qui s'effaçaient.

Amélie suivit la même direction, sourit, et tout à coup :

— Êtes-vous libre de votre temps, monsieur de Rancy ? demanda-t-elle.

— Certes, oui, madame, répondit-il avec une certaine amertume ; vous me rendriez un vrai service de m'en indiquer un placement agréable.

— Venez avec nous.

Il s'inclina.

— C'est être servi trop à souhait, madame.

— Où donc allons-nous, puisque madame de Serme-
lay est sortie ? demanda M. de Ligneralle.

— Nous allons... nous allons visiter des maisons de campagne à louer, dit Amélie résolument.

— Miséricorde ! exclama son mari, parler de campagne par le froid qu'il fait !... y songes-tu, Amélie ?

— Oui, j'y songe. Le printemps est à la porte, quoiqu'il n'en ait pas l'air. Il va arriver bientôt sans crier : gare. Vous verrez qu'il nous surprendra avant que nous soyons prêts à le recevoir. Moi, d'abord, je ne supporte Rennes que l'hiver ; l'été, il me faut de la verdure et des champs de blé noir encadrés de pommiers.

— Bretonne, va !... voilà une fantaisie !... Tu as toujours des idées qui ne viennent à personne.

Elle fit, des épaules, un mouvement indescriptible où se confondaient l'impertinence, la pitié, la lassitude, et, sans daigner répondre, fit quelques pas sur la route de Fougères, suivie de ses deux cavaliers, l'un peu convaincu, mais obéissant, l'autre assez indifférent, puisqu'il ne s'agissait plus de Marthe.

Ils marchèrent d'un pas vif, bravant le froid, causant

avec une préoccupation secrète, une gaieté factice. Seul, M. de Ligneralle était parfaitement libre d'esprit : il eût fallu de bien autres événements pour troubler la quiétude de cet honnête militaire.

On s'arrêtait devant chaque maison portant un écriteau ; mais Amélie, après une minute d'inspection, la déclarait trop grande, ou trop vieille, ou mal ombragée, et l'on passait à une autre.

Tout à coup elle fit un petit cri de joie en désignant sur la gauche, à dix pas de la route, un chalet d'une coquetterie rustique, qu'un caprice de son propriétaire avait édifié en Bretagne, et qu'une suite de mauvaises spéculations mettait en location forcée.

Un seul étage, un balcon sculpté faisant le tour de l'habitation ; de beaux arbres dont les longues branches s'abattaient jusque sur la vérandah soutenue par de mignonnes colonnettes.

On apercevait de la route un jardin anglais, un bassin, une charmille ; tout cela morne, effeuillé, mais plein de promesses.

Amélie agita la cloche d'entrée d'une main impatiente et bondit dans les allées sablées dès que la porte se fut ouverte. Un jardinier s'offrit à guider les visiteurs.

L'intérieur du chalet était plutôt confortable que recherché, ce qui est rare dans l'aménagement d'une construction de cette nature. Un salon, une salle de billard, une salle à manger et ses dépendances dans le bas ; trois chambres et deux cabinets de toilette dans le haut : c'était tout, mais brillant de fraîcheur, gaiement distribué, jeune et riant à l'œil.

Tandis que M. de Ligneralle, toujours de plus en plus surpris d'apprendre qu'il allait devenir châtelain momentané, visitait minutieusement les pièces de l'intérieur et jusqu'au grenier, Amélie, se suspendant au bras de Gaston, l'entraîna dans le jardin.

C'était un parc en miniature : petites allées, petits rochers, petite fontaine.

— Tant pis, disait la jeune femme, j'aurais préféré quelque chose de plus champêtre ; ce labyrinthe, ce jet d'eau me gâtent beaucoup la nature... Il ne manque qu'une statue.

— Elle y est ! s'écria Gaston avec un éclat de gaieté.

En effet, au tournant d'une allée, ils se trouvèrent dans une circonférence entourée de lilas, semée de gazon, au centre de laquelle s'élevait une Pomone ou quelque chose d'approchant, on ne savait au juste.

La statue, grelottante sur son socle de similimarbre, arrondissait gracieusement sur sa tête ses bras enguirlandés et ses mains chargées de fruits.

— Je n'y échapperai pas, dit Amélie avec son rire de cristal, c'est classique !... Il nous fallait bien un peu de mythologie.

Ils tournèrent autour du gazon mort ; derrière le massif de lilas, noirs encore, s'ouvrait une petite prairie avec un vrai ruisseau, clair, bavard, emprisonné naturellement par une digue buissonneuse, coupée çà et là de vrais pommiers.

Cette découverte amena les plus joyeuses exclamations.

— Voilà donc enfin ce petit coin de Bretagne que vous

réclamiez, madame, dit Gaston ; il n'y manque que du blé noir.

— J'en mettrai là... et là... et là encore, fit Amélie en courant, légère, le long de ce petit domaine dont la rusticité, cette fois, ne laissait rien à désirer.

Derrière les pommiers qui enserraient ce coin discret, s'élevait un mur, limite de la propriété, où se dessinait une petite porte ouvrant en pleine campagne, et que de grandes pousses de lierre envahissaient en partie.

— La porte mystérieuse ! dit gaiement Gaston en en soulevant le pêne rouillé.

Elle résista.

Amélie le contempla une minute avec un regard étrange, moqueur, et tout à coup jeta au vent ce sarcasme inattendu :

— Voilà une porte qui ferait le désespoir d'un mari jaloux... Elle enlèverait le sommeil à notre commandant, par exemple.

Gaston se retourna, comme mordu au vif par cette attaque directe.

— Aussi, continua Amélie, vais-je me hâter de louer ce chalet afin d'en éviter la tentation à la femme... et les terreurs au mari.

Gaston prit le bras de madame de Ligneralle, et le plaçant sous le sien :

— Madame, demanda-t-il, d'où vous vient donc cette pensée charitable ? Avez-vous entendu madame de Ser-melay manifester le désir d'échanger, pour l'été, contre

une maison de campagne, sa maison de ville, qui est fort agréable ?

Amélie renversa sa tête fine en arrière en dardant sa prunelle lumineuse sur son interlocuteur.

— Gageons, dit-elle, que Marthe n'aime guère sa maison, si belle qu'elle soit, et qu'à partir... d'aujourd'hui surtout, elle voudrait en sortir.

— Je ne partage pas votre opinion, madame. L'habitation de madame de Sermelay renferme toute la commodité, tout le confort, tout le luxe...

— Oui, tout... tout... excepté le bonheur, murmura Amélie.

— Que manque-t-il donc à votre amie ? reprit Gaston méfiant et attentif... N'a-t-elle pas la jeunesse, le rang, le nom ?

— Ajoutez même la beauté, dit madame de Ligneraille railleuse ; mais où donc avez-vous vu que cela suffisait au bonheur ?

— Mais il me semble que toutes les femmes se contenteraient de cette part.

— Ne le croyez pas, fit Amélie d'une voix profonde.

Elle s'arrêta, parut hésiter, et murmura d'un ton troublé :

— Je sais des femmes... une femme que la fortune, le nom et... les hommages laissent le cœur plein de désirs et de regrets.

Elle quitta le bras du jeune homme, et, sans le regarder, comme honteuse de ce qu'elle avait dit, elle hâta le pas dans les allées tortueuses.

Il la suivit à distance, stupéfait, charmé, doutant un peu de ses oreilles, pas du tout de son intelligence, certain que l'étourderie seule n'avait pas fait prononcer à la coquette jeune femme cette phrase significative.

— Parbleu ! se disait-il en cassant au passage, pour se donner une contenance, des brindilles de noisetier, il n'est pas nécessaire d'être... Nostradamus pour deviner que cette fantasque petite personne, qui n'a pas trouvé son idéal dans ce brave Ligneralle, ne serait pas trop fâchée !... Seulement elle vous a une façon si particulière d'amalgamer les sourires, les soupirs, les paradoxes et les élégies, qu'on court risque de se méprendre et qu'un peu de prudence est de bonne guerre.

Il marchait toujours derrière elle, prenant un plaisir machinal à poser le pied sur la trace mignonne que celui d'Amélie avait laissée dans le sable.

Le frôlement de sa robe contre les buis agaçait son oreille ; la grâce de sa démarche captivait ses yeux. Nature impressionnable et mobile, suffisait-il donc d'un regard pour l'attirer, d'un mot pour lui faire oublier le visage pâli de Marthe ?

Il n'analysait pas cette sensation nouvelle, cette douceur étrange qu'il trouvait à rejeter brusquement sur un autre objet l'attention attendrie qu'on avait cruellement repoussée.

C'était une manière de se venger de Marthe qu'il n'eût pas cherchée de lui-même ce jour-là, mais qui, s'offrant à lui avec tout le piquant de l'imprévu, ne

pouvait manquer de séduire son imagination. Avec les hommes de la génération actuelle, il faut être extrêmement sobre du mot « cœur ».

Ce peu de stabilité dans les sentiments, cette facilité des hommes à respirer indifféremment tous les parfums qui embaument leur route, devraient être le grand enseignement des femmes, comme aussi leur suprême châtiment.

Amélie rejoignit le chalet sans avoir été rejointe par son cavalier; son mari l'accueillit par un de ces rires retentissants dont il avait le monopole.

— Ah !... ah !... ah !... cria-t-il, en paraissant au balcon, au-dessus de sa tête; voilà cinq minutes que je m'amuse joliment en vous regardant.

— Qu'est-ce donc ?

— Comment ! tu t'en vas promener avec Rancy et tu reviens seule !... et le voilà qui te suit l'air songeur, les bras ballants... Ah ! ah ! on dirait que vous vous êtes disputés.

— Pas si sot... pour ma part ! intervint Gaston, qui s'était rapproché.

— Bien !... fit le capitaine, qui venait de descendre les escaliers quatre à quatre; mais alors pourquoi ?...

— Il a plu à madame de marcher librement à travers les étroites allées..., pouvais-je couper gauchement les ailes de sa fantaisie ? Elle a trop le droit d'avoir tous les caprices pour que je me permette d'ajouter l'ombre d'un reproche à tous mes regrets.

— Voilà qui est bien parlé. Qu'en dis-tu, Amélie ? fit le capitaine tout satisfait.

Madame de Ligneralle se détourna du digne homme, et regardant Gaston avec un radieux sourire :

— Je dis, monsieur, que vous possédez l'art de déguiser une banalité sous un habillement neuf qui fait merveilleusement illusion.

— Comment ? comment ? je ne comprends pas, reprit le capitaine.

— Alors, j'explique, répondit Gaston. Vous savez certainement ce que c'est que d'avoir droit à tous les caprices ?

— Ma foi !... non ; à moins que ce ne soit la grande habitude...

— Ah ! capitaine ! s'écria le jeune homme avec un éclat de rire très-naturel cette fois, vous n'êtes pas digne d'admirer en madame de Ligneralle la cause de cet imprescriptible privilège.

— Ah ! bon... si vous me parlez par énigme...

— Messieurs, dit Amélie, j'affirme la faculté que vous me décernez en en abusant : 1° le chalet me plaît, je le loue ; 2° j'emmène M. de Rancy dîner avec nous. Est-ce assez de caprices ?

— Pour le second, certainement... certainement, dit M. de Ligneralle avec effusion. Rancy sera le bienvenu ; mais quant au premier... tu ne m'avais pas prévenu.

— C'est une surprise que je vous faisais, mon cher Adolphe, et dont vous serez ravi au printemps. Vous venez dîner, n'est-ce pas, monsieur ?

— Voilà une idée miséricordieuse, madame, que celle de m'arracher pour une soirée au spleen de ma

chambre froide , ou aux dissertations des officiers du 43^e.

Amélie glissa sa petite main sous le bras du jeune homme, et, jetant son adresse au gardien du chalet, elle sortit, toute triomphante, de sa future station d'été.

Ils revinrent en silence. L'approche de la nuit étendait un brouillard malsain sur la campagne froide. Le vent était apaisé. Une humidité pénétrante montait des chemins creux. Sur la route même, quelques charretiers qui regagnaient Fougères troublaient seuls par les grelots de leurs attelages la monotonie de ce paysage d'hiver.

On atteignit promptement la maison du commandant; aucune lumière ne se montrait derrière les rideaux baissés.

Amélie eût volontiers sacrifié un de ses doigts roses pour que Marthe eût l'inspiration de s'approcher de la fenêtre et pût voir, à la lueur mourante du jour, celui dont elle avait un instant tenu le cœur dans sa main, penché, attentif et souriant, vers la femme qu'elle avait toujours éclipsée jusque-là.

La douceur sans seconde de cette revanche féminine ne lui fut pas accordée.

XI

La brillante soirée de l'hôtel de Kerbrennec avait été la dernière de la saison. Il n'y eut plus, de ci et de là, que quelques réunions intimes qui rapprochèrent les acteurs du fameux proverbe, sauf madame de Sermelay, « un peu souffrante », disait le commandant.

D'ailleurs, le carême approchait. En Bretagne, il répand sur la société élégante un voile d'austérité soudaine que personne ne songerait à soulever.

Les églises se remplissent, les chemins de croix sont usés par les genoux des belles pénitentes prosternées, et les prédicateurs retrouvèrent, cette année-là, chaque soir autour de la chaire, attentif, recueilli, empressé, l'auditoire choisi qui s'épanouissait naguère chez la marquise.

Madame de Ligneralle ne fut pas la dernière à se rendre à l'appel des jours saints. Elle y apporta même une certaine ostentation qui la grandit beaucoup dans les esprits superficiels. La douairière, entre autres, se reprocha chrétiennement ses jugements téméraires sur cette pauvre petite femme si exacte au sermon.

Amélie respirait moins à l'aise dans cette atmosphère pure et élevée que dans celle, — beaucoup

plus terrestre, — de son salon de la rue Louis-Philippe, dont M. de Rancy était devenu l'hôte quotidien.

Mais aucun déguisement ne semblait l'embarrasser. Elle paraissait rompue dès l'enfance à prendre tour à tour les habitudes les plus dissemblables, les visages les plus opposés.

Et puis cela produisait un excellent effet de la voir, aux heures des offices, savamment enveloppée d'un cachemire, coquettement voilée d'une dentelle indiscreète, inondant le pavé des longs plis de sa robe et levant aux voûtes sombres des yeux extatiques, qui, — selon le dire un peu gaulois du dernier des vidames, — devaient captiver le bon Dieu lui-même.

Cela détournait à son profit l'attention qui s'était trop longtemps concentrée sur madame de Sermelay ; cela ne permettait pas de blâmer l'assiduité de M. de Rancy chez elle ; une femme si fervente, si assidue, ne pouvant qu'être édifiante pour son entourage.

Marthe assistait aussi aux cérémonies religieuses du carême avec la régularité raisonnée d'une bonne catholique, et peut-être aussi avec l'ardeur douloureuse d'une femme profondément atteinte dans ses plus intimes sentiments.

Presque toujours vêtue de noir, la pâleur mate de son visage éclatant entre les mailles de son loup de guipure, elle ne cherchait qu'à passer inaperçue, drapée dans sa dignité mélancolique.

Yolande de Kerbrennec arrivait à l'église bruyam-

ment, faisant sonner sur les dalles les talons de ses hautes bottines, regardant tout le monde avec de petits signes de tête amicaux ou protecteurs, suivant qu'on lui était sympathique ou indifférent.

Elle portait d'ordinaire un costume voyant, des plumes à sa toque, des gants rouges et un livre d'heures énorme, où ses armes en argent bruni s'étaient orgueilleusement.

Elle ne tenait cependant plus outre mesure à l'antique noblesse dont elle faisait tant de cas autrefois, et se surprenait souvent, depuis quelques mois, à désirer un troc irréalisable entre elle et quelque jolie fille inconnue qu'elle rencontrait sur la route de Fougères les jours de marché.

Son imposante personne, après s'être remuée, agitée, tourmentant sa chaise et dévisageant le prédicateur, faisait irruption hors de l'église avec autant de bruit qu'à son entrée.

Aussi, grande fut la surprise des habitués de Notre-Dame de Rennes de découvrir un calme inusité dans les manières de mademoiselle de Kerbrennec, vers la fin de ce carême. Elle gagnait sa place à petits pas sans accrocher plus de trois ou quatre chaises, gardait une immobilité... relative, et restait parfois, pendant tout un office, sans ouvrir son missel armorié.

Une teinte songeuse s'étendait sur ce grand front altier qui semblait, d'ordinaire, bannir toute préoccupation et surtout tout chagrin.

Les bonnes âmes s'émurent de ce changement et en cherchèrent le motif. Or, s'il faut en croire Paul

Féval, qui connaît bien sa Bretagne, Rennes est enrichie d'une collection respectable de charitables dames, plus subtiles que des Peaux-Rouges lorsqu'il s'agit d'élucider une question touchant le prochain.

Les Peaux-Rouges de Rennes en furent cependant pour leurs frais d'imagination. Qui donc aurait deviné l'idée fixe qui dominait Yolande ? Du caractère dont nous la connaissons, on comprendra facilement qu'elle ne se fit aucune illusion sur la nature de ses sensations envahissantes, ni sur leur cause.

Depuis le fameux proverbe surtout, elle se rendait parfaitement compte des progrès de cette folle préoccupation. Elle rêvait des heures entières, inactive ; elle s'oubliait en de longs monologues, à haute voix, qui devaient bien surprendre sa curieuse femme de chambre, souvent aux écoutes ; puis elle éclatait d'un rire nerveux qui amenait une larme à ses paupières enflammées.

— Parbleu ! disait-elle en arpentant son appartement d'un pas qui n'avait absolument rien de la grâce féminine, je suis folle à lier !... J'aime ce beau don Juan-là... Que je serais ridicule si quelqu'un s'en doutait !... Mais, grâce à Dieu, M. de Rancy ne s'avise pas de s'en apercevoir, et mademoiselle de Kerbrennec ne laisse pas soupçonner pareille chose. C'est, en vérité, très-plaisant de s'être prise comme une pensionnaire au plumage et au ramage de ce brillant gazouilleur... Eh bien, salut à cet amour mystérieux !... faisons-lui fête !... donnons-nous la douceur du rêve, puisque nous ne connaissons jamais les orages de la réalité ! C'est im-

prudent en diable !... mais on n'est pas une Kerbrennec pour rien.

Sur cette résolution pleine de bravade, qui peint Yolande d'un mot, elle n'essaya plus une lutte inutile et se laissa emporter à la dérive par ce flot d'émotions nouvelles et charmantes.

Dès ce jour, elle s'était juré que, quoi qu'il arrivât, Gaston ne le saurait jamais, et Gaston ne le sut pas. Elle lui tendait joyeusement la main à son entrée, le harcelait de ses questions, de ses taquineries, le distrayait par ses boutades, l'étonnait par la profondeur inattendue de ses réflexions, l'attachait par la variété de ses aspects, sans qu'il y eût jamais dans sa voix une tonalité douteuse, dans ses yeux un rayon révélateur. Allons donc ! une Kerbrennec !

Gaston goûtait fort cet aimable « camarade », — Yolande aimait à être traitée ainsi, — mais il ne lui vint pas en pensée que cette grande fille rousse, mal faite et décidée, pût cacher dans son cœur un tendre sentiment dont il était l'objet.

Peut-être, s'il l'eût connu, aurait-il eu la délicatesse de n'en pas rire ; mais, à coup sûr, il n'eût pas songé à le partager.

Les Peaux-Rouges remarquèrent également qu'en public Yolande n'accordait plus qu'un sourire très-froid à cette charmante petite madame de Ligneralle.

Ce symptôme d'indifférence, peut-être même de mésestime, fut assez défavorable à Amélie, car on en conclut que la sage Yolande avait découvert quelque

défaut dans la cuirasse de vertu dont s'abritait la jeune femme.

Ce n'était cependant pas une conviction, mais un pressentiment vague, qui avertissait mademoiselle de Kerbrennec qu'une inavouable rivalité existait entre elle et Amélie, et qu'il était digne de se tenir à distance de cette existence hypocrite.

Madame de Ligneralle ne daigna pas remarquer ce pas en arrière. Elle était alors absorbée par ces travaux d'Hercule à l'usage des femmes légères qui veulent aveugler à la fois un mari, un entourage et l'opinion publique.

Ses dehors austères la servirent énormément dans une société dévote et minutieuse. L'adoration absolue qu'elle inspirait à M. de Ligneralle lui servit de levier pour ses nouvelles combinaisons. Elle était assez riche pour se donner le luxe coûteux de domestiques sourds et muets. Elle était sûre de leur obéissance, de leur silence, même de celui de Boulard, l'ordonnance de son mari, un brave Pyrénéen, toujours surpris qu'une dame eût besoin de tant de toilettes, de tant de visites et de tant de liberté pour être heureuse.

Mais la discipline militaire a cela d'admirable qu'elle impose le respect extérieur, quand même, et ferme la bouche, sinon les yeux, à ceux qui portent son joug. Si M. de Ligneralle était le capitaine de Boulard, Boulard savait bien aussi que M. de Rancy était son lieutenant, et, sans s'embarrasser de subtilités morales, il opinait sagement devoir se taire sur le compte du capitaine, du lieutenant et de madame.

Amélie était faite pour se jouer dans cette situation périlleuse, où son désœuvrement, sa frivolité, son instinctive perversité d'imagination l'engageaient plus irrémédiablement chaque jour.

Oublieuse de tous principes, dédaigneuse de tous devoirs, elle avait trouvé un aliment à sa vie maussade, un excitant pour ses soirées monotones. Elle savait pour qui s'habiller, à qui sourire, devant qui briller.

Elle avait modifié les coquettes mignardises qui avaient attiré Gaston comme un miroir aux alouettes, en leur substituant un abandon ingénu ou des réticences savamment étudiées.

Cette tactique dérouta Gaston, le rendit perplexe, curieux, chercheur. Cette femme, qu'il avait cru deviner du premier coup d'œil, le piqua tout à coup comme une énigme dont il se prit à chercher passionnément le mot. Dans cette étude irritante s'effaça le dernier souvenir de la pauvre Marthe.

Amélie, qui prenait un plaisir d'artiste à la confection de ses hameçons aussitôt mordus que jetés, ne voulut pas s'apercevoir qu'elle aventurait le bout de ses doigts roses entre les dents de son propre piège, et qu'il viendrait un moment où elle ne pourrait plus les retirer.

XII

Le printemps de 1865 s'épanouit, radieux, sur ce coin de la terre bretonne un peu rude, et humide toujours. Ce fut une magnifique exception.

Aux derniers froids succédèrent presque sans transition des journées splendides égayées par un clair soleil, une température douce, une éclosion rapide des bourgeons douillettement clos.

Cette transformation subite et merveilleuse surprit énormément les indigènes, habitués à supporter philosophiquement leur pluvieux printemps habituel.

Le 43^e bataillon de chasseurs, qui connaissait de réputation les averses et les giboulées du bon pays rennais, salua joyeusement ce pimpant réveil de la nature. Chacun l'utilisa à sa manière.

Les ménages d'officiers et leurs enfants se jetèrent à travers champs avec l'avidité famélique de gens qui ont supporté tout un hiver entre quatre murs, la fumée de leur poêle et le tapage de leur progéniture.

Le commandant de Sermelay ordonna des promenades militaires pour dérouiller les articulations de ses hommes.

Yolande se ressouvint de ses goûts d'amazone et se remit à monter à cheval avec passion.

Marthe de Sermelay installa sur sa chère terrasse son fauteuil, son ouvrage et sa rêverie.

Madame de Ligneralle transporta ses pénates au chalet qu'elle avait loué sur la route de Fougères, où les lilas déroulaient leurs jeunes feuilles pour la recevoir. Depuis le commencement de mars, elle songeait à ce changement de demeure et s'était préparé là un nid moelleusement capitonné, dont il ne lui déplaisait pas d'être la colombe, pourvu que Gaston en fût le ramier et son mari le pigeon voyageur.

Une petite révolution s'élaborait dans la façon de vivre de ce ménage mal assorti. Madame de Ligneralle avait consciencieusement employé les longues soirées froides de la saison écoulée à inculquer à son mari l'amour du jeu, auxiliaire puissant sur lequel elle comptait pour conquérir un nouveau degré d'indépendance et lui préparer peut-être charitablement à lui-même une distraction dans l'avenir.

Amélie n'avait pas dédaigné de tenir les cartes avec une complaisance conjugale vraiment exemplaire, aidée du reste par Gaston, qui s'en faisait une contenance.

Aux premiers rayons du soleil, elle déclara nettement être lasse de ce passe-temps et conseilla à son mari de chercher d'autres partenaires pour son whist, car elle y renonçait, — ses nerfs ne le supportaient plus, — et elle avait besoin de M. de Rancy pour l'aider dans l'aménagement du chalet, auquel lui, Ligneralle, n'entendait absolument rien.

Dans le cerveau du capitaine une idée pénétrait lente-

ment, mais, quand elle en avait percé les parois épaisses, elle n'en sortait plus. De même pour ses habitudes. Il avait d'abord modérément aimé le jeu, mais, habilement sevré d'autres plaisirs et excité à celui-là, il s'y était promptement livré corps et âme.

Lorsque ses partenaires quotidiens firent défection tout à coup, il se trouva aussi malheureux que possible, désœuvré, incapable de tuer les heures, — il ne lisait jamais.

Il supplia sa femme et son ami; mais l'un lui montra d'un geste éloquent les tapissiers, les jardiniers qu'il devait diriger dans leurs travaux par ordre spécial de la maîtresse de la maison; l'autre lui rit au nez de cette manière particulière qui, malgré son impertinence, attirait invariablement un baiser à la railleuse.

M. de Ligneralle, suivant sa coutume, s'inclina devant cette souveraine volonté. L'ennui le rongéant, il réapprit le chemin du café des officiers, oublié depuis son mariage, et y fit des séances de plus en plus longues, car l'indulgence inespérée d'Amélie l'enhardissait.

Un jour, emporté par l'émotion d'une partie considérable, il ne reparut au chalet qu'à l'heure du dîner. Il rentrait la tête inclinée, la démarche hésitante, pénétré du sentiment de sa faute, prêt à s'en humilier.

— Madame est au jardin, lui dit la femme de chambre.

Il s'engagea à pas lents dans le labyrinthe des petites

allées, et les suivit, une à une, sans rencontrer personne, jusqu'au rond-point où souriait la statue de Pomone, petit coin verdoyant qu'Amélie avait baptisé la Prairie.

On y avait ménagé dans une touffe de noisetiers un espace restreint avec un banc rustique, penché, commode, inappréciable pour le rêveur qui voulait y élire domicile une heure, car on n'y était pas découvert facilement, tandis que, par des échappées de feuillage, on pouvait soi-même voir venir les importuns.

Amélie y était assise, la tête fléchie, les bras inertes, si profondément pensive que son mari arriva jusqu'à elle sans qu'elle fit un mouvement.

Seulement alors elle releva ses grands yeux gris pleins de vie, de flammes, de rayons, ce qui fut un éblouissement pour l'infortuné qui se morfondait dans la crainte des reproches.

Madame de Ligneralle lui sourit, se leva par un mouvement vif et avança gracieusement sa tête fine pour recevoir la caresse conjugale du retour : un baiser sur le front.

Cette bonne grâce inattendue réconforta le pauvre garçon.

— Je suis bien en retard, n'est-ce pas ? balbutia-t-il, c'est la faute de M. Liéger.

— En retard, répéta-t-elle, quelle heure est-il donc ?

— Il va être six heures, ma chérie.

— Déjà !... ah ! c'est que j'ai beaucoup travaillé

aujourd'hui. Vous allez voir, mon cher Adolphe, comme notre salon a un cachet de bon goût.

— C'est Rancy qui ?...

— Oui, c'est M. de Rancy...

— Ainsi, tu n'es pas trop fâchée que je sois resté ?

— Mon Dieu ! mon ami, êtes-vous enfant !... Vous vous amusez, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Vous étiez avec des camarades ?

— Certainement.

— Vous aimiez toujours votre petite femme ?

— Oh !... certes !

— Eh bien, alors, pourquoi serais-je fâchée ?

— Je crains que tu ne te sois ennuyée.

— Je ne suis pas si sotte. Voyez-vous, Adolphe, en ménage il faut se faire des concessions mutuelles. Vous m'avez fait celle de la campagne, que j'adore, je vous fais très-volontiers celle du jeu, que vous aimez.

— Tu es charmante, tiens !

— Distrayez-vous donc, cher ami, rien ne me paraît plus innocent, ni plus convenable... comme dit notre commandant.

Ce disant, elle mit avec câlinerie son bras sous celui du capitaine suffoqué de joie, et l'entraîna en babilant vers le salon, très-joliment orné, ce jour-là même, par les soins de M. de Rancy.

De cette mansuétude d'Amélie, il résulta chez M. de Ligneralle l'habitude, le besoin et bientôt même la passion du jeu, qu'il s'appelât le whist, l'écarté, le

piquet, le bézigue, voire le jacquet bruyant ou le domino monotone.

Il y trouvait le seul dédommagement possible à ce que sa femme lui enlevait d'effusion et d'intimité. Il ne pouvait cependant pas se plaindre de son humeur, ni de son caractère : elle était souriante et bonne, mais si affairée, si ordinairement nerveuse, si fréquemment souffrante qu'il fallait bien respecter ses caprices et prendre insensiblement l'habitude de ne plus guère l'apercevoir qu'aux heures de repas.

Les devoirs du métier militaire remplissaient la matinée ; on déjeunait ensemble. « Madame », un peu languissante, pliée dans un frais peignoir, se faisait raconter les rares événements de la garnison. « Monsieur » se faisait mettre au courant des embellissements quotidiens apportés à la mignonne maison des champs, qui devenait un délicieux séjour.

— Tu me ruineras, disait-il parfois en riant.

— Bah ! faisait-elle avec une adorable moue, vous regagnerez cela au whist.

— Au fait, Samuel et Bélory me doivent une fameuse revanche !

On faisait un tour de jardin, l'un admirant ce qui paraissait charmer l'autre. Amélie s'éclipsait alors pour s'occuper de sa toilette, et le capitaine allait se mettre en quête de la revanche de Samuel ou de Bélory.

Le soir, lorsqu'il n'y avait eu aucun invité au dîner, — Amélie devenait très-sobre d'invitations, — M. de Ligneralle soupirait et bâillait sur un journal ; Amélie

se plaignait de migraine, se promenait à petits pas le long des charmilles, ou parlait de se retirer de bonne heure dans sa chambre ; son mari en profitait pour disparaître.

Au café des officiers, on souriait de sa *toquade*, expression consacrée au 43^e bataillon pour peindre l'idée fixe, et dès le seuil les plaisanteries l'accueillaient. Je ne jurerais pas qu'il ne se mêlât quelques allusions malignes à la gaieté des bons camarades ; mais qu'importait au capitaine, qui ne les comprenait pas ! Il s'attablait, les parieurs faisaient galerie, l'argent tintait, roulait sur le tapis ; les deux adversaires s'animaient, battaient fiévreusement les cartes, et le monde eût croulé qu'ils n'auraient pas daigné tourner vers la catastrophe leur visage empourpré par les péripéties de la lutte.

Ah ! les rudes jouteurs que le capitaine Samuel et le lieutenant Bélory ! et comme M. de Ligneralle était heureux d'avoir trouvé des adversaires à sa taille !

Assez tard dans la nuit, il s'arrachait à cette ivresse malsaine et regagnait d'un pas hâtif le chalet silencieux. Le chemin était désert, et de grandes ombres s'allongeaient devant lui : c'étaient les pigeonniers et les arbres. En passant près du mur de clôture du chalet, il faisait résonner ses bottes sur le pavé de la route pour effrayer les maraudeurs de fruits qui décimaient les jardins des environs et pénétraient parfois dans son petit parc : il le croyait, du moins, car il avait aperçu des empreintes de pas dans les allées et s'était même souvent promis de faire le guet toute la

nuît pour surprendre les voleurs. Il est vrai que sa femme le traitait si spirituellement de visionnaire et se moquait de lui avec tant de gaieté, qu'il se contentait d'émettre ce projet belliqueux sans l'exécuter.

Les domestiques étaient couchés. Il gagnait sa chambre isolée sur le côté nord de l'habitation, en prenant grand soin de ne pas troubler le repos d'Amélie, — trop nerveuse pour supporter d'être réveillée dans son premier sommeil, — se souvenait des beaux coups de la soirée, et s'endormait promptement pour en rêver de nouveaux.

XIII

La retraite à laquelle madame de Sermelay s'était condamnée depuis la fin de l'hiver la rapprocha beaucoup de cette femme, supérieure à divers titres, que nous avons entrevue au commencement de ce récit : madame Oberlin.

Sans entrer jamais dans la voie des confidences avec cette amie, si grande dans l'infortune, Marthe se sentait comprise, peut-être devinée, et appuyait doucement son cœur endolori contre un cœur plus torturé que le sien.

Aux heures où le commandant s'absentait pour son service, elle accourait dans le pauvre grenier auquel son industrielle affection avait communiqué un air de gaieté ; l'ombrageuse susceptibilité de madame Oberlin pouvait-elle refuser les fleurs qui, de la terrasse, montaient embaumer la mansarde ?

Elle y passa les seules heures d'apaisement qu'elle eût connues depuis les scènes cruelles qui avaient assombri pour toujours son intérieur déjà si glacé. Non pas qu'elle eût oublié : la malheureuse jeune femme était de celles qui peuvent se souvenir, alors que leur propre pensée s'est évanouie dans d'autres cœurs ; mais

elle endormait les plaintes de son cœur fidèle, — si méconnu ! — par le spectacle d'un perpétuel sacrifice plus grand, plus vrai, plus légitime surtout que celui qu'elle offrait à Dieu chaque jour.

Marthe n'avait revu M. de Rancy que rarement, à ses vendredis, et s'était tenu parole à elle-même. Très-simplement, très-fièrement aussi, elle l'avait traité comme elle traitait tous les indifférents. La propre indifférence de Gaston, — constatée avec douleur, supportée avec orgueil, — lui rendit la tâche plus facile extérieurement, plus amère au fond de l'âme.

M. de Sermelay, par réserve, calcul, ou regret, s'abstenait de toute allusion au passé, mais on devinait à un geste, à un froncement de sourcil, à un sourire ironique, que, là non plus, rien n'était oublié.

Le printemps rapporta à Marthe l'éclatant soleil, les chants d'oiseaux, l'épanouissement de la nature : son âme resta fermée. Une image seule y souriait, image souvent voilée de terreurs et de naïfs remords.

Elle se reprochait d'avoir laissé prendre une part de sa vie par ce sentiment qui, si caché, si idéal qu'il fût, dans quelque sphère élevée qu'il respirât, n'en était pas moins énergiquement combattu par sa pureté native et son éducation religieuse.

Combat étrange ! lutte courageuse avec une pensée !... Ah ! c'est que, pour certaines âmes, telle pensée est une faute, et qu'une faute leur fait horreur !

Une nuit, à une insomnie longue et fatigante venait de succéder pour Marthe un repos relatif, une sorte de sommeil troublé, plein de rêves.

Dans son esprit agité couraient mille visions folles, trames décousues, enchevêtrements extravagants, tailles grandies outre mesure, voix sinistres...

Dans la mystérieuse lueur que jetait la veilleuse, — un globe d'albâtre qui abritait une douce lumière rose, — la jeune femme nerveuse, oppressée, se débattait contre le cauchemar, en jetant dans le vide ses bras étendus par une angoisse croissante.

Tout à coup, devant ses yeux fermés passa une vision enflammée, quelque chose d'insolite et d'horrible, mais de plus réel que le rêve, qu'elle sentit plutôt qu'elle ne le vit. Elle fit un cri, se dressa, toute blême, sur son lit, le regard effaré tourné vers sa fenêtre.

A travers les persiennes, une clarté ardente se distinguait nettement.

Marthe bondit jusqu'au vitrage, qu'elle écarta avec violence. De l'autre côté de la rue, à l'une des fenêtres de la petite maison, une flamme intérieure, sinistre, s'élevait et s'abaissait tour à tour, déjà grande, dévorant les rideaux, — on le devinait à sa vivacité soudaine, — léchant les murs résistants, — on le voyait à l'affaissement momentané de ses langues acérées.

Marthe réunit dans une seule pensée madame Oberlin et Gaston.

Madame Oberlin habitait dans la cour un petit corps de logis indépendant et ne courait probablement aucun danger... ; mais Gaston ?

Il ne venait aucun bruit de la maison, où tout dormait.

L'appartement qui brûlait était celui de M. de Rancy ; la fenêtre éclairée était celle du petit salon qui précédait sa chambre à coucher. C'était donc près de lui un péril imminent.

Marthe essaya vainement de crier : une terreur immense serrait sa gorge et faisait claquer ses dents.

En se cramponnant au balcon de fer par un effort surhumain, elle tenta de jeter un appel, une plainte, un râle... pour éveiller à la fois les malheureux qui dormaient et ceux qui pourraient leur porter secours : le son mourut sur ses lèvres.

La flamme jeta une lueur plus rouge et s'abattit.

On la devinait rampante, s'acharnant au parquet, attaquant peut-être la porte qui, seule, séparait Gaston de ce danger terrible.

Il est des heures fatales où la prudence se tait, où le raisonnement nous abandonne, où une force irrésistible nous lance en avant sans que rien puisse nous arrêter sur la pente, l'abîme fût-il au bout.

Marthe était arrivée à une de ces heures vertigineuses.

Ne pouvant crier, folle d'effroi, sublime de résolution, Marthe descendit de sa chambre comme un trait, tira — en se blessant sans le sentir — les lourds verroux du vestibule, frappa — à briser ses poings délicats — à la porte de l'écurie où dormait le cocher, ouvrit la grille extérieure avec une force masculine, traversa la rue d'un bond, se jeta dans la petite cour et gravit, sans toucher les marches, l'escalier qui s'offrit à elle.

Là, devant cette porte close, derrière laquelle elle entendait crépiter l'incendie, elle retrouva tout à coup la voix.

— Au feu ! au feu ! cria-t-elle avec angoisse.

Puis se penchant vers la porte, toute chaude sous sa main, elle ajouta, égarée :

— Ouvrez !... ouvrez !... c'est le feu !... c'est le feu !...

A ces cris, dans la cour quelques fenêtres s'ouvrirent. Madame Liéger se mit à pousser des hurlements, tandis que son fils et les autres locataires sortirent avec précipitation.

Le cocher, réveillé en sursaut, avait vu la flamme en ouvrant les yeux. Le commandant, que le bruit des verroux avait inquiété, s'élançait également vers la maison.

— C'est là !... c'est là !... disait-on en hésitant toutefois à s'approcher de cette porte d'où les flammes allaient jaillir.

Marthe y était appuyée, défaillante ; chaque seconde qui s'écoulait arrêtait le sang autour de son cœur ; son regard devenait fixe et ses lèvres murmuraient vaguement :

— C'est le feu !... monsieur de Rancy... c'est la mort !...

A ce moment on entendit les pas pressés des voisins qui accouraient, et une voix vibrante demanda en entrant dans la cour :

— Eh bien ! où est-il ce feu ?... nous allons le combattre... Tiens ! c'est chez moi.

— Rancy ! ah ! Dieu soit loué ! Vous n'étiez pas

dans la fournaise ! cria M. Liéger, en sautant au cou de son camarade.

Marthe, au son de cette voix, ferma les yeux et glissa évanouie dans les bras d'une femme qui s'élançait pour la recevoir : c'était madame Oberlin.

En ces sortes d'événements, il y a toujours un moment de tumulte, d'hésitation, puis les secours s'organisent et le sang-froid reparait.

La vue de Gaston, que l'on redoutait de trouver asphyxié, rendit un peu de calme à la foule. On était allé chercher les pompiers, et l'on se garda bien d'enfoncer cette porte avant leur arrivée, dans la crainte que la flamme, alimentée par l'air extérieur, ne prît un développement plus intense.

Seulement alors, le commandant reconnut madame de Sermelay dans cette femme échevelée, immobile, enveloppée dans un peignoir moins blanc que son visage renversé sur l'épaule de madame Oberlin.

La surprise, le doute, je ne sais quelle pensée mauvaise crispèrent son front superbe.

Gaston aussi l'avait reconnue et se tenait en arrière, tremblant de deviner... troublé... heureux !

Le commandant s'approcha de l'escalier que madame Oberlin descendait avec précaution, chargée de son gracieux fardeau ; il mit dans ce mouvement la lenteur *convenable*, mais ses yeux brûlaient.

— Que fait donc ici madame de Sermelay dans cet étrange équipage ? demanda-t-il en saisissant dans ses mains les mains froides de sa femme.

Ce contact, ce son de voix ranimèrent Marthe

mieux qu'un cordial. Elle ouvrit, effarée, ses grands yeux noyés de larmes qui se fixèrent avec effroi sur M. de Sermelay.

— Comment donc êtes-vous ici? répéta-t-il, en essayant d'adoucir l'âpreté de son organe.

Marthe remua les lèvres, madame Oberlin lui mit doucement la main sur la bouche et répondit d'un ton très-respectueux, très-accentué, qui fut entendu autour d'elle :

— Elle venait m'avertir et me sauver. Je ne saurais jamais assez bénir madame de Sermelay qui, la première, a vu le danger et s'est exposée elle-même pour me prévenir.

— Mais vous ne demeurez plus là, madame? insista le commandant en désignant la porte vers laquelle les pompiers arrivés dirigeaient leurs appareils.

— Plus, en effet, monsieur... mais j'admire que dans son trouble... et la nuit, madame de Sermelay ait pu se guider à peu près.

— Allons, revenez à vous, Marthe!... Voici les secours organisés... votre présence n'est pas convenable ici.

Marthe, confuse, jeta un regard troublé sur le vêtement blanc qui la sculptait dans ses larges plis, laissant deviner les formes harmonieuses de sa taille fléchie par la fatigue et l'émotion.

Madame Oberlin venait de ressortir de sa mansarde avec un ample manteau brun dont elle enveloppa la jeune femme en lui serrant doucement la main.

Les lèvres pâles de Marthe murmurèrent : « Merci ; »

elle s'appuya , chancelante , au bras du commandant , et la douce vision s'effaça , suivie d'un regard ému de Gaston.

Lorsqu'ils eurent disparu derrière la foule bruyante qui encombrait la cour , M. de Rancy s'approcha de madame Oberlin.

— Vous êtes , madame , une bonne et sainte créature ! dit-il en la saluant avec un sincère respect plein de sous-entendus.

— C'est elle , monsieur , elle seule qui est admirable ! répondit madame Oberlin.

— Place !... place !... crièrent les pompiers.

Et l'installation d'une pompe les sépara.

Gaston , M. Liéger , le commandant revenu se mirent les premiers à la chaîne.

Le feu paraissait devoir borner ses ravages à l'intérieur de l'appartement , grâce aux secours intelligemment dirigés contre sa violence. Ce ne fut cependant qu'après de grands efforts qu'on en vint à bout , l'eau étant rare à Rennes et les puits profonds.

Lorsque l'on put pénétrer dans la première pièce , on y trouva les meubles brûlés ou noyés , inservables , les glaces éclatées , les marbres fendus.

La chambre à coucher avait moins souffert , et pourtant chaque meuble , touché par la flamme , en portait la trace indélébile. Les fauteuils roussis laissaient échapper de leurs flancs le crin dont ils étaient bourrés ; les rideaux pendaient , lamentables , au lit , qui n'avait plus sa courte-pointe de guipure ; les matelas , brûlés tous au même coin , versaient leur laine sur le

tapis charbonné; le vernis de la table ronde s'était écaillé, et quelques fruits artificiels, qui ornaient une étagère, coulaient liquéfiés le long du mur.

Du plancher, quelques planches brûlantes restaient encore.

C'était la ruine complète de cette infortunée femme, déjà si accablée par les événements.

Au petit jour, lorsque les voisins se retiraient et que les pompiers repliaient leurs appareils d'extinction, madame Oberlin contemplait ce désastre, les pieds dans l'eau, le front calme, un sourire résigné sur les lèvres. Elle plaçait sa main amaigrie sur chaque meuble noirci, tordu, et semblait caresser d'un regard attristé ces derniers débris de son ancienne aisance qui agonisaient dans le pêle-mêle indescriptible d'un incendie.

C'était son gagne-pain, pour lequel elle avait accepté la vie dans une mansarde, c'était l'espoir de serrer sur son cœur sa fille, sa chère Juliette, qui lui étaient brutalement arrachés.

Elle s'arrêta devant la fenêtre, dont les vitres en éclats criaient sous ses pieds, et regarda en face, chez Marthe, où tout était redevenu silencieux.

— Qui sait? murmura-t-elle, rêveuse, si elle n'est pas encore plus à plaindre que moi?

Il n'y eut aucun commentaire échangé entre M. et madame de Sermelay, le premier se contentant sans doute de l'ingénieuse explication donnée par madame Oberlin, la seconde trop heureuse de n'être pas directement interrogée pour hasarder une seule parole.

Elle devinait bien de l'orage sous ce grand silence, mais pourquoi le provoquer ?

Elle regagna son appartement et s'y enferma malgré les instances de sa femme de chambre, qui, curieuse plus encore qu'attentionnée, trouvait que madame était bien pâle et que madame devrait se soigner.

Seule enfin, elle se laissa glisser à genoux sur son prie-Dieu, les mains jointes, avec une reconnaissance passionnée. Qu'importait qu'elle-même eût failli livrer son secret ! Son imprudence sublime avait été inutile : M. de Rancy était sain et sauf.

Doucement sa tête s'inclina sur l'appui du prie-Dieu ; les larmes la gagnèrent ; ses bras détendus s'abandonnèrent le long de son corps ; un engourdissement salutaire, puis le sommeil, vinrent à elle, et le soleil levant, qui la trouva endormie et reposée, caressa ses cheveux dénoués qui lui formaient un voile splendide.

Gaston était allé à l'hôtel le plus proche changer ses habits trempés contre un paletot sec dont il avait grand besoin ; il se fit faire un grand feu, s'étonnant tout à coup de sentir le froid le pénétrer jusqu'aux os. Il n'avait pas eu encore le temps de s'en apercevoir, occupé qu'il était à préserver la maison entière de l'incendie, à sauver le plus possible du mobilier de sa propriétaire, menacé d'une destruction absolue, et enfin à repêcher quelques objets lui appartenant !

Il n'avait épargné ni sa bonne volonté ni ses bras tant qu'avait duré le danger, et maintenant inondé,

brisé, il laissa le repos et la chaleur alanguir peu à peu ses membres.

Il roula un fauteuil devant la cheminée, accotta commodément sa tête, étendit les pieds devant la flamme bienfaisante, et se ressouvint avec complaisance de ces quelques heures d'émotion, sans essayer de lutter contre la somnolence qui l'envahissait par degrés.

A travers les pompes bruyantes, la fumée noire et les cris étourdissants, une image se détachait, vaporeuse. Marthe, toute pâle, renversée dans les bras de madame Oberlin, lui apparaissait non-seulement avec l'intensité pénétrante de sa grâce voilée, mais encore avec le prestige d'une courageuse exaltation dont il était le mobile.

Il revoyait ce doux regard qui semblait lui dire :

— Je suis venue là pour vous sauver... Vous dormiez peut-être, je le croyais, et j'avais peur !

C'était à rendre fou celui pour qui la jeune femme, dans un moment d'exaltation, s'exposait au sévère jugement du monde et aux interprétations d'un mari ombrageux.

Gaston n'eut garde de manquer à cette tradition sentimentale, d'autant mieux que son admiration primitive se teintait de reconnaissance ; il s'endormit en balbutiant le nom de sa nouvelle héroïne, rêva qu'il en était positivement amoureux, et se réveilla en se demandant s'il n'avait pas quelque chance de le redevenir en réalité.

XIV

M. de Rancy prévint à l'hôtel qu'il y resterait quelques jours, y fit transporter les épaves de sa garde-robe civile et militaire, s'habilla vers deux heures et, quoique ce ne fût pas un vendredi, son empressement étant excusable après les terreurs de la nuit, il se présenta chez madame de Sermelay.

Marthe était seule, à demi étendue sur une causeuse, enveloppée d'une longue robe de taffetaline bleue dont les plis souples s'épandaient autour d'elle. Ses traits étaient fatigués, de petites veines bleuâtres marbraient ses joues; son regard, qui s'anima involontairement à l'entrée de Gaston, exprimait une crainte pudique, un trouble fait de souvenir et d'émotion. Le sourire tremblait au coin de ses lèvres qui avaient pris la délicate nuance d'une rose-thé.

Elle était si idéalement jolie dans cette pâleur exquise, dans cet effarement, que Gaston en fut ébloui.

Il osa prendre la petite main, qui se retira doucement, en demandant avec le sourire inquiet du médecin qui est aussi un ami :

— Comment êtes-vous ?

Ce simple mot, si simple qu'il ne s'expliquait que par

une complète communion d'idées, amena un flot de sang au visage de la jeune femme. Elle montra un fauteuil, qu'il ne prit pas, et répondit avec candeur :

— Aussi bien que possible... après une peur si grande !

Il resta debout devant elle, la contemplant avec une reconnaissance si vraie et une admiration si respectueuse qu'elle ne pouvait s'en défendre, quelque bonne envie qu'elle eût d'échapper à cet hommage muet.

— Vous saviez bien, n'est-ce pas, madame, que je viendrais vous remercier ? dit-il enfin d'une voix pénétrante.

— Oh ! fit-elle vivement, vous avez attaché une importance trop grande à un mouvement irréfléchi.

— Irréfléchi ! répéta-t-il avec une tristesse qui n'était pas feinte ; ah ! ne répétez pas ce mot cruel, vous m'enlèveriez une des plus douces illusions de ma vie.

Elle détourna la tête, sachant bien que, si sa bouche s'essayait à mentir, son regard n'y réussissait pas.

— Laissez-moi espérer au contraire, reprit-il avec instance, qu'il venait d'une sainte inspiration de votre cœur, ce mouvement qui devait me sauver...

— Mais que vous aviez pris soin de rendre inutile, interrompit-elle.

— Il est vrai que le... hasard... un hasard heureux... J'étais resté très-tard chez un officier d'artillerie de mes amis, dit Gaston avec un léger embarras.

— Vous le voyez, monsieur, la Providence s'est entendue bien mieux que moi à vous préserver.

Il venait aux lèvres de M. de Rancy mille expressions chaudes, passionnées ; il en fit le sacrifice dans la crainte de dépasser le but et d'effaroucher cette âme immaculée.

— Je n'admets qu'une chose, dit-il gaiement, c'est que la Providence voulant bien s'occuper de moi, indigne, elle ne pouvait se couler dans une incarnation plus délicatement prévoyante.

— Si vous me flattez ainsi, dit-elle avec un sourire, je ne vous raconterai pas ce que je persiste à appeler mon coup de tête.

— Je me tais... mais dites bien vite, alors.

— Eh bien ! reprit-elle avec abandon, je dormais mal, je rêvais de flammes et j'en vis devant moi en ouvrant les yeux. Réfléchir n'était pas opportun, agir valait mieux. J'avais si peur que je ne pouvais appeler au secours. C'est pourquoi, frappant aux portes, je courus follement jusqu'à la vôtre, frappant toujours... ; je n'avais plus de voix. Oh ! que je tremblais d'arriver trop tard !... Cette affreuse fumée, sans issue, pouvait faire tant de mal !

Gaston s'inclina de nouveau sur la petite main, et l'attirant doucement à ses lèvres :

— Merci, murmura-t-il.

Ce fut tout. Cette réserve, qui était peut-être la chose la plus habile qu'il pût faire, plut à celle qui en était l'objet. Qu'auraient-ils pu dire encore sur ce sujet troublant ? ils s'étaient si bien compris !

La conversation, ramenée à des actualités moins palpitantes, prit sans effort un tour intéressant. Les pail-

lettres scintillantes de l'esprit de Gaston s'atténuaient par les reflets tendres d'un sentiment voilé ; à son contact, celui de Marthe s'ouvrit comme le calice d'une rose moussue dont le soleil fait épanouir les feuilles pressées. On les voit se dilater peu à peu à cette chaleur, sourire à ce baiser et laisser échapper enfin les secrets parfumés de leur sein.

Gaston, ravi, se penchait sur cette âme entr'ouverte, comme le naturaliste sur la fleur.

La pendule sonna quatre heures.

Gaston se leva tandis que leurs regards se rencontrèrent sur les aiguilles.

— Ah ! dit Marthe, vous m'avez fait oublier les plus vulgaires devoirs de la charité chrétienne.

— Quoi donc ?

— La visite aux affligés.

Elle désigna de la main les fenêtres de madame Oberlin.

— Pauvre femme ! soupira-t-il.

Ce geste venait de lui rappeler la misère et la douleur de cette infortunée, à laquelle il s'était promis de venir en aide ; mais, ne voulant pas aller sur les brisées de madame de Sermelay en s'y présentant sur l'heure, il se promit en traversant la rue Louis-Philippe de laisser des ordres chez un tapissier.

Lorsque M. de Rancy eut franchi la grille, Marthe, qui l'avait écouté s'éloigner, vint s'accouder à la cheminée et contempler avec une curiosité enfantine le rayonnement de ses traits, sur lesquels une joie mal définie, mais profonde, projetait ses éclairs.

Elle crut se voir pour la première fois, et, naïvement, se trouva belle. Il lui sembla qu'elle avait rêvé sa vie actuelle, — quel rêve mauvais ! — qu'elle était libre, aimée, heureuse !

Elle courut en pensée vers le bonheur, sur les ailes diamantées de l'espoir... de l'illusion, jusqu'au moment où la voix dure du commandant, retentissant dans le vestibule, la rejeta brusquement dans la réalité implacable.

Baignée tout entière dans les souvenirs de cette journée, elle s'effraya de livrer sa physionomie à l'examen de cet œil investigateur ; elle redouta de prononcer d'une voix troublée quelques paroles imprudentes devant cet examinateur soupçonneux, et, sans l'avertir, elle traversa rapidement la rue pour entrer chez madame Oberlin.

Un remords était en elle, celui de n'être pas venue plus tôt, de n'avoir pas, dès le matin, apporté ses consolations à sa pauvre amie. Elle en rougissait d'autant plus que, dans sa droiture, elle savait bien la cause de cet oubli.

Aussi son premier mot en entrant dans ce réduit, qui ne méritait pas même le nom de mansarde, fut-il ce mot humble et doux :

— Pardonnez-moi.

Madame Oberlin eut le sourire triste des malheureux qui savent combien la reconnaissance est rare, l'oubli naturel, et serra avec tendresse les petites mains de Marthe.

Celle-ci retrouvait en la voyant le sentiment très-net

du rôle providentiel que son amie avait rempli près d'elle, pendant cette nuit de trouble, et s'étonnait de n'en avoir pas été plus profondément pénétrée.

— Ah ! dit-elle avec l'accent du regret, je suis vraiment coupable d'avoir tant tardé à venir vous bénir, vous qui avez été mon bon ange !

— En êtes-vous si sûre que cela ? demanda madame Oberlin d'un ton de doute affectueux.

— Oui, oui, je faisais... une imprudence, une... inconvenance, que sais-je ? que vous avez eu l'inspiration de pallier.

— Je crois seulement avoir traduit clairement, pour tous, le motif de votre conduite, et c'est moi, chère madame, qui dois de la reconnaissance à votre courageuse intention, répondit madame Oberlin d'un ton grave qui permettait généreusement à Marthe de borner là les explications et d'éviter ainsi tout aveu difficile.

Marthe sentit cette délicatesse exquise, une larme d'attendrissement vint à ses yeux. Certes, elle était heureuse d'accepter cette façon d'expliquer sa démarche imprudente, mais sa conscience lui criait que ce serait ajouter l'hypocrisie à la faute. Elle avait, d'ailleurs, un tel besoin d'expansion, un tel entraînement sympathique pour sa protégée, qui avait si bien su acquitter sa dette, que, cédant à ce courant d'émotions, elle porta à ses lèvres la main qu'elle serrait encore en murmurant :

— Vous m'avez devinée une fois encore ; vous m'avez préservée des calomnies de la foule, vous ne voulez pas

me faire rougir... vous êtes la meilleure créature qu'il y ait au monde !

Madame Oberlin voulut doucement protester ; mais, aux premiers mots, les doigts caressants de Marthe fermèrent ses lèvres, et la jeune femme, vaincue par les secousses diverses qu'elle avait supportées, se laissa tomber dans ses bras en fondant en larmes.

Madame Oberlin avait vécu, avait souffert, avait vu presque toutes les douleurs humaines s'abattre sur son âme ; ce jour même avait apporté à sa misère un appoint inattendu. Elle avait gagné à des coups si rudes, si répétés, une philosophie chrétienne inaltérable, une sorte de patience que rien ne pouvait plus lasser, et une compassion immense pour ceux dont le bonheur lui paraissait menacer ruine. Elle aurait fait de grands efforts pour conserver la paix à ceux qui possédaient ce rare trésor, pour la rendre à ceux qui l'avaient perdu. Elle n'était pas devenue égoïste, ce qui est le plus bel éloge qu'on puisse faire de son caractère.

Quand elle sentit sangloter sur son cœur cette jeune femme si belle et si enviée, une pitié tendre ramena ses bras autour de cette taille flexible et adoucit encore sa voix qui murmura à l'oreille de Marthe :

— Ne pleurez pas... Oh ! ne pleurez pas ainsi... ne tentez pas le malheur, il ne viendra que trop tôt !... dites, pourquoi pleurer ?

— Sais-je pourquoi je pleure ? balbutia Marthe, c'est peut-être de bonheur... j'ai été heureuse aujourd'hui... trop heureuse !

— Pauvre enfant ! soupira madame Oberlin.

— Vous me plaignez ?

— Peut-être.

— Même quand je suis heureuse ?

— Surtout aujourd'hui que vous êtes heureuse.

— Ah ! vous me faites peur ! Est-il donc si coupable, ce bonheur auquel je suis si peu habituée ?

— Ne vous y habituez jamais, dit madame Oberlin d'une voix profonde, il vous arracherait des larmes moins douces que celles-ci.

Marthe, troublée, cacha son visage sur l'épaule de son humble amie.

On frappa à la porte du grenier. Madame Oberlin se dégagea doucement et alla ouvrir.

— Madame Oberlin ? demanda un homme debout sur le seuil.

— C'est moi, monsieur.

— Très-bien. Pouvez-vous me livrer les meubles du lieutenant de chasseurs, que je les emporte pour les réparer ?

— Plaît-il, monsieur ? les meubles du lieutenant... c'est M. de Rancy, sans doute... ?

— Oui, madame, ... de Rancy, c'est cela ; un officier bien charmant, ma foi ! qui est venu chez moi tout à l'heure me raconter que le feu avait pris dans sa chambre par son imprudence, — il paraît qu'il avait jeté sur le tapis, avant de sortir, quelque cigare mal éteint ; — bref, il voulait que les dégâts du mobilier fussent réparés promptement. J'ai pris une voiture, et me voilà.

Madame Oberlin écoutait, songeuse, les explications du tapissier, d'après la généreuse version de Gaston ; car il paraissait prouvé, au contraire, que le feu provenait de la mauvaise construction de la cheminée qui avait permis à une rafale de vent de rabattre sur le tapis du foyer une bouffée de cendres brûlantes, Gaston ayant brûlé beaucoup d'anciens papiers avant de quitter sa chambre, le soir.

Elle sentit qu'il était inutile de faire entrer cet homme dans le secret d'une délicatesse qu'elle se proposait de combattre, et, d'ailleurs, la nécessité étant urgente, elle désigna la porte de l'appartement de Gaston, où la clef restait encore dans la serrure démantelée.

— C'est là, monsieur.

Le tapissier se dirigea aussitôt de ce côté ; elle descendit derrière lui.

Dans la cour, un peintre en bâtiment, en costume de travail, inspectait le mur d'un air connaisseur.

— Oui, dit-il en apercevant madame Oberlin, le feu a passé par là, il n'y a pas longtemps, n'est-ce pas, la bourgeoise ?

— En effet, répondit la pauvre femme avec un soupir.

— Eh bien, on va vous reblanchir ça, la petite mère, soyez tranquille... C'est vous la propriétaire, pas vrai ?

— Pas de la maison.

— Bien... bien... vous en répondez tout de même.

Mais votre locataire est un bon enfant, qui prétend que lorsqu'on casse les verres on les paye.

— Mon locataire?..., répéta madame Oberlin, qui devinait une fois encore la main délicate de M. de Rancy.

— C'est-y pas un beau lieutenant?... Il m'a hélé sur mon échafaudage, sur la place de Lamothe, pour m'envoyer visiter la chambre brûlée et la réparer dès demain matin.

— Voyez, dit-elle encore sans opposer d'observation.

Le tapissier empilait déjà dans sa voiture les meubles à demi brûlés, en accompagnant chaque transport des réflexions les plus pittoresques.

— Un fauteuil qui perd ses entrailles... on lui refera le ventre. Ces chaises-là!... bonnes à faire des allumettes; je vais en fournir de belles neuves à mon lieutenant, avec élastiques, roulettes et toute la boutique; il verra!... Un lit bien endommagé, diable!... diable!... il y a pas mal à refaire pour qu'on soit douillettement sur ce matelas crevé; mais la jeunesse!... et puis quelques livres de belle laine blanche, bien longue, et vous m'en direz des nouvelles!... Un secrétaire qui bâille de tous ses tiroirs... le bel officier ne pourra plus y enfermer ses petits secrets... sa correspondance... Hé!... hé!... on vous refermera ça, mon officier... faut pas que les jolies lettres parfumées traînent sur les cheminées... pas vrai, madame?

Madame Oberlin assista d'un œil morne à la translation suprême des reliques de son passé, à cette vision

disparue de ses années souriantes, alors qu'elle était nouvelle épouse et jeune mère : chaque objet, quelque vieilli qu'il fût, lui rappelait une date, un fait, une joie, une larme.

Marthe, silencieuse, immobile sur l'escalier branlant, avait assisté à cette scène et admiré la charité ingénieuse de M. de Rancy. Il fallait rentrer chez elle, six heures allaient sonner. Elle glissa sa petite main dans celle de madame Oberlin, lui sourit affectueusement et s'enfuit en courant.

Le commandant était debout près de la grille, paraissant l'attendre.

— Vous venez de porter de l'or à cette femme ? demanda-t-il.

Marthe secoua la tête.

— Des consolations seulement, dit-elle ; de l'or... je n'aurais pas osé.

— Ma chère, votre protégée me paraît assez pauvre pour qu'on n'ait pas avec elle de semblables scrupules. Demain, je lui enverrai...

— Je vous en prie, interrompit Marthe, qui redoutait pour la sensibilité de madame Oberlin l'aumône brutale de son mari, laissez-moi le plaisir de cette bonne œuvre.

— Comme il vous plaira, mais n'y manquez pas. Faites même un peu de violence à votre modestie naturelle ; il faut... il faut, entendez-vous, que tous les voisins qui ont vu votre... dévouement connaissent également votre charité.

Marthe courba le front sans répondre.

XV

Cet incident fut le point de départ d'une phase nouvelle dans les rapports de Gaston avec M. et madame de Sermelay, et plus encore dans leurs sentiments.

Marthe avait tant souffert qu'elle ne se sentait plus le courage de souffrir encore. Elle était en proie à une irritation sourde, à une exaltation dangereuse qui faisait place, par instant, à cette lassitude énervante, suite des longues luttes morales.

Elle avait oublié, pendant ces jours d'orage, d'implorer humblement de Dieu la résignation qu'elle lui demandait autrefois, et, — première punition, — comme si Dieu voulait éprouver jusqu'au bout cette nature jusqu'alors soumise, il ne lui envoyait plus les idéales consolations qu'il laisse tomber, rayon céleste, dans le cœur de ses fidèles.

Il la laissait se débattre seule dans le trouble croissant qui l'agitait, voilant les voies miséricordieuses et insondables de sa Providence derrière une sorte d'abandon.

Ah ! c'est qu'il est une tentation suprême pour la pauvre femme emportée sur la route décevante des

illusions humaines, c'est de ne plus songer à Dieu, et bientôt même de ne plus oser le prier.

Hélas ! quelle erreur ! Ne faut-il pas un étai à notre faiblesse ? Et quel plus puissant secours que celui qui descend sur nous, invisible et fort, des sphères lumineuses où le mal est inconnu ?

L'attrait pur, mystérieux, que Marthe avait primitivement inspiré à Gaston, et qui avait succombé sous la stratégie coquette de madame de Ligneralle, se réveillait en lui avec une intensité nouvelle, une fraîcheur de sensations qui le ravissait.

Quelque chose de meilleur, de plus sain, de plus jeune, semblait naître sur les ruines d'un passé follement gaspillé, et jetait des racines, plus hâtives que profondes sans doute, mais qui procuraient au jeune homme la réminiscence inespérée des premières tendresses de la vie.

Il ne formula, du reste, ces impressions renaissantes qu'avec une extrême réserve, les laissant deviner peut-être, s'affirmer jamais, leur donnant toute la grâce irritante de l'allusion et du mystère, et s'étonnant lui-même sincèrement de ce sentiment peu ordinaire, où l'estime, le respect et l'attendrissement dominaient.

Il est vrai de dire que les exigences capricieuses de madame de Ligneralle contrecarraient ces extases éthérées, que les obligations qu'elle lui avait créées, et dont il ne fallait pas songer à s'écarter brusquement, mettaient beaucoup d'obstacles au travers de ses velléités sentimentales et poétiques.

Il ne se dissimulait pas, malgré le talent consommé qu'il apportait à concilier des choses presque inconciliables, qu'il était sur un volcan, que la susceptibilité d'Amélie s'alarmerait un jour de sa rentrée en grâce près de madame de Sermelay, et que l'amour idéal de cette dernière s'écroulerait d'autant plus profondément qu'il planait dans les sphères plus hautes, s'il venait à découvrir la rivalité réaliste qu'il combattait sans le savoir.

Une suite de hasards heureux favorisèrent le retour de Gaston dans la maison longtemps close pour lui de M. de Sermelay.

Le passage d'un de ses parents, allié à madame de Sermelay, qui traversait Rennes pour rejoindre son régiment au Mexique; un échange de dépêches que Gaston s'empressa de communiquer au commandant; un livre à peine paru dont il offrait à Marthe la première envie; mille petites circonstances enfin, subtilement saisies au vol, et dont le commandant ne parut pas prendre ombrage.

Il y avait bien un peu d'ironie dans son accueil, mais rien de blessant. Sa méfiance habituelle semblait, sinon désarmée, du moins apaisée par une sorte de compromis où un œil plus expérimenté que celui de Marthe eût deviné la préparation d'une revanche toute spéciale, l'élaboration lente et sûre d'un raffinement de vengeance.

On était arrivé au mois de juillet 1865, été lourd, orageux, dont la température brûlante influait à la fois sur les tempéraments robustes pour les énerver, sur

les organisations délicates pour les alanguir encore.

Vers le soir d'une journée étouffante, la brise toujours attendue s'élevait à peine, les arbres allongeaient leurs silhouettes immobiles sur la terrasse, où le commandant fumait un cigare.

La fumée bleuâtre flottait longtemps autour de sa tête, en banderoles fantastiques, avant qu'un souffle imperceptible vînt l'emporter.

M. de Sermelay paraissait en proie à une agitation bien en désaccord avec le calme implacable du ciel. Il arpentait la terrasse, la sueur au front, sans remarquer ce qu'un pareil exercice avait d'insolite en ce moment, avec un air soucieux qu'un sourire énigmatique venait, par instant, non pas éclaircir, mais, au contraire, rendre encore plus menaçant.

On eût pu croire qu'il avait engagé avec lui-même, dans le secret de sa pensée, une lutte où il était tour à tour vainqueur et vaincu, car tantôt son front relevé avec énergie annonçait la victoire intérieure, tantôt son poing s'abattant brusquement sur le parapet semblait indiquer la défaite.

On entendait venir de la maison le son doux et voilé du piano de Marthe qui s'essayait à retrouver la sérénade de *Don Pasquale*. La musique était dans sa mémoire, non sous ses yeux, on le devinait à l'hésitation des petites mains qui s'attardaient rêveusement dans l'amoureuse mélodie.

Le commandant l'écoutait avec ce même pli ironique qui imprimait à ses lèvres minces un rictus désagréable. Il connaissait *Don Pasquale*; il y avait deux ven-

dredis déjà que M. de Rancy, prié de chanter, avait dit fort joliment les principaux airs de cet opéra.

Marthe quitta soudainement le piano et parut sur la terrasse.

Elle avançait à pas très-lents; ses mains tombaient sur sa robe de mousseline, dont la traîne formait un sillage dans le sable fin.

Quand elle releva ses grands yeux profonds, le commandant fut frappé de leur limpidité lumineuse et de l'expression de joie intime qui en irradiait splendement.

Ces yeux-là, naïvement ouverts, disaient toute une histoire de craintes, de combats, d'illusions et d'amour.

M. de Sermelay tressaillit. Sous sa moustache noire, un mot passa comme un sifflement aigu :

— Il est temps.

Sans une parole, il avança, dans la direction de Marthe, un fauteuil rustique qu'elle prit en le remerciant d'un gracieux signe de tête.

Il jeta son cigare, s'assit près d'elle et conserva son immobilité attentive.

Marthe suivait d'un regard noyé de rêverie le vol d'une petite mouche verte, qui tourbillonnait dans un rayon de soleil couchant, comme une émeraude piquée d'or.

Son attention fut subitement réveillée par un jappement connu; Tom, le petit lévrier de M. de Rancy, vint sautiller sur le balcon en se lamentant.

— Pauvre Tom ! dit le commandant saisissant l'occasion qui s'offrait de rompre le silence; pour un chien favori, il est traité maintenant avec une dureté !...

Marthe comprit la nécessité de répondre quelque chose pour soutenir une conversation si peu viable.

— Oh ! dureté ! n'est-ce pas beaucoup dire ?

— Froideur, si vous le préférez, mais « dureté » me semble juste. Voilà un chien adoré, choyé, qui se croyait tout permis, qui ne quittait jamais son maître, et que, depuis quelques mois, on enferme seul, presque quotidiennement, jusqu'à une heure fort avancée de la soirée.

— Vraiment ?

— Sans doute. N'avez-vous pas entendu cent fois, dans la nuit, les gémissements douloureux de cette pauvre petite bête ?

— C'est vrai, dit-elle, comme frappée d'un souvenir subit.

— C'est la faute de Rancy, que diable ! on ne gâte pas un lévrier à ce point. Il en recueille les fruits ; le voilà arrivé à ne pouvoir se passer la fantaisie, — fréquente il est vrai, — d'une soirée... vagabonde, sans que...

Marthe l'interrompit par un geste devant lequel il s'inclina d'un air railleur.

— Bref, reprit-il, le trop fidèle lévrier, en commençant ses plaintes dès que son maître sort et ne les cessant que lorsqu'il rentre, apprend à tout le quartier des dates... des heures... C'est d'une indiscretion ! Il faut en aviser Rancy.

— Oh ! fit Marthe, devenue attentive, malgré son sourire incrédule ; avez-vous la naïveté de croire au désespoir de Tom ? C'est un petit chien mal élevé, voilà

tout, qui pleure dès qu'on ne s'occupe pas de lui, et ne mérite pas que vous vous mettiez, à son sujet, en frais de jugements téméraires.

— Ma chère, fort heureusement, vous n'entendez rien à ces choses, très-communes dans l'existence d'un beau garçon, entreprenant, comme le brillant officier dont il s'agit : mais, comme je lui porte de l'intérêt et ne veux pas le laisser dévorer tout vivant par les bonnes commères du quartier, je vais lui faire une proposition.

— Laquelle ?

— Celle de confier Tom pour la nuit à mon cocher. En vrai chien de salon, il déteste la solitude ; dès qu'il se sentira près de Pierre, ou même simplement près de mes chevaux, il se calmera.

Marthe haussa légèrement les épaules avec une moue de doute persistant.

— Pourquoi non ? reprit le commandant ; Rancy comprendra ça à demi-mot. C'est le seul moyen — et je me déclare très-charitable de l'avoir imaginé, — d'empêcher cette petite bête endiablée de livrer à tout le voisinage l'heure exacte de la rentrée nocturne de son maître. Si cela ne compromettrait que lui seul, passe encore !... mais on parle fort d'une belle dame...

Madame de Sermelay se leva par un mouvement nerveux qui eut un contre-coup involontaire sur son pâle visage.

Ses lèvres battirent d'un imperceptible tremblement, comme si elle eût étouffé avec peine une question brûlante. Mais la dignité l'emporta sur une curiosité fémi-

nine qui empruntait à l'état de son cœur un degré énorme d'intensité.

Oui, le commandant avait raison ; les souvenirs lui revenaient en foule. Que de fois Tom n'avait-il pas jeté ses cris plaintifs dans le grand silence de la rue de Fougères, à l'heure tardive où tout dormait dans cet honnête quartier !

Pouvait-on croire que le jeune homme s'oubliait au jeu ? Non, les cafés étaient fermés, les cercles clos. Et, d'ailleurs, il avait si spirituellement, devant elle, stigmatisé la passion de M. de Ligneralle pour les cartes, qu'on ne pouvait admettre qu'il la partageât.

Les salons de Rennes, uniformément déserts en cette saison, n'auraient pu fournir un alibi à l'accusé, qu'elle traduisait, toute tremblante, à la barre de son cœur.

Le commandant avait atteint son but. Un mot venait d'ouvrir subitement dans la pensée de Marthe tout un abîme de craintes, d'alarmes, de douleurs.

M. de Sermelay suivait d'un regard surnoisement inquisiteur l'effet de la flèche qu'il avait lancée d'une main habile et qui avait touché si juste.

Une rage froide le dévorait en découvrant, à mille petits détails, que c'était bien par Gaston, et par Gaston seulement, qu'il pourrait se venger de l'indifférence résignée de celle qu'il n'avait pu que courber, sans l'attacher à lui.

Par Gaston, elle devenait accessible à ses rancunes implacables, cette femme, à la fois fière et soumise, qui

ne s'était jamais permis une plainte et restait grande jusque dans son silence obstiné.

Il agissait rarement sans réflexion. Sa conduite actuelle avait eu un mobile. Il avait appris par la rumeur, toujours grossissante, des villes de province, le peu de soin que madame de Ligneralle apportait à sa réputation depuis que son séjour à la campagne donnait aux assiduités de M. de Rancy une liberté de plus en plus compromettante.

Mais il avait éloigné de Marthe ce bruit qu'il se réservait d'éclaircir, lorsqu'il jugerait que la révélation serait assez complète pour ne plus laisser dans son cœur de doutes ni d'illusions.

L'heure lui semblait arrivée de lever le voile, mais il ne lui plaisait pas de le faire en une fois, brusquement, comme un machiniste laisse tomber le rideau qui enveloppe la statue qu'on inaugure.

Il trouvait meilleur, plus satisfaisant pour sa vengeance, de procéder par une suite d'allusions, de réticences, de demi-confidences ; pointes piquantes d'un collier terrible dont il se promettait d'enserrer Marthe peu à peu, jusqu'au moment où, torturée, éperdue, elle demanderait elle-même à tout savoir.

Oh ! alors, quelle joie sauvage à lui dire :

— L'homme que vous me préférez a un visage pour chaque amour. Demandez, demandez aux échos du chalet de Fougères, quelles paroles enflammées s'échangent dans l'ombre du jardin, tandis que Tom pleure lugubrement.

La flamme sombre allumée dans les yeux de M. de

Sermelay par ces pensées dévorantes s'éteignit subitement devant un incident nouveau.

Le galop de deux chevaux retentit sur le pavé de la route et s'arrêta devant la terrasse, sur laquelle Marthe, penchée, tendit la main à une amazone.

C'était mademoiselle de Kerbrennec qui, suivie d'un vieux majordome, son professeur d'équitation et son cavalier habituel, bravait la chaleur pour se livrer à l'exercice du cheval, qu'elle aimait passionnément.

Ce soir-là, ayant dirigé sa promenade du côté de Fougères, elle venait demander en passant, à madame de Sermelay, si un temps de galop avec elle ne lui souriait pas.

Marthe s'excusa sur un peu de fatigue, rendue parfaitement croyable par ses yeux mornes et son air abattu.

Yolande, dont la prodigieuse activité aimait à trouver un stimulant dans un compagnon de cheval, se tourna vers M. de Sermelay, qui s'était rapproché pour la saluer.

— Et vous, commandant ? Ne voudrez-vous pas non plus m'accompagner ?

— Veuillez agréer toutes mes excuses, mademoiselle, répondit cérémonieusement M. de Sermelay ; j'attends, ce soir, une visite annoncée, et il ne serait pas convenable...

— C'est trop juste.

— Je ne puis donc, à mon regret très-grand, mademoiselle, avoir l'honneur de vous servir de cavalier.

— Je joue de malheur, fit Yolande avec un sourire poli.

A vrai dire, le commandant lui était médiocrement sympathique.

Elle passa par-dessus l'appui de la terrasse sa main gantée à la mousquetaire, serra celle de Marthe, salua du regard et du geste et enleva sa belle jument noire, qui partit au galop.

— Bonne écuyère ! dit le commandant en la regardant s'éloigner... Savez-vous, Marthe, pourquoi mademoiselle de Kerbrennec ne s'est pas mariée ?

Marthe ne répondit pas ; peut-être même n'avait-elle pas entendu. Elle s'accouda sur le parapet, laissa pencher son front sur ses mains croisées, et sa pensée flotta, anxieuse, vers cet horizon mystérieux qui venait de lui être entr'ouvert.

XVI

Yolande, excellente amazone, dévorait la route poudreuse.

Un immense besoin d'action, de dépense de ses forces, la jetait en avant avec une impulsion qu'elle ne voulait pas maîtriser, car elle y cherchait une sorte d'apaisement à la fièvre intérieure qui la brûlait.

Si elle possédait l'audace virile de s'avouer à elle-même son amour pour Gaston et l'énergie farouche de se jurer qu'il l'ignorerait toujours, elle n'avait pas moins, par quelque côté, la faiblesse de la femme aimante qui souffre et pleure quand on ne peut la voir.

Elle était, en outre, de ces natures ardentes qu'une influence atmosphérique amollit, qu'une brusque réaction nerveuse saisit et terrasse à l'improviste.

Ce soir-là, elle luttait contre un attendrissement mal défini, que le jour mourant avait éveillé en elle et dont l'intensité croissait à mesure que du ciel, maintenant lumineux d'étoiles, les effluves magnétiques tombaient, chaudes, sur son cœur troublé.

Elle allait... elle allait... rapide, jetant parfois autour

d'elle un regard extatique, se disant, dans son amère rêverie, que la nature parlait à tous le même langage, que c'était un crime de ne pas l'entendre, qu'elle se sentait capable d'éprouver les plus vives, les plus tendres émotions de la vie, s'il lui était possible d'oublier qu'elle ne pourrait jamais les faire naître. Ah ! c'était là la plaie saignante : elle était laide ! laide et riche ! deux extrêmes qui la désignaient également à la cupidité des uns, à l'indifférence des autres.

— Je suis une Kerbrennec dégénérée ! pensait-elle, car, si M. de Rancy me demandait cette longue main mal faite et si pleine d'or, je serais, je crois, capable... Oh !... non... non... jamais !

Elle piqua Junon du bout de sa cravache d'une façon si inattendue que la belle bête se cabra, surprise, et que le vieil écuyer grommela entre ses dents :

— Encore un caprice !... depuis quelque temps, on ne reconnaît plus mademoiselle. On ne sait plus jamais maintenant ce qui lui plaît.

Après une course brillante de quelques minutes, Yolande s'arrêta net et appela son cavalier.

Junon respira longuement en secouant sa tête fine.

— Monsieur Moreau, quelle heure est-il ?

— Il va être dix heures, mademoiselle.

— Dix heures ! répéta-t-elle sans faire un mouvement, rien que dix heures !

— Oui, mademoiselle ; je me demandais même si mademoiselle, qui ne reste jamais aussi tard dehors, ne songeait pas à rentrer.

— Rien ne presse.

— Mademoiselle ne craint pas d'inquiéter madame la marquise ?

— Ma grand'mère, qui dort peut-être déjà, est très-tranquille lorsqu'elle me sait avec vous, monsieur Moreau.

Le vieil écuyer, profondément flatté, s'inclina presque sur le cou de son cheval.

Yolande caressait doucement la jolie tête de Junon, en l'appelant à demi-voix de petits noms d'amitié qui faisaient prendre à la jument favorite des allures coquettes.

Elle tourna bride avec lenteur, et l'on revint à pas mesurés le long de la route solitaire.

Il y avait peu de lune, mais les étoiles jetaient une claire lueur qui baignait le paysage d'une teinte argentée.

Une légère brise qui s'élevait enfin berçait mélancoliquement les grands peupliers.

Je ne sais quel souffle vague, suave, amoureux, glissait dans l'air et faisait frissonner les longues boucles déroulées sur les épaules d'Yolande.

Elle ferma les yeux comme pour mieux en savourer la caresse, mais les rouvrant bientôt et trouvant dangereuse, sans doute, cette poésie des champs et de la nuit, elle enfila brusquement pour y échapper un chemin de traverse qui s'ouvrait entre les blés et les pommiers.

— Mademoiselle quitte la grande route ? hasarda M. Moreau, qui marchait de saisissement en saisissement.

— Qu'y a-t-il là d'étonnant? demanda-t-elle avec une hauteur qui n'était pas dans ses habitudes.

— C'est que cela nous éloigne... et que l'heure avancée...

— Ah! laissez l'heure, je vous prie. Vous n'imaginez pas, je pense, qu'il puisse se trouver à Rennes un manant pour insulter mademoiselle de Kerbrennec.

— Non, certainement, mademoiselle; d'ailleurs, je saurais corriger le mal-appris.

— A la bonne heure. Ce chemin ne va-t-il pas rejoindre le faubourg d'Antrain?

— En effet, mademoiselle.

— Eh bien, alors, marchons, la grande route me fatigue.

Ils marchèrent quelque temps, toujours au pas, dans ce grand silence que M. Moreau n'osait plus rompre.

On approchait de la ville. A quelques centaines de mètres, les lumières du faubourg d'Antrain se détachaient comme des points rouges mobiles entre le feuillage des pommiers.

A cet instant, une ombre, qui marchait en sens inverse des promeneurs, s'allongea sur le chemin, marchant à leur rencontre.

Les vit-elle? entendit-elle leurs chevaux? ou bien suivait-elle un itinéraire tracé d'avance? L'ombre se jeta vivement à gauche dans un sentier, où elle disparut.

Mais quelque rapide qu'eût été ce mouvement, les yeux de lynx d'Yolande avaient été frappés de la dé-

marche, du port de tête de celui qui l'avait exécuté : e'était un homme jeune de belle tournure, un militaire.

— Je suis folle ! pensa-t-elle en passant la main sur ses yeux, je le vois partout.

Comme elle arrivait à la hauteur du sentier, elle y plongea un regard brûlant de curiosité.

Elle distingua encore le mystérieux promeneur qui se perdait sous les arbres, dans la direction d'un mur blanc au delà duquel on n'apercevait plus rien.

Yolande arrêta durement Junon, malgré les révoltes de la jolie bête, peu accoutumée à ces boutades, et s'orienta en étudiant la topographie des lieux, la position de Rennes et la distance de la route de Fougères.

Un flot de sang monta à ses joues. Sans transition, la lumière venait de se faire. Ce mur, c'était celui qui enserrait la propriété de madame de Ligneralle ; cet homme, c'était M. de Rancy.

Par une vision instantanée, la pauvre fille comprit à la fois tout ce qui avait alarmé sa méfiance instinctive et n'avait pu s'éclaircir, faute de preuves.

Coquetterie d'Amélie, empressement de Gaston, éloignement de M. de Ligneralle de son intérieur, allusions mordantes de la société de Rennes, mille impressions oubliées, mille remarques confuses, mille souvenirs éteints se dressèrent, révélateurs et précis, pour lui imposer la torture d'une jalousie subite et poignante.

Ainsi, cette liaison, dont le soupçon se chuchotait

d'oreille à oreille dans les salons, elle était là, réelle, vivante, prête à se trahir, prête à lui livrer ses secrets.

Elle eut un vertige.

Un immense besoin de se dire : « Celui que tu as la faiblesse d'aimer est indigne de toi », la précipita, tête baissée, dans ce chemin fatal au bout duquel était la vérité.

— Je veux savoir ! murmura-t-elle.

Elle se retourna vers M. Moreau, et, sans prononcer une parole, d'un geste autoritaire, elle cloua sur place le vieux majordome ahuri.

Alors, rassemblant les rênes, elle fit prendre à Junon le sentier couvert d'herbe et de mousse où ses pas amortis ne résonnèrent pas, et marcha hardiment à la chute de ses illusions.

Un peu de clarté filtrant entre les arbres suffisait à guider l'aventureuse amazone, dont la main écartait adroitement les branches pendantes.

Junon, en intelligente bête qu'elle était, semblait avoir compris qu'il s'agissait d'une piste à suivre. Elle posait avec précaution ses sabots délicats en faisant si peu de bruit, que celui d'une porte qui se refermait, — quelque adouci qu'il fût par les intéressés, — arriva jusqu'à sa maîtresse.

Presque aussitôt la porte elle-même se dessina toute noire, dans le mur blanc.

Yolande la contempla avec un effrayant sourire, puis elle avança encore au point de pouvoir toucher le mur du doigt. Une couche épaisse de lierre en tombait et en tapissait les abords.

Un murmure de voix vint à son oreille, murmure assourdi par la prudence ou étouffé par l'émotion.

Un frisson lui parcourut tout le corps.

Elle ne voulait pas entendre ; elle voulait prendre des sûretés contre les lâchetés possibles de son cœur et pouvoir se dire : « J'ai vu M. de Rancy chez madame de Ligneralle. »

Elle fit ranger Junon au plus près du mur, se souleva, et, se faisant un point d'appui du pommeau de sa selle, se soutint au lierre et jeta dans l'obscurité du jardin un avide regard.

Mais à peine sa tête et son buste venaient-ils de dépasser le faite du mur qu'un coup de feu, parti de l'intérieur du parc, l'atteignit à l'épaule.

La douleur lui arracha un cri perçant. Elle lâcha les rênes et glissa évanouie entre les jambes de Junon.

Il dut y avoir une minute de confusion indescriptible derrière le mur, car on entendit une exclamation masculine, une supplication de femme, des paroles entrecoupées. Puis, la robe soyeuse s'enfuit en bruissant sur le sable. La petite porte s'ouvrit avec vivacité et se referma silencieusement derrière Gaston.

Il était d'une pâleur mortelle.

Il se pencha vers le corps inerte sur lequel Junon respirait bruyamment.

Yolande était tombée la face contre terre, son voile d'amazone à demi enroulé autour de la tête, les bras étendus.

Ce ne fut que lorsque le jeune homme l'eut soulevée dans ses bras qu'il reconnut mademoiselle de Kerbrennec.

Sa surprise..., son effroi furent si grands, qu'il faillit laisser glisser son fardeau et fuir.

Un sentiment très-noble le retint.

Il n'essaya pas, dans le trouble de ses pensées, d'élucider le motif de cette présence invraisemblable ; il ne comprit qu'une chose, c'est que la malheureuse femme, victime d'une fatalité inouïe, avait reçu un coup de feu, peut-être mortel, qui lui était destiné, à lui.

Il resta donc stupéfait, béant, anéanti, soutenant Yolande en se demandant comment il pourrait la secourir.

Des bruits divers s'élevaient déjà dans le grand silence de la nuit.

Le cri de douleur de l'amazone avait été entendu ; M. Moreau arrivait au galop, se heurtant aux branches, s'accrochant aux épines du sentier et criant de sa vieille voix cassée :

— Me voilà, mademoiselle !... me voilà !... n'ayez pas peur !... je suis là !... mademoiselle ! mademoiselle !

Dans le jardin, on courait et on parlait.

On distinguait le verbe traînant de M. de Ligneralle qui répétait avec un effroi sincère :

— C'est par ici... par ici... Oh ! mon Dieu !... comment ai-je donc fait ce malheur?... je ne voudrais cependant pas l'avoir tué...

On ne connaissait guère, au chalet, l'usage de la

petite porte, car les pas s'arrêtèrent tout à coup près d'elle, et le capitaine dit avec conviction :

— Comment allons-nous faire ? cette porte ne s'ouvre jamais.

— Essayons toujours... qui sait?... dit une petite voix féminine qui n'était pas exempte d'une pointe d'ironie.

— J'ai là toutes les clefs de la propriété, ajouta celle du chasseur Boulard, le cocher, qui se mit aussitôt à les essayer.

La porte s'ouvrit. M. de Ligneralle, Boulard et une femme de chambre firent irruption dans le sentier au moment où M. Moreau se jetait à bas de son cheval.

Trois cris de stupeur retentirent à la fois, à la vue d'Yolande et de Gaston.

Quant à mademoiselle Athalie, la femme de chambre parisienne, elle ne dit pas un mot et pinça ses lèvres minces de façon à faire sentir à M. de Rancy qu'elle le trouvait parfaitement ridicule.

— Mademoiselle !... mademoiselle ! m'entendez-vous ? sanglotait le vieil écuyer ; mademoiselle, êtes-vous morte ?... ô Dieu ! que de sang sur sa robe !...

Et se retournant tout à coup, menaçant, farouche, vers Gaston, qu'il ne reconnaissait pas :

— Que lui avez-vous fait, vous ?... Est-ce vous qui l'avez tuée ?

Le jeune homme haussa les épaules sans répondre.

M. de Ligneralle, consterné, hébété, regardait sans comprendre.

— Il faut des secours... un chirurgien, prononça enfin le lieutenant.

— Elle n'est pas morte, n'est-ce pas? balbutia M. de Ligneralle.

— Elle est du moins gravement blessée.

— Blessée! mademoiselle de Kerbrennec!... est-ce possible?... moi, qui croyais tirer sur un maraudeur.

Mademoiselle Athalie eut un haussement d'épaules bien significatif, mais Boulard seul le vit, et Boulard était une tombe.

Gaston retrouvait peu à peu le calme qui lui était nécessaire pour faire face à la situation.

— Vous avez une voiture pour la transporter? demanda-t-il au capitaine.

— Sans doute. Mais, si elle est gravement atteinte, il lui faut plutôt un lit.

— Eh bien! portez-la chez vous, dit M. Moreau avec véhémence; je vais courir chercher un chirurgien... et la douairière... et la justice... et l'on va enfin savoir...

— Attendez, monsieur, intervint Gaston en se grandissant de toute la hauteur de son énergie retrouvée, la justice n'a rien à faire ici. Un médecin, un chirurgien plutôt, le docteur Lasserre, voilà ce qu'il faut immédiatement à votre maîtresse.

— Après un lit, insista le majordome intimidé, malgré lui, par ce ton d'autorité.

— Il y en a au chalet, s'écria M. de Ligneralle. Boulard, aidez-moi.

M. de Rancy aurait donné dix années d'existence

pour qu'Yolande n'entrât pas dans la maison qui s'ouvrait devant elle ; mais l'humanité parlait plus éloquemment encore que les convenances et les scrupules.

Les trois hommes se chargèrent de la pauvre blessée, et, précédés de la femme de chambre, ils s'acheminèrent, avec des précautions infinies, vers le chalet, à travers le jardin.

Junon, abandonnée, se mit à hennir tristement.

Le triste cortège s'arrêta une minute pour reprendre haleine ; le transport était difficile ; la grande taille d'Yolande, roidie par la syncope, s'étendait, inflexible, entre les bras tremblants du capitaine.

Pauvre fille ! sa tête blanche, aux yeux fermés, s'appuyait sur le cœur de Gaston, et elle ne le sentait pas !

Pendant cette halte, M. de Lignerolle hésita, respira, soupira, puis regardant Gaston à la dérobée :

— Que diable faisiez-vous donc là, Rancy, à pareille heure ?

Mademoiselle Athalie abaissa brusquement sa lanterne par un mouvement peut-être involontaire, qui laissa les deux officiers dans une obscurité momentanée.

— Puisque vous m'avez trouvé près de mademoiselle de Kerbrennec, après le malheur que vous avez causé, à quoi bon une telle question ? répondit sèchement Gaston.

— Voyons, mon cher, ne vous fâchez pas... mais la situation va paraître étrange à la grand'mère quand je vais lui apprendre...

— Bornez-vous, je vous prie, au fait sans com-

mentaire. Je fournirai, quand il le faudra, toutes les explications nécessaires, conclut le lieutenant avec hauteur.

Au fond, il était certes moins rassuré qu'il ne cherchait à le paraître; mais, ayant réussi au plus pressé — détourner les soupçons du capitaine, — il remit à plus tard le soin d'aviser à d'autres complications.

On approchait de la maison. Comme ils allaient y entrer, le vestibule s'ouvrit et Amélie apparut plus blanche que le peignoir qui l'enveloppait, ses cheveux relevés sous une mignonne coiffure de nuit, une bougie à la main, présentant toute l'apparence d'une femme surprise dans son sommeil par un événement inattendu.

— Qu'y a-t-il? fit-elle avec assurance..., et pourquoi tout ce tapage?

A la vue d'Yolande, dont elle était bien loin de pressentir l'identité, le bougeoir vacilla dans ses mains, son regard se troubla, le masque qu'elle s'efforçait d'attacher à ses traits faillit tomber et la trahir.

C'était Yolande!... Oh! alors, elle était perdue!

Elle dirigea sur Gaston son regard terrifié. Gaston était de marbre et ne parut même pas la voir.

Elle ne se sentit pas assez sûre de sa voix pour interroger de nouveau.

Son mari était, du reste, trop agité lui-même pour remarquer son trouble.

Mademoiselle Athalie, — une soubrette précieuse, — dit en trois mots le fait brutal.

M. de Ligneralle se chargea des détails.

— Je suis désespéré, disait-il en gravissant péniblement l'escalier. Tu sais, Amélie, que j'avais vu des traces de pas autour du mur : on volait nos fruits, et je ne supporte pas qu'on me vole. J'ai voulu effrayer les maraudeurs, et je suis rentré ce soir de bonne heure pour les guetter à la lucarne du deuxième étage, qui permet de voir assez loin quand la nuit est claire...

— Eh bien ! après ? fit Amélie.

— Après ? je voulais tirer en l'air seulement ; mais bah ! à un rayon de lune, j'ai cru voir quelque chose s'élever sur le mur... Une illusion, certainement, puisque mademoiselle Yolande était derrière le mur... Enfin, je ne sais pas comment cela s'est fait, sans viser, sans réfléchir, j'ai tiré comme un étourneau... ; malheureux que je suis !

— Oui, malheureux ! répéta sourdement Amélie.

On déposa mademoiselle de Kerbrennec sur le lit d'une chambre d'ami, où mademoiselle Athalie, toujours attentive, se mit à organiser prestement les petits arrangements indispensables.

Gaston déclara qu'il allait chercher le docteur Lasserre et partit en toute hâte.

M. Moreau voulut aller prévenir la douairière ; le capitaine de Ligneralle crut convenable de l'accompagner, afin de rassurer lui-même la marquise après les délicates explications qu'il avait à ébaucher.

Amélie était mortellement inquiète pour elle-même, et, de plus, très-peu confiante en l'éloquence de son mari.

Elle tremblait qu'il ne gâtât encore, par de nouvelles maladresses, une affaire déjà si sanglante et si embrouillée.

Mais, écrasée par la force des événements, entraînée par les obligations de l'heure présente, elle n'osa même pas essayer de le détourner de sa détermination.

Elle entendit Boulard amener le coupé devant la grille; elle répondit de la tête à l'adieu du capitaine et resta debout, silencieuse, devant Yolande évanouie, dont elle bassinait machinalement les tempes.

XVII

M. de Ligneralle, enfoncé dans son coupé, roulant sur la route de Fougères, tandis que Moreau galopait à la portière, était l'homme le plus malheureux du monde, le plus embarrassé surtout.

La mission qu'il allait remplir près de la marquise de Kerbrennec lui paraissait la plus épineuse dont un honnête homme pût être chargé.

Quelle situation ! Aller, en pleine nuit, annoncer à une mère inquiète que sa fille vient d'être blessée dans des circonstances terriblement difficiles à définir, et blessée par celui-là même qui vient faire ce déplorable récit !

Une intelligence d'élite se fût troublée devant une telle perspective ; que dire de la sienne ? C'était le chaos.

Le coupé brûlait la route. Boulard avait compris la nécessité de mener à fond de train son maître et ses hésitations.

On roula bientôt sur le pavé inégal de la vieille ville, on traversa quelques rues endormies, puis on s'arrêta devant l'hôtel de Kerbrennec.

Le concierge, qui vint, une lanterne à la main, ou-

vrir la grande porte, parut très-surpris en voyant un officier descendant de voiture, et Moreau seul, à cheval.

— Et mademoiselle ? se permit-il de demander entre haut et bas.

M. Moreau le foudroya d'un seul coup d'œil.

Les deux hommes montèrent aux appartements de la marquise, que l'inquiétude avait tenue debout jusqu'à cette heure avancée.

Sa vieille camériste, tout effarée de la mine sombre du majordome et de l'air ahuri du visiteur, les fit attendre dans une sorte d'oratoire, qui touchait à la chambre à coucher de sa maîtresse, et courut l'avertir.

Ce qu'elle dit fut, sans doute, bien éloquent dans sa brièveté, car la marquise, la congédiant d'un geste, souleva la portière de l'oratoire et entra précipitamment.

M. de Ligneralle salua jusqu'à terre.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle d'une voix contenue, à quel motif dois-je l'avantage d'une visite aussi tardive ?

— Madame la marquise, c'est à... un léger... oh ! très-léger accident...

— Un accident !... Où est Yolande ?

Elle aperçut Moreau debout, respectueusement effacé au fond de la pièce.

— Où est Yolande ? répéta-t-elle en s'adressant à lui.

— Mademoiselle de Kerbrennec est chez moi, madame la marquise, répondit le pauvre capitaine ;

madame de Ligneralle lui donne tous les soins... et je crois...

Une pâleur subite se répandit sur le visage de la vieille dame.

— Ma fille est tombée de cheval?

— Oui... c'est-à-dire, non... certainement, elle est tombée, mais...

— Ma fille est morte ! Oh ! mon Dieu ! exclama la douairière en se renversant, défaillante, sur son prie-Dieu moyen-âge.

— Non, mille fois non, madame la marquise, s'écria Moreau en s'élançant pour la soutenir... Elle vit, mais il vaut mieux tout vous dire que de vous révolutionner comme cela, à faux.

— Dites, fit-elle en s'appuyant des deux mains au meuble sculpté.

— Mademoiselle Yolande a reçu, par fatalité, par mégarde, un coup de feu... oh ! j'espère, sans gravité... qui devait effrayer des maraudeurs dans un jardin. Elle est couchée chez madame de Ligneralle ; le médecin est appelé... Voilà la vérité vraie, madame la marquise.

A mesure que Moreau parlait, la douairière se redressait, avide, anxieuse.

Lorsqu'il eut fini, elle passa ses mains sur son front :

— Quel est l'imprudent?... demanda-t-elle.

— Hélas ! madame, hélas !... je suis désespéré de cette rencontre inouïe, mais c'est moi qui ai eu le malheur... balbutia le capitaine.

— C'est vous, monsieur?... vous, qui avez blessé ma fille? cria-t-elle en se retournant vers lui avec un mouvement farouche.

— Pouvais-je savoir, madame? C'est une inconcevable fatalité! je guettais des pillards, je vois une ombre sur un mur, je tire : c'était mademoiselle Yolande.

— Une ombre sur un mur... vous tirez... c'était ma fille! Ah! ça, vous êtes fou, monsieur.

— Je vous certifie, madame...

— Moreau, est-ce possible?

Moreau courba la tête.

— A ce moment, madame la marquise, je n'étais pas auprès de mademoiselle, répondit celui-ci.

— Où étiez-vous donc?

— A cent mètres de là, peut-être. Mademoiselle m'avait fait signe de rester en arrière.

— Quelle énigme!... Mais, au moins, monsieur, pouvez-vous m'expliquer ce que faisait ma malheureuse enfant à portée de votre fusil?

Ici, le capitaine, plus embarrassé que jamais, roula des yeux effarés sans répondre.

— Que faisait-elle? insista durement la vieille dame.

— C'est le secret de mademoiselle de Kerbrennec.

— Ma fille n'a pas de secret, monsieur.

— Le motif de sa présence importe peu...

— Non pas. C'était près de votre jardin, dites-vous?

— Dans le sentier qui le longe.

— Elle se promenait?

— Je le... suppose.

— Elle était seule ?

— Mademoiselle de Kerbrennec vous dira elle-même...

— Avec qui était-elle ?

M. de Ligneralle , à bout de courage, essaya vainement de parler : la peur de cette colère maternelle , dont il pressentait l'explosion , lui étreignait la gorge.

— Avec qui donc était-elle ? répéta la douairière , plus roide , plus pâle qu'un cadavre.

— Après l'accident , articula-t-il enfin , nous l'avons trouvée... blessée... soutenue par M. de Rancy.

La marquise se dressa sur ses pieds , menaçante.

— Qu'est-ce que vous dites-là ? gronda-t-elle ; avec M. de Rancy ?

— Oui , madame.

— Dans les champs ?

— Oui , madame.

— La nuit ?

— Il était près de onze heures.

La douairière se retourna vers Moreau et , d'une voix profonde :

— Est-ce vrai ? dit-elle.

Moreau s'inclina très-bas en murmurant :

— C'est vrai , madame la marquise.

Un flot de sang monta brusquement au front de la douairière : le scandale l'émotionnait encore plus que la blessure.

— Je vais la chercher , dit-elle.

— Je ne sais si elle sera transportable, insinua le capitaine.

— Eh bien ! je veux la voir.

Elle entra dans sa chambre, s'y enveloppa d'un manteau, et revenant :

— Faites atteler, Moreau, fit-elle.

— J'ai ma voiture, madame, dit M. de Ligneralle.

— Alors, partons.

Ils descendirent. La marquise se jeta dans le coupé ; le capitaine se dissimula près d'elle ; Moreau remonta à cheval, et Boulard repartit ventre à terre.

Pendant le trajet, la marquise ne parla que deux fois.

— Qui est allé chercher le docteur ? demanda-t-elle.

— M. de Rancy.

Un peu plus tard, elle reprit :

— Beaucoup de personnes ont-elles vu ma petite-fille soutenue par M. de Rancy ?

— Madame de Ligneralle, sa femme de chambre, mon cocher, un jardinier et moi.

— Trois sur cinq parleront ; je vous remercie.

En descendant devant le chalet, elle serra le bras du capitaine en le regardant avec des yeux expressifs.

— Maintenant, dit-elle, ni explications, ni reproches, soignons la blessée... la fille imprudente nous rendra compte plus tard.

XVIII

Amélie contemplait fixement Yolande sans connaissance. Mille sensations opposées, vertigineuses, assiégeaient son cerveau surexcité.

Elle avait honte... Elle avait peur.

Elle haïssait cette grande fille laide et spirituelle, qui tenait son secret dans ses mains inertes. Était-elle morte?... Oh ! si elle était morte !

Une pensée infernale brûla son cœur en le traversant.

Livide, la sueur au front, — une sueur d'angoisse, — Amélie se pencha vers le corps immobile. — Ses cheveux, que l'anxiété collait à son front moite, se déroulèrent et tombèrent lourdement sur le visage éteint d'Yolande.

Amélie se redressa en frissonnant : un souffle avait effleuré ses lèvres. Sa main chercha avidement, sous le corsage dégraffé, le cœur qui battait faiblement.

— Elle vit ! murmura-t-elle, elle vit !... elle va me déshonorer !... Oh ! il faut que je lui parle... que je lui demande... il le faut... il le faut !

Elle courut follement à son cabinet de toilette, en rapporta un flacon de vinaigre anglais dont elle inonda les joues, les tempes, les lèvres de la blessée.

Quelques gouttes du liquide corrosif, pénétrant entre les lèvres disjointes, amenèrent un léger tressaillement..., puis un soupir..., puis un effort.

Yolande ouvrit des yeux démesurément dilatés qui se fixèrent sur la tête décomposée d'Amélie.

— C'est moi, dit celle-ci en adoucissant sa voix, dont elle sentait en elle bouillonner les éclats.

— Vous !...

— Oui, vous êtes chez moi... on s'occupe de vous, mademoiselle ; soyez sans inquiétude.

Yolande fit un mouvement pour se soulever et retomba avec un cri douloureux.

— Ah ! je me souviens ! dit-elle , je suis blessée !

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Est-ce votre amant qui a voulu m'assassiner, madame ?

Amélie approcha ses lèvres de celles d'Yolande, et, d'une voix sifflante, le regard étincelant :

— C'est mon mari qui guettait des voleurs de fruits. Écoutez, le temps presse... il va revenir... il ne sait rien, il est désespéré de sa maladresse !... Il ne tient qu'à vous de prolonger son illusion.

— Et comment ?

— Je ne sais pas... moi, je suis folle !

— Non, vous êtes lâche, voilà tout ; vous avez peur ! dit vertement Yolande.

Amélie bondit sous l'outrage, mais Yolande avait raison : elle avait peur.

La blessée jeta un regard sur ses vêtements.

— Comme j'ai saigné ! dit-elle, mettez une serviette

là... sous mon bras... C'est fort triste de voir son sang s'en aller ainsi... sans profit pour personne... Donnez une serviette, vous dis-je, madame.

Amélie obéit avec des mains tremblantes.

Yolande la contemplait d'un air de pitié dédaigneuse.

— Sans profit pour personne ! répéta Amélie, vous avez tort, vous pouvez me rendre un service immense.

— Bah ! que voulez-vous donc que je fasse ?

— Mon Dieu !... puisqu'on vous a trouvée blessée dans les bras de M. de Rancy...

— Hein !... vous dites, M. de Rancy ?

— Oui... Il vous a secourue, le premier.

Yolande eut un tressaillement et ses paupières battirent.

— Soit, dit-elle ; vous concluez de là ?

— Qu'il serait plus facile de blanchir le nom respecté d'une fille de grande maison, comme vous, que celui d'une femme étrangère, passagère comme moi.

— En d'autres termes, vous me proposez de sacrifier ma réputation pour sauver la vôtre.

— Je vous supplie de m'écouter !... je ne vous demande que le silence !... Attendez que les choses s'expliquent peu à peu...

— Au prix de mon honneur ?

— Mademoiselle, j'ai des torts apparents ; je voudrais avoir le temps de vous en démontrer la fausseté... et je n'ai que celui de vous prier... Songez que mon mari... croit encore...

— Vraiment ! ne faudrait-il pas me laisser déshonorer pour assurer le repos de ce sot personnage qui

vient de m'estropier ? Ah ! ça, madame, vous croyez donc Yolande de Kerbrennec bien inepte... ou bien miséricordieuse ?

Amélie regarda la pendule avec désespoir.

— Ils vont venir ! murmura-t-elle.

Yolande s'agitait fiévreusement.

— Qu'y puis-je faire ? Je n'ai pas mission de m'opposer aux vues de la Providence. Il lui plaît de se servir de moi pour venger la morale, aussi ne me plaindrai-je pas : cette collaboration est trop flatteuse.

— Vous êtes impitoyable !

— Trouvez-vous ? Je me crois bien modérée, allez, quand je me souviens...

Yolande s'arrêta ; elle avait des bourdonnements dans les oreilles et des vapeurs indécises passaient devant ses yeux.

— Et l'on dit que les femmes s'entr'aident ! gémit Amélie en tombant sur un fauteuil avec accablement.

— Et vous aviez cru cela?... Oh ! que je souffre ! murmura Yolande, dont l'énergie fébrile faiblissait avec la douleur grandissante.

Amélie revint à la cheminée : il était minuit et demi. La douairière et M. de Ligneralle devaient se rapprocher du chalet.

— Eh bien ! dit-elle avec une subite résolution, je ne vous donnerai pas plus longtemps le spectacle agréable d'une humiliation inutile. Je saurai, — vous allez bien le voir, mademoiselle, — supporter bravement la colère de M. de Ligneralle et la mort de M. de Rancy.

— Plaît-il?... la mort?... Pourquoi la mort?...

— Quel que soit le peu d'estime que vous ayez pour mon mari, vous ne supposez pas, j'imagine, qu'il laisse impuni le scandale que votre fatale curiosité a ébruité?

La malade fit un geste dédaigneux.

Un bruit de voiture fit tressaillir Amélie, qui écouta, le cœur battant ; ce n'était qu'une charrette de maraîcher se dirigeant vers la ville.

Mais ses pensées avaient subitement pris un autre cours. Sa physionomie refléta une sensation haineuse, presque satisfaite, quand elle se rapprocha d'Yolande.

— Et vous-même, mademoiselle, siffla-t-elle avec menace, expliquerez-vous si facilement que vous l'espérez votre présence, à pareille heure, en un lieu qui ne pouvait servir qu'à un rendez-vous ou à un espionnage ?

Mademoiselle de Kerbrennec essaya de hausser les épaules ; mais ce mouvement imprudent contracta douloureusement son visage.

— Je serais bien heureuse d'entendre votre réponse et de savourer vos explications, reprit madame de Ligneralle de plus en plus aigrement.

Yolande détourna les yeux avec dégoût.

— Ah ! fit-elle, se disculper devant cette femme... quelle misère !

Il y eut un silence de quelques minutes.

— J'ai soif, soupira Yolande.

— Que voulez-vous ?

— De l'eau.

— Sans attendre le docteur ?

— Oui..., oui..., de l'eau.

Amélie emplit un verre et le tendit à la blessée, qui le but avec avidité.

Mademoiselle Athalie ouvrit la porte vivement.

— Voici le chirurgien, madame.

Le docteur Lasserre, le plus habile praticien de Rennes, entra.

Yolande l'aperçut. Une rougeur inquiétante monta brusquement à ses joues décolorées.

— Bonsoir, docteur, dit-elle d'une voix saccadée; vous ne vous attendiez pas à être dérangé cette nuit pour cette mauvaise tête d'Yolande, à qui vous avez déjà remis un poignet, jadis.

Le docteur retirait déjà les tampons de linge imbibés de sang, appuyés sur la blessure.

— Ce soir, comme alors, mademoiselle, dit-il, je croyais à une chute de cheval.

— S'il y a moyen de le laisser croire à ma grand'mère, docteur, ce sera bien moins inquiétant pour elle.

— Ce sera peut-être difficile... Cependant, nous allons voir... Soyez calme.

— Ah! c'est trop tard! exclama Yolande, voilà ma grand'mère.

La marquise de Kerbrennec entra en effet. Sa grande taille voûtée semblait redressée par un ressort intérieur; son pas était grave; sa belle figure de vieille femme était aussi blanche que ses cheveux blancs.

Elle salua Amélie de la tête et marcha droit au lit où, dès le seuil, ses yeux étaient rivés.

Le sang redescendit des joues d'Yolande, et ses

paupières s'abaissèrent avec un involontaire frémissement.

Sa grand'mère ! c'était le seul juge humain que sa conscience droite et hardie eût à redouter. Devant ce juge seulement, son énergique caractère pouvait faiblir.

Madame de Kerbrennec mit sa main sèche et froide sur le front de sa petite-fille avec une dignité expressive qui disait en un seul geste :

— Sois en paix, je n'accablerai pas une Kerbrennec devant ces étrangers.

Puis, levant sur le docteur ses yeux interrogateurs :

— Est-ce grave ? demanda-t-elle.

Le docteur ne parut pas entendre.

— Oh ! grand'mère ! murmura la jeune fille en cherchant des lèvres la main ridée.

Le chirurgien, sans parler, avec une dextérité remarquable, une légèreté de doigts merveilleuse, tâtait la plaie et remuait doucement le bras de la patiente.

A mesure qu'il poursuivait son examen, quelques mots latins venaient à ses lèvres, par une vieille habitude, et sa physionomie soucieuse s'éclaircissait.

Après quelques mouvements plus accentués, qui arrachèrent à Yolande un cri de souffrance, il répondit enfin à la douairière :

— Tranquillisez-vous, madame la marquise, aucun organe essentiel n'est lésé... la clavicule me paraît miraculeusement préservée... les chairs sont labourées à une profondeur que je crois peu considérable.

— C'est un coup de feu?

Le docteur s'inclina.

— La blessure ne présente pas de caractère dangereux... nous veillerons à ce qu'aucune complication ne survienne.

— Merci, docteur, dit la marquise en reportant les yeux sur Yolande.

Malgré tout son courage, l'émotion, la souffrance, la main du chirurgien venaient de rejeter mademoiselle de Kerbrennec dans un second évanouissement.

La douairière tendit au docteur un flacon de sels d'une main tremblante, qui trahissait enfin les angoisses de la mère sous le stoïcisme de la grande dame humiliée.

M. Lasserre la repoussa doucement.

— Mais vous ne voyez donc pas qu'elle est évanouie?

— Du calme, madame. Cette syncope va m'aider beaucoup pour opérer mon pansement. Ne causons plus, mesdames, et agissons.

Ce disant, aidé de la marquise et d'Amélie, il se mit en devoir de dévêtir la blessée, coupant l'habit de cheval qui résistait, tranchant les lacets et les cordons.

Mis sommairement au courant, par Gaston, de la nature de la blessure, il avait apporté ce qu'il jugeait nécessaire pour les accidents d'armes à feu.

Par un hasard providentiel, la balle, après avoir déchiré le haut du bras, était ressortie par l'épaule, ce qui épargnerait à la patiente une grande souffrance : l'extraction du projectile.

Le chirurgien prit un bistouri, recommanda le silence et l'immobilité autour de lui, et commença à débrider la plaie, afin d'éviter l'inflammation et de prévenir l'étranglement possible de la partie blessée.

Pendant cette douloureuse et rapide opération, la marquise resta droite, raffermissant son bras qui soutenait un flambeau ; mais on aurait pu voir un pli se creuser à l'angle de ses yeux fixes, et ses lèvres sèches battre d'un irrésistible mouvement.

Amélie tenait un second flambeau. Son regard se détournait du terrible spectacle. Vainement sur ses traits aurait-on cherché l'expression de la pitié : la haine y dominait toujours.

Le docteur Lasserre ne jouissait pas à tort de sa grande réputation. Il procéda, en un temps relativement très-court, à cette opération délicate, et fit son pansement avec d'extrêmes ménagements.

Puis il reposa et arrangea soigneusement sur l'oreiller la tête alanguie de la patiente.

— Là..., dit-il, mademoiselle, vous voilà en passe de vous guérir promptement, si vous voulez être très-sage, très-calme, très-immobile, ne rien dire, ne rien écouter, ne rien penser même. Est-ce promis ?

Yolande remua faiblement les lèvres.

— Bien, j'ai votre parole. Mesdames, ajouta-t-il, les garde-malades doivent se conformer minutieusement à mes prescriptions : le repos, le silence absolu, la paix à tout prix... c'est in-dis-pen-sa-ble...

Il accentua si particulièrement ce dernier mot,

qu'Amélie elle-même sentit la nécessité de refouler au fond de son cœur ses craintes et ses haines.

Le docteur écrivit les formules d'applications émollientes, indiqua la façon de préparer les plumasseaux de charpie, de les enduire de cérat de Gallien, prescrivit quelques menues recommandations, promit de revenir dans la matinée, et se retira.

La marquise roula un fauteuil près du lit et s'assit pour la première fois.

— Madame, dit-elle à Amélie, en reprenant ce grand air de commandement qui lui était naturel, je vous remercie de votre concours; vous pouvez aller vous reposer, je suffirai jusqu'au jour au service de ma fille.

— Seule, madame la marquise?

— Seule, oui, madame. Au matin, j'enverrai chercher mes femmes. Je vous remercie de nouveau de vos soins, madame.

Amélie, subjuguée par cette autorité qui s'imposait si simplement dans sa propre maison, salua la vieille dame et rentra dans son appartement.

A sa grande surprise, elle y trouva son mari debout devant la cheminée, la mine longue, l'air inquiet.

— Tout va bien, dit aussitôt Amélie, pour abrégier une conversation qu'elle redoutait.

— Ah! tant mieux! fit le pauvre homme avec un gros soupir de soulagement, j'ai fait une rude corvée, va, je t'assure, en allant prévenir la marquise.

— Je le crois.

— Elle est de fer, cette douairière. Si tu avais vu comme elle a accueilli la chose...

— Je m'en doute.

— Non, tu ne peux pas t'en douter. Figure-toi...

— Ah! par grâce, Adolphe, je meurs de fatigue.

— Mais je voulais seulement te raconter...

— Plus tard... demain. Ne trouvez-vous pas cette nuit suffisamment pleine?

— Oh! certes!

— Eh bien! laissez-moi dormir, alors.

— Comme tu voudras... C'est égal, va, ma chérie, je suis un grand maladroit!

M. de Ligneralle sourit tendrement à sa femme et sortit sur ce mot, plus profond qu'il n'en avait l'air.

XIX

Sait-on comment les mauvaises nouvelles se communiquent ? Sait-on par quelle télégraphie occulte, plus puissante que l'électricité, elles se propagent et mettent tout en feu dans les villes de province ?

Elles décrivent, dans leur course, des bonds prodigieux. Elles prennent en quelques heures un essor immense. Elles emplissent de leur murmure grandissant les oreilles les plus distraites, avant même que les intéressés aient songé à se précautionner eux-mêmes, par un silence prudent.

M. de Sermelay prenait son café après dîner. C'était l'heure qu'il choisissait d'ordinaire pour porter à Marthe quelque coup inattendu.

Placée en pleine lumière comme elle l'était, et dans l'impossibilité d'échapper par un prétexte quelconque à son examen, il la tenait ainsi sous ses yeux perçants, tandis que ses paroles appelaient sur les traits de la jeune femme l'expression qu'il voulait saisir.

— Marthe, dit-il tout à coup, il s'est passé cette nuit une étrange aventure près de chez Ligneralle.

— Quoi donc ?

— On vient de me raconter que mademoiselle de Kerbrennec a été découverte, demi-morte, dans un sentier longeant la propriété. Elle avait reçu un coup de feu à l'épaule ; Rancy, qui essayait de l'emporter, était couvert de son sang..., et le plus inouï de l'aventure, c'est que c'est Ligneralle lui-même qui a fait ce bel exploit !

— Oh ! mon Dieu !... fit Marthe en pâlisant, quelle singulière histoire me racontez-vous là ?

— C'est le capitaine Samuel qui avait demandé cette nuit le docteur Lasserre, qui l'a attendu presque jusqu'au jour, et qui a tenu ces détails de son domestique..., car c'est le docteur Lasserre qui a soigné la blessée au chalet.

— Oh !... un domestique.

— A la caserne, des camarades se sont permis d'interroger Rancy, qui a répondu très-sèchement qu'il s'imposerait la plus absolue réserve sur cette malheureuse affaire jusqu'au complet rétablissement de mademoiselle de Kerbrennec.

— Mais il n'a pas nié ?

— Il n'a pas nié.

— Une telle chose est donc possible ?

— Apparemment.

— Mademoiselle de Kerbrennec.... et M. de Rancy?...

— Mademoiselle de Kerbrennec et M. de Rancy.

— C'est inimaginable !...

— Aussi, je vous laisse à penser les cancans... Miséricorde ! je plains la pauvre imprudente fille.

— Et vous dites que c'est M. de Ligneralle qui a tiré?... Mais pourquoi ce coup de feu?

— Ah! voilà... Pour effrayer les maraudeurs, disent les uns; pour atteindre un rival, disent les autres.

— Un rival!...

— Vous n' imaginez pas la désolation de ce pauvre capitaine en reconnaissant l'erreur qu'il avait commise.

— Mais alors... que supposait-il donc?

— Le champ des suppositions est bien vaste, ma chère amie, quand on a une jolie femme; il devient sans limites lorsque cette femme est encore plus coquette que jolie.

Marthe se leva par une impulsion soudaine.

— C'est horrible, tout ce que vous dites! fit-elle avec amertume, et surtout tout ce que vous sous-entendez.

M. de Sermelay eut un sourire ironique.

— Que Dieu vous garde dans votre candeur, petite hermine! dit-il en jetant à son tour sa serviette.

Il la rejoignit sur la terrasse et régla son pas sur le sien. Elle marchait comme une automate, ses grands yeux fixes, et les mains serrées l'une dans l'autre à les briser.

— Et vous croyez cela? demanda-t-elle tout à coup en s'arrêtant.

— Moi!... je ne crois, au monde, que les choses que je touche au doigt.

— Ainsi... cette affaire?...

— Hé!... hé!... attendons..., la vérité se fera jour tôt ou tard.

— Vous voyez bien que vous doutez.

— Je ne douterai plus à votre retour du chalet, où vous irez, dès demain, prendre des nouvelles de la malade.

— Au chalet!... moi!... Vous croyez que c'est nécessaire?

— Indispensable.

— Oh!... fit Marthe en reculant.

— Toute la ville va s'y faire inscrire... et tenez... regardez là-bas... voyez-vous, sur la route, le baron de Verdrette à cheval? et les dames de Kérussoët, dans leur vieille berline? Ils en reviennent.

— Déjà!

— Oui, certes... on court au chalet par politesse d'abord, par curiosité ensuite.

— J'irai.

— Je crains seulement que vous ne soyez pas reçue, à moins que votre amie Amélie...

— Je ne demanderai pas madame de Ligneralle, dit Marthe sèchement.

— Pourquoi non? Cette pauvre petite femme a dû avoir des émotions... offrez-lui vos consolations, ma chère.

Marthe secoua la tête avec dédain.

Le commandant trouvait que les circonstances servaient sa vengeance mieux que toutes ses combinaisons, et son air satisfait s'accentuait de plus en plus.

A ce moment, la berline des dames de Kérussoët, mère et fille, passait devant la terrasse. L'une d'elles, la mère, levant les yeux, aperçut Marthe et sourit de ce formidable sourire qui laisse poindre une médisance entre chaque dent jaunie.

Elle fit arrêter, passa sa face ridée à la portière et cria d'une voix larmoyante, accompagnée de gestes désespérés :

— Vous savez, n'est-ce pas?... vous savez?... Oh ! c'est épouvantable !

— Je viens d'apprendre... balbutia Marthe.

— Ah ! chère madame ! qui aurait cru à un tel scandale?... Je suis bouleversée.

On entendit, au fond de la voiture, une petite voix aigre qui reprit en notes suraiguës :

— A qui se fier, quand une demoiselle de ce rang, de cet âge, et de cette... figure se permet une aventure de ce genre ?

— C'est ma fille qui s'indigne... Quel exemple pour une enfant si candide ! expliqua madame de Kérussoët.

— Salutaire leçon ! grimaca M. de Sermelay, qui n'aimait guère la vieille dame ; vous a-t-il été permis de la rendre complète par une entrevue avec la blessée ?

— La blessée !... elle est gardée à vue par la marquise... Pauvre femme ! quelle punition de sa faiblesse !... quelle amertume pour ses vieux jours !

— Et madame de Ligneralle ?

— Ah ! fit madame de Kérussoët d'un air béat, un ange de dévouement que cette jeune femme !

— Je l'ai toujours jugée ainsi, dit gravement le commandant.

— Il paraît qu'elle est une véritable sœur de charité auprès du lit de cette... demoiselle, insinua la voix aigre de mademoiselle de Kérussoët.

La vieille dame fit signe à son cocher.

— A revoir, chère dame, dit-elle, je vais atténuer la portée de ce fait auprès de quelques amies... mais c'est horrible, allez... c'est horrible !

La berline s'ébranla lourdement et cahota de nouveau sur les pavés de la route, bientôt suivie ou croisée par d'autres équipages, des cavaliers, des piétons, qui se hâtaient d'aller donner une marque de sympathie à des femmes de leur société et une vive satisfaction à leur curiosité personnelle.

Un accident !... Était-ce bien un accident dont on s'empressait de plaindre la victime ? On avait l'air de le croire, personne n'y ajoutait foi.

Les domestiques du chalet, auxquels, par dignité, la douairière n'avait fait aucune recommandation de silence, avaient parlé, chacun suivant ses impressions très-diverses.

Boulard déplorait l'erreur de son capitaine et la contrariété de son lieutenant.

Le jardinier racontait que cette grande demoiselle n'en était pas à sa première promenade nocturne, car, dans les matinées humides, il avait bien souvent trouvé des traces de pas dans le sentier.

Mademoiselle Athalie prenait un air réservé et pudibond qui faisait le plus grand tort à la pauvre Yolande.

M. Moreau lui-même, qui avait plus de dévouement que d'esprit, n'était pas assez habile pour sauver la situation.

Avouons, du reste, qu'elle était difficile à sauver.

Moins de vingt-quatre heures après l'événement, Rennes était tout bonnement en feu.

Imaginez dans la vieille ville puritaine le bruit mystérieux, étouffé, grandissant, général, que devait produire une telle aventure.

L'opinion publique se partagea en deux camps.

La classe moyenne, toujours jalouse de la noblesse, déclara du dernier scandaleux la conduite de cette fille si hautaine, si indépendante et si laide, qui, désespérant de se faire épouser, courait les champs la nuit, sans souci de sa renommée.

La haute société, par un sentiment de mutuel soutien, était portée à accuser l'éducation masculine d'Yolande, éducation déplorable, capable d'entraîner à de sérieuses imprudences, mais à des imprudences seulement.

Les jeunes gens n'étaient pas éloignés de soupçonner M. de Ligneralle d'avoir déchargé son arme dans son parc, beaucoup moins pour effrayer des voleurs de fruits que pour frapper des voleurs d'honneur.

Les officiers prenaient fait et cause pour leur camarade, affirmant, avec connaissance de cause, que M. de Ligneralle n'aurait pas tiré volontairement sur une sauterelle.

Si la justice, enfin, ne chercha pas à voir plus clair

dans cette histoire embrouillée, c'est que le nom respecté de la douairière et celui d'un officier estimé du 43^e bataillon de chasseurs lui imposèrent de n'offrir ses lumières que si elles étaient réclamées.

Marthe, suivant l'ordre de son mari, se rendit au chalet, ne fut pas reçue, ne demanda pas Amélie et laissa sa carte avec quelques mots sympathiques.

Elle était frappée de stupeur. Son esprit se refusait à comprendre par quel enchaînement de faits un accord probable pouvait exister entre Yolande et Gaston, au moment même où celui-ci lui témoignait, à elle, un empressement si respectueux et si touchant.

Son cœur se refusait à admettre que l'on pût poursuivre deux buts opposés, convoiter une dot et compromettre une fille noble.

Pauvre naïve Marthe ! Si elle avait su...

Incrédule quand même, elle espérait, contre toute vraisemblance, qu'une clarté foudroyante, inattendue, allait jaillir pour mettre en relief l'injustice des jugements humains.

Derrière le fait brutal, indiscutable, elle plaçait un mystère pur, légitime, dont la simplicité lumineuse, enfin dévoilée, étonnerait un jour ceux qui accusaient le plus hautement.

Elle vécut pendant quelques jours dans l'attente, dans la fièvre, appelant une explication de toute la vitalité de ses désirs, désespérant de ne la point voir s'affirmer, se rattachant ensuite avec force à sa croyance, à son espoir ébranlés, mais non détruits.

Elle ne fit qu'entrevoir Gaston un vendredi. Il était

dans une cruelle disposition d'esprit, que tout son sang-froid d'homme du monde parvenait difficilement à dissimuler.

Il attendait.

Il attendait, menacé d'un danger certain et de périls inconnus, sans avoir ni une indication, ni un conseil, pour le guider dans ces ténèbres.

Sa hauteur, le silence dont il se cuirassa imposèrent à ses camarades une réserve qu'ils auraient bien désiré ne pas garder. Les questions indiscrètes lui furent adressées avec ménagement. Il les reçut d'une façon telle qu'elles cessèrent tout à fait.

Le jeune homme allait chaque matin, en personne, prendre des nouvelles de mademoiselle de Kerbrennec. Il n'entrait jamais et ne levait même jamais les yeux vers une fenêtre du premier étage où le rideau, légèrement soulevé, laissait deviner le visage pâli de madame de Ligneralle.

Les premiers jours écoulés, quelques visites furent accueillies au chalet, où madame de Kerbrennec avait élu domicile tant que sa petite-fille ne pourrait être transportée chez elle sans danger.

Les dames de Kérussoët, — toutes confites en tendresses et en doléances, — le baron de Verdrette, M. et madame de Sermelay et quelques intimes formaient autour de la malade une petite cour discrète et sympathique.

Il avait été vaguement parlé, à ces personnages que les circonstances réunissaient, de cheval emporté jeté dans le sentier, de coup de feu reçu par une fatalité

inexplicable. On paraissait admettre de si délicates explications avec une sorte de crédulité polie qui ne paraissait faire illusion ni à ceux qui parlaient, ni à ceux qui répondaient, sur la valeur de ce conte des Mille et une Nuits.

La douairière, soucieuse et sombre, veillait sur sa petite-fille avec des soins minutieux, sans expansion, sans attendrissement. Elle évitait de l'interroger, laissant entendre que certaines folies ne s'expliquent ni ne s'excusent, et paraissait mûrir quelque plan mystérieux.

Amélie, dont la présence paraissait être particulièrement désagréable à Yolande, mais que les convenances condamnaient à rester dans cette triste chambre, s'y mouvait comme une ombre, sans jamais essayer de renouer la conversation violente de la première nuit.

Yolande s'abandonnait à une prostration absolue, à une abnégation d'elle-même qui n'étaient pas dans sa courageuse nature.

Elle rejetait sur des souffrances assez vives une torpeur dont on ne pouvait soupçonner le motif réel : la lutte désespérée qui se livrait dans l'intime de son être entre sa conscience et son cœur.

Le docteur Lasserre était on ne peut plus satisfait de l'aspect de sa blessure, laquelle, après une suppuration modérée, régulière, tendait à se cicatriser rapidement.

Il l'était beaucoup moins de sa malade, au moral s'entend, car elle s'absorbait de plus en plus dans un alanguissement dangereux.

Les observations qu'il crut devoir lui adresser paternellement sur la nécessité de reconquérir un peu d'énergie échouèrent contre une inexplicable atonie.

Un mot de mademoiselle de Kérussoët eut plus de pouvoir.

La mère et la fille, malgré leur pudique indignation, ne cessaient pas leur assiduité charitable auprès des dames de Kerbrennec. Ne fallait-il pas d'ailleurs les défendre dans la ville, et quel plus beau plaidoyer que leur présence au chalet !

— Je viens d'avoir une peur horrible ! dit un jour mademoiselle de Kérussoët avec sa voix de verjus ; nous avons rencontré deux officiers qui venaient de s'inscrire à votre porte, et dont l'un est un véritable spectre !... si pâle, si maigre, si changé !... j'imaginais voir marcher devant moi un squelette revêtu d'un uniforme... Je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir entendu claqueter les os.

— Quels étaient ces... messieurs ? demanda Yolande.

— M. Liéger et... son ami intime.

— Le fait est que ce pauvre Rancy est méconnaissable ! ajouta imprudemment M. de Ligneralle.

C'était la première fois que ce nom était prononcé depuis la nuit fatale. Un silence glacial l'accueillit.

Le capitaine courba la tête sous un regard fulgurant d'Amélie.

Yolande eut un sourire amer qui crispa douloureusement ses lèvres sans couleur.

Depuis ce moment, une réaction totale parut s'opé-

rer en elle. Quel que fût le parti auquel elle s'était arrêtée dans le secret de sa pensée, le calme reparut sur ses traits et la résolution dans ses manières.

Elle ne tarda pas à déclarer que, l'hospitalité du chalet ne lui paraissant plus nécessaire, elle allait demander au docteur Lasserre l'autorisation de se faire transporter à l'hôtel de Kerbrennec.

Madame de Kerbrennec, toujours froide et calme, répondit simplement :

— Nous prendrons conseil du docteur dès aujourd'hui, ma fille, et si son avis est que vous pouvez supporter cette fatigue, le mien sera que vous pouvez supporter également une formalité délicate, mais indispensable, avant de quitter cette malheureuse maison.

— Quelle formalité, grand'mère ?

— Blanchir le nom humilié de Kerbrennec, ma fille, répondit la vieille dame avec une suprême hauteur.

Yolande frissonna et ferma les yeux sans répondre.

Le docteur, consulté, approuva le projet de transport, pourvu qu'il pût avoir lieu dans certaines conditions de précautions minutieuses, qu'il indiqua soigneusement.

Il fut donc décidé que le lundi matin, d'assez bonne heure pour éviter les regards curieux, la calèche douillettement rembourrée de la douairière emporterait, au pas, la convalescente, qui s'insurgeait un peu contre ce luxe de soins.

XX

On était au dimanche soir. Quelques visiteurs venaient de quitter la chambre d'Yolande.

Madame de Sermelay était encore assise près du fauteuil de la douairière. Pauvre Marthe ! Le mystère ne s'éclairait pas pour elle ; il pesait sur son cœur découragé d'un poids chaque jour plus étouffant.

Un peu plus loin, Amélie discutait à demi-voix avec le commandant.

M. de Ligneralle songeait tristement que le capitaine Samuel l'attendait vainement devant une table de wisth.

Le docteur Lasserre, debout devant la chaise longue où Yolande était étendue, lui faisait quelques recommandations pour le lendemain.

La cloche de la porte extérieure, agitée tout à coup, vibra dans ce demi-silence.

Amélie, qui connaissait cette façon de sonner, tourna involontairement la tête vers le jardin, et la douairière l'imita.

A travers la grille, Gaston, fidèle à sa respectueuse coutume, échangeait discrètement quelques mots avec Boulard, accouru à son appel.

En le reconnaissant, la marquise devint horriblement pâle, et ses mains sèches eurent un tremblement nerveux, mais elle n'eut pas une seconde d'hésitation en face d'une mission difficile qu'elle croyait devoir accomplir.

Elle se leva, marcha droit à la fenêtre ouverte, et faisant un signe à Boulard :

— Priez M. de Rancy de monter, ordonna-t-elle.

Il y eut dans la chambre un vague murmure ; les regards effarés se croisèrent et les physionomies reflétèrent les impressions les plus diverses.

— Qu'allez-vous faire, madame la marquise ? interrogea le docteur en fronçant le sourcil.

— Je vais remplir un devoir maternel, docteur.

— O grand'mère ! supplia faiblement Yolande.

La douairière tourna vers elle son austère visage où tout l'orgueil des Kerbrennec se réveillait foudroyant.

— Ma fille, dit-elle, vous êtes entrée dans cette maison honteusement pliée sous le poids d'une faute ; vous n'en sortirez que le front haut... et l'imprudence réparée.

Marthe se leva vivement pour se retirer ; le commandant la suivit ; le docteur marcha également vers la porte.

La marquise les arrêta d'un geste impérieux.

— Restez, je vous en prie, dit-elle, restez ; je ne saurais me contenter du huis clos pour la réhabilitation de mademoiselle de Kerbrennec.

— Vous êtes cruelle ! prononça Yolande avec amertume.

On entendit un pas d'homme sur l'escalier sonore.

— Pouvez-vous vous défendre ? demanda la marquise.

— Moi !... non.

— Êtes-vous venue dans ce sentier maudit de votre plein gré ?

— Oui, répondit fièrement mademoiselle de Kerbrennec.

— Ce ne sera plus une réhabilitation, alors, mais une réparation, dit la marquise avec rage.

— Diable !... diable ! je crois, en effet, que ma place est ici, grommela le docteur en se rapprochant de sa malade.

Marthe touchait la porte du doigt, le commandant la retint par le bras en murmurant avec une satisfaction contenue :

— Trop tard. Voilà Rancy.

En effet, la porte venait de s'ouvrir. M. de Rancy s'inclina d'un air profondément surpris et resta debout, digne, froid, sur le seuil.

Marthe glissa, anéantie, sur une chaise basse.

La douairière, à qui cette mise en scène paraissait complaire, le laissa quelques secondes au milieu de ce formidable silence, devant ces regards qui le frappaient en plein visage, puis elle l'interpella directement avec une hauteur écrasante :

— Monsieur de Rancy, dit-elle, ne vous étonnez pas que j'aie tenu à vous faire part, devant mes amis,

de mes intentions à votre égard. Ils ont, pour la plupart, assisté au scandale, ils ont leur place marquée au dénouement.

— Madame!... fit Gaston en faisant quelques pas en avant.

— Madame!... madame! supplia le docteur.

Mais la douairière n'entendit rien. Elle avait concentré pendant trois longues semaines, dans son cœur de Bretonne fière et vindicative, les rugissements de son intraitable orgueil, les colères de sa vanité, les douleurs de sa maternité trompée.

Elle avait souri au lieu de maudire, parce qu'il fallait d'abord, pour guérir le corps, épargner l'âme de sa fille.

Aujourd'hui, qu'avec la convalescence d'Yolande ses propres rancunes avaient enfin le droit de parler haut, elle était incapable de les comprimer davantage.

— Je crois inutile, monsieur, continua-t-elle, de rappeler des torts qui, s'ils sont excusables chez une fille de grande maison, confiante, inexpérimentée, sont doublement condamnables chez un officier de noblesse... récente, qu'on peut justement soupçonner d'avoir tout employé... tout... pour arriver à une alliance si disproportionnée.

— Je ne souffrirai pas, madame... commença M. de Rancy.

Elle l'interrompit avec un dédain superbe.

— Quoi qu'il en soit, monsieur, je veux bien consentir à une solution que j'ai le regret de croire conforme à vos désirs secrets, car, toute pénible qu'elle

soit pour des femmes de notre maison, je n'en vois pas de plus convenable. A quelle époque les obligations et les formalités militaires me permettront-elles de vous accorder la main de mademoiselle de Kerbrennec ?

On entendit un cri étouffé. Yolande se renversa, livide, sur sa chaise-longue, et le docteur s'empressa près d'elle.

La marquise seule ne le remarqua même pas. Son regard interrogeait.

— Madame la marquise, répondit enfin Gaston d'une voix distincte dans laquelle on sentait palpiter une émotion communicative, cette décision dépend uniquement de mademoiselle de Kerbrennec.

— Comment cela ?

— Le jour où il plaira à mademoiselle de Kerbrennec de ratifier la promesse que je viens d'avoir l'honneur de recevoir de vous, madame la marquise, mais le jour seulement où je l'entendrai de sa bouche, je serai prêt.

Cette fière réponse, remplaçant les élans de reconnaissance qu'elle supposait mériter, stupéfia la douairière. Son orgueil immense éprouva la surprise de se heurter à un orgueil presque aussi grand que le sien.

— La parole de ma fille est superflue, monsieur. Il est peu délicat de la forcer à se souvenir que ses actions ont répondu d'avance pour elle.

— Je regrette, madame la marquise, de ne pouvoir pas changer une syllabe à ma première décision.

La marquise eut un ricanement terrible.

— Eh bien ! dit-elle, puisque vous voulez donner l'étrange spectacle d'un homme de votre rang forçant une fille du nôtre à s'expliquer elle-même, soyez satisfait. Yolande, veuillez dire à monsieur que, par condescendance aux convenances mondaines, que vous avez trop souvent négligées, vous voulez bien accepter de vous nommer « madame de Rancy ».

En ne recevant pas de réponse, la douairière se retourna les dents serrées, les yeux pleins de flamme ; ardente maintenant, pour sauver l'honneur de son nom, à jeter à sa fille celui d'un homme qu'elle dédaignait ouvertement.

Yolande ne pouvait plus suivre, dans leur succession rapide, ces sentiments opposés, mais impérieux toujours.

L'émotion, la terreur, la joie peut-être !... avaient été trop violentes pour sa faiblesse : son évanouissement était complet.

La marquise demeura pétrifiée. Qu'avait-elle fait ? L'empportement ne grondait plus aussi fort en elle, la tendresse ne renaissait pas assez prompte, elle n'osait pas s'approcher de son enfant.

Il y eut beaucoup de trouble dans la chambre où chacun s'empressa autour de la malade, pour cacher son propre malaise.

Marthe seule resta dans l'angle où elle était assise, les mains croisées sur ses genoux, le cœur serré par une angoisse infinie.

Le commandant n'avait presque plus rien à désirer.

Gaston toujours debout, toujours calme, toujours

hautain, laissa tomber sur la jeune femme un regard machinal. Ah ! qu'il était différent, ce regard, de ceux d'autrefois ! Quels abîmes s'étaient donc creusés entre elle et lui, depuis le dernier qu'ils avaient échangé ?

Yolande fit un mouvement.

Le docteur penché sur elle se releva et dit avec autorité :

— Mademoiselle de Kerbrennec est tout à fait hors d'état d'assister davantage à une explication difficile. Je prie madame la marquise de vouloir bien se consacrer, d'abord, aux soins qu'elle réclame.

La douairière marcha, toute menaçante, vers Gaston.

— Monsieur de Rancy, nous vous rappellerons quand il en sera temps, lui dit-elle avec dureté.

Gaston s'inclina, un peu plus légèrement qu'à son entrée, et se retira avec la même apparente impassibilité.

Alors, au milieu de l'effarement général, il se passa un fait étrange. La marquise s'approcha de sa petite-fille, mais celle-ci la repoussant du geste, galvanisée par une force secrète, se leva seule, pâle comme une morte, mais résolue comme une vivante, traversa, chancelante, le groupe des assistants qui s'écartaient stupéfaits devant elle, et alla toucher du doigt l'épaule de Marthe.

Madame de Sermelay se dressa sur ses pieds en tressaillant.

— Vous avez votre voiture à la porte, madame ? demanda-t-elle d'une voix lente.

— Oui, mademoiselle.

— Prêtez-la moi, voulez-vous ?

— Certes !... mais à quoi peut-elle vous servir ?

— A rentrer à l'hôtel de Kerbrennec.

— Que dites-vous ? s'écria la marquise en s'élançant.

— Grand'mère, dit Yolande avec plus de force, il ne me convient pas de me disculper, — aujourd'hui du moins, — des accusations portées contre moi par vous-même. Peut-être saurez-vous un jour pourquoi je n'ai pas protesté contre elles ; mais je ne veux pas rester une minute de plus sous le toit qui les a entendues sans que personne se soit levé pour me défendre.

Son regard cherchait Amélie ; Amélie cherchait l'ombre.

Le docteur voulut intervenir. Yolande l'interrompit avec une violence qu'il ne supposait pas possible à son état de langueur.

— Ah ! docteur, faites-donc mieux votre métier. Ne voyez-vous pas que je souffre moralement, ici, assez pour n'y jamais guérir ?

— Mais, mademoiselle, une imprudence est chose grave... et l'état de votre blessure...

— Toujours le corps, toujours. Matérialiste, allez, qui ne songez jamais aux blessures de l'âme !

— Emmenez-la, madame la marquise, conclut le médecin.

Le commandant courut prévenir son cocher. Amélie chargea son mari de coussins, de châles, d'édredons, pour adoucir les cahots de la voiture.

La marquise, frappée d'une sorte d'hébétement, tremblait en enveloppant sa fille d'un manteau.

Le docteur soutint la malade sur son bras robuste, et le triste cortège descendit lentement l'escalier du chalet.

A la dernière marche, Yolande jeta un grand soupir en regardant le petit parc assombri.

— Vous souffrez davantage? interrogea M. Lasserre.

— Non, docteur, je respire... Est-ce qu'on ne peut pas mourir étouffée par une idée fixe?

Le docteur sourit avec indulgence.

— Ne parlez pas d'étouffement quand vous voilà, Dieu merci, en voie complète de guérison, tête exaltée que vous êtes! dit-il en raillant.

Amélie était arrêtée sous la vérandah, anxieuse, courbée par l'inquiétude, brûlée des plus mauvais sentiments. Elle avait échappé à bien des dangers, à des révélations foudroyantes, par la générosité de cette fille imprudente qui ne voulait pas payer l'hospitalité par la délation; mais l'hospitalité touchait à son terme, et n'était-ce pas pour recouvrer le droit de parler hautement, enfin, qu'Yolande s'empressait de quitter le chalet?

Un instant, les yeux de madame de Ligneralle se rencontrèrent avec ceux de mademoiselle de Kerbrennec.

Avez-vous vu, parfois, dans l'obscurité, deux diamants brusquement heurtés jeter une étincelle fulgurante?

Ce fut leur regard.

— Adieu, madame, dit Yolande à haute voix, croyez que je vous garde toute la reconnaissance qui vous est due.

— Vous avez fait plus que je ne demandais, répondit Amélie en s'approchant tout près d'elle comme pour rajuster son manteau.

— Ne vous hâtez pas de remercier, murmura Yolande dans un souffle.

Prête à monter en voiture, elle subit en silence l'avalanche des coussins et des tapis, que portait M. de Ligneralle avec un empressement qui eût été comique s'il n'eût été touchant.

Lorsque le digne homme eut enfin arrangé commodément le dernier tabouret sous ses pieds, le dernier édredon derrière ses épaules, elle lui tendit sa longue main osseuse et blanche.

— Merci, capitaine, dit-elle avec douceur ; si je fais un peu de bien, rappelez-vous que ce sera pour vous seul que je le ferai.

— Que veut-elle dire ? demanda le brave capitaine en se tournant vers Amélie.

Madame de Ligneralle, pâle de rage et de crainte, — car le dernier mot d'Yolande remettait tout en question, — l'écrasa d'un regard où la haine et l'impuissance allumaient leur flamme sinistre.

Yolande était étendue sur les coussins ; la marquise se plaça en face d'elle, et la voiture s'éloigna au pas, entourée du commandant, de Marthe et du docteur.

XXI

Le lendemain de cette soirée, où tant de chocs douloureux avaient heurté des cœurs profondément divisés, mais tous vulnérables, Marthe était seule dans son petit salon bleu, travaillant avec nonchalance à une tapisserie, dont sa main distraite embrouillait fréquemment les nuances variées.

Un livre tout ouvert, abandonné près d'elle, dénotait qu'elle avait cherché vainement de ce côté un dérivatif à ses préoccupations.

Cette lumière, qu'elle avait tant appelée, ne se faisait pas éclatante et pure comme dans ses rêves. Que de doutes, que d'obscurités, que de réticences dans cette explication du chalet qui n'élucidait rien !

La scène cruelle avec M. de Rancy, l'emportement de la marquise, l'attitude de Gaston, le silence d'Yolande pendant l'orage et ses paroles énigmatiques au départ, tout cela n'était ni le langage d'une mère qui veut le bonheur de sa fille, ni la joie d'un homme épris, ni la résolution d'une jeune personne franche et décidée dans tous ses sentiments.

Marthe, servie par son instinct de droiture, avait deviné le mauvais vouloir, la compression, la surprise,

et même plus encore, un je ne sais quoi d'inexprimé, souffle menaçant, terreur vague, qui mêlait étrangement le chalet et ses habitants à cette aventure mystérieuse.

La porte s'ouvrit sous une main impatiente ; madame de Ligneralle entra comme un ouragan, se jeta sur un siège, détacha son chapeau, et, tendant la main à madame de Sermelay toute interdite :

— Je suffoque, dit-elle, quelle chaleur !... bonjour, ma chère Marthe.

— Bonjour, Amélie. Comme vous êtes oppressée ! vous êtes donc venue bien vite ?

— Tout d'un trait... une flèche... aussi, je n'en puis plus.

— Et pourquoi cette grande hâte ?... rien de sérieux, j'espère ?

— Rien... ou du moins peu de chose.

— Eh bien, alors ?

— Le besoin d'activité... de mouvement... de changement... j'ai le chalet en horreur !... il me fallait en sortir, voilà tout.

Marthe considéra attentivement le visage très-altéré d'Amélie.

— Vous avez, je crois, un peu de fièvre.

— C'est possible... est-ce que je sais ?... mais qu'importe ! Que faisiez-vous là ?... vous travaillez donc, vous, paisible personne ?

Amélie avait, en parlant ainsi, la voix brève, les lèvres sèches, le regard singulièrement mobile.

— Oui, je travaille.

— Vous lisez aussi, à ce que je vois. Quel est ce livre ? Ah !... c'est *Marguerite ou Deux Amours*, de madame de Girardin.

— C'est une très-intéressante analyse d'un cœur féminin.

— Vous trouvez, ma chère ? vous aimez ces types-là ?

— Je trouve, du moins, la pauvre *Marguerite* touchante dans ses hésitations...

— Que je comprends, acheva vivement Amélie. Ce *Robert*, le héros, est bien le caractère le plus séduisant !...

— C'est vrai... mais aussi frivole et dangereux que fascinateur.

— Il faudrait faire lire ce livre à mademoiselle Yolande de Kerbrennec.

— Pourquoi donc ?

Amélie se rapprocha de Marthe, et, mettant dans sa voix une amertume si profonde que Marthe en tressaillit :

— Ne dirait-on pas que M. de Rancy a posé pour le portrait de *Robert* ? ou que *Robert* sert de modèle à M. de Rancy ?

— Je n'y avais pas songé... mais, en y réfléchissant, je crois votre comparaison assez exacte.

— Alors, conseillez au plus vite cette lecture à notre romanesque amazone.

— Non, Amélie, ce serait mal. Pourquoi semer le doute ? Pourquoi enlever une illusion à une pauvre fille déjà si éprouvée ?

— Ah ! vous la plaignez !... et vous croyez qu'elle a des illusions !... et vous voulez les respecter !... chère naïve Marthe, trésor de candeur, allez !

— Raillez tout à votre aise : j'ai un caractère excellent ; vous m'expliquerez après, j'espère, ce qui vous paraît si naïf dans mes paroles.

— *Dans* vos paroles ! oh ! non... ce sont *toutes* vos paroles qui sont marquées, ingénûment, au coin de la confiance la plus entière pour cette demoiselle errante et noctambule, à qui ses aventures de grand chemin vont enfin rapporter un mari.

— Ah ! soupira Marthe, à quel prix ?... N'est-ce pas à celui de sa réputation ?

— Eh bien, ne faut-il pas acheter son bonheur ici-bas ?... Vous verrez qu'elle va l'épouser.

— Hélas ! que pourrait-elle faire de plus convenable ? Amélie se leva toute frémissante, avec des yeux égarés.

— Mais puisqu'il ne l'aime pas !... puisqu'elle n'y songeait pas... ce n'est qu'un honteux traité qu'ils vont faire !

— Amélie !...

— Je sais ce que je dis : ils vont mettre indignement à profit un hasard invraisemblable, une rencontre inouïe, pour gagner, l'un une fortune, l'autre un jeune mari.

— Vous déraisonnez, ma chère, dit froidement madame de Sermelay, qui désirait briser cette conversation pénible.

Ce calme, cette incrédulité exaspérèrent Amélie,

dont la surexcitation prenait, depuis la veille, un caractère maladif.

La dernière parole d'Yolande : « Ne vous hâtez pas de me remercier, » tintait toujours, menaçante, à ses oreilles. Elle avait espéré jusque-là que mademoiselle de Kerbrennec, si fière et si hardie, n'accepterait ni une enquête ni des reproches, et trouverait une explication que l'excentricité habituelle de ses allures rendrait plausible.

La sortie violente de la douairière avait fait crouler cet espoir ; le silence, l'acceptation tacite d'Yolande avaient éveillé une torture nouvelle dans son cœur, où l'inquiétude dominait seule.

Amélie était jalouse, Amélie était furieuse. Elle ne voulait pas laisser accomplir ce mariage qui rompait son roman ; elle ne pouvait accepter la pensée de ce bonheur pour une femme détestée, tandis que son propre bonheur, à elle, n'était plus qu'une ruine.

Elle ne savait point encore ce qu'elle ferait pour l'empêcher, ni si sa réputation, miraculeusement sauvegardée, ne périrait pas sous l'effort, mais elle voulait le tenter.

Elle était aveuglée, affolée.

Après une nuit de délire, où son cerveau enfanta et rejeta tour à tour les résolutions les plus insensées, elle s'était levée pour aller revoir le rond-point de la prairie où s'ouvrait la petite porte.

Elle espérait se calmer par la vue de ce lieu favori, y retrouver des émotions rafraîchissantes, y recueillir, un à un, ses souvenirs égrenés.

Ce fut le contraire qui arriva. Ce banc vert, cette porte mystérieuse, les feuilles de lierre où ses yeux troublés crurent voir, suspendues, des gouttes du sang d'Yolande, lui causèrent une rage nouvelle, une sorte d'égarement qui la précipita hors de son intérieur désert, — oh ! comme elle en avait horreur désormais ! — et la jeta chez madame de Sermelay dans le plus grand désordre d'esprit.

Madame de Ligneralle allait et venait dans le petit salon bleu, tandis que Marthe la suivait des yeux avec anxiété. Amélie lui apparaissait sous un jour inattendu. Elle la connaissait coquette, volontaire, rusée, provocante, elle ne l'avait jamais vue bouillante et passionnée.

Amélie s'arrêta, croisa les bras et dit nettement :

— Si mademoiselle de Kerbrennec a l'audace de consentir à ce mariage, je la couvrirai de ridicule, assez pour la forcer à y renoncer.

— Amélie, je vous en prie, revenez à vous... vous ne songez pas à ce que vous dites.

— Je ne songe pas !... oh ! si vraiment.

— Mais si l'on entendait vos folles paroles, on en tirerait les conséquences les plus désastreuses...

— Pour moi ? qu'importe !... Tout bonheur se paye, vous dis-je, et mon bonheur sera de me placer en travers du sien.

— Voyons, dit Marthe avec dignité, cessez ce jeu que je ne comprends pas ; dites-moi que vous avez voulu surprendre ma crédulité, dites-moi que le mariage de mademoiselle de Kerbrennec et de M. de Rancy...

— N'unissez pas ces deux noms, Marthe.

— ... vous paraît, comme à moi, comme à tous, la seule réparation de cette grave imprudence.

— Imprudence ! oui, voilà le mot vrai. Imprudence, d'avoir cherché à voir clair dans un secret qui n'était pas le sien ; imprudence de vouloir heurter en plein cœur Amélie de Ligneralle, oui, oui, imprudence ! imprudence !

— Amélie, vous me faites peur !

— Elle m'a fait bien autrement peur, elle !... Elle m'a torturée de crainte, de honte !... elle m'a imposé le supplice de sa présence !... et maintenant, elle prétend me condamner à applaudir son bonheur ! Oh ! c'est trop, Marthe, c'est trop !

Amélie serra son front dans sa main crispée, par ce geste convulsionné familier aux natures ardentes.

Elle souffrait horriblement ; elle avait oublié que Marthe, qui avait pu être sa rivale, était encore son amie ; que ses confidences devaient, ou la désespérer, ou la réjouir ; qu'elle se perdait volontairement. Elle souffrait et voulait se venger.

Cette agitation extrême était arrivée à son paroxysme et s'abattit tout à coup sous un accès de sensibilité qui lui succéda sans transition.

Amélie tomba dans un fauteuil en fondant en larmes, de vraies larmes, les premières qu'elle eût versées depuis ces jours de terreur ; elles éclatèrent avec violence ; elles devinrent des sanglots, des spasmes.

Marthe, effrayée, essaya de calmer cette douleur

véhémente, dont le motif lui apparaissait peu à peu, mais point encore dans sa plus triste réalité.

Elle fit respirer des sels à madame de Ligneralle, baigna son front d'eau froide, s'agenouilla près d'elle, et, doucement, comme on parle aux malades, essaya, par d'affectueuses paroles, d'arrêter ce flot débordant.

Par instant, au milieu de cette désolation sans limites, Amélie balbutiait quelques mots qui répondaient, non à ces consolations incomprises, mais à des sentiments haineux ou passionnés.

— Il ne doit pas l'épouser... il ne le peut pas... il ne l'aime pas!... je ne le souffrirai jamais!... Réparer! réparer!... ils disent tous cela... réparer quoi donc? Il n'était pas près d'elle... et, si elle m'y force, je le dirai... je partirai ensuite... mais elle sera vaincue!... Non... il n'était pas en dehors du mur... avec elle... il était dans le parc... avec moi!...

Marthe qui écoutait, penchée, se rejeta en arrière par un mouvement de dégoût, si vrai, si fort, et tellement irrésistible, qu'il balaya, en cette minute foudroyante, son beau rêve pur, pour le rejeter flétri, brisé, dans l'abîme ouvert entre elle et M. de Rancy.

Plus pâle qu'une mourante, et chancelante aussi, elle recula, les mains étendues, jusqu'à son fauteuil où elle s'abattit.

Cette parole brutale venait de tuer en son âme sa croyance, ses illusions, son amour, sa jeunesse.

Ah! elle avait appelé la lumière! Elle ne savait donc pas que certaines lumières aveuglent, dessèchent et brûlent?

Elle demeura muette, sans larmes, sans regards. Une seule pensée venait, comme un battant de cloche en délire, heurter les parois de son cerveau :

— Et j'ai failli l'aimer ! disait-elle.

Cette période d'abattement dura longtemps, aussi longtemps que la très-longue crise nerveuse que subissait Amélie, seule, abandonnée, sans soins, désormais, sur le siège où elle se tordait en gémissant.

Malgré ce délaissement, le calme se fit peu à peu ; ses pleurs s'arrêtèrent, ses idées reprirent leur netteté et les deux jeunes femmes se retrouvèrent face à face.

Elles avaient mutuellement oublié leur présence.

Amélie rougit en se souvenant. Marthe ne pouvait pas devenir plus livide.

Il y eut un silence embarrassé. Les lèvres de madame de Sermelay se refusaient à articuler une parole. Qu'eût-elle dit, d'ailleurs, à cette femme pour laquelle elle éprouvait une pitié méprisante ?

Amélie, la première, reprit possession de toutes ses facultés et affronta résolument les conséquences de son aveu.

— Je ne vous demande même pas la discrétion, Marthe, dit-elle, car dès demain, si mademoiselle de Kerbrennec accorde sa main, je ne garde aucun ménagement.

Marthe ne fit pas un mouvement. Au fond de son cœur, elle appelait Dieu, et Dieu n'était point encore venu en elle.

— Je sais que je me perdrai... mais quel éclat !... et quelle vengeance !

— Vous réfléchirez, madame, et vous hésiterez peut-être avant de jeter volontairement le nom de votre mari en pâture à la méchanceté publique, dit enfin Marthe d'un ton glacé.

— Mon mari!... l'auteur de toutes ces misérables choses!... Ah! vraiment oui, je lui dois les plus horribles heures de ma vie et ne l'épargnerai pas. Il n'a su ni se faire aimer, ni se faire craindre; il m'a jetée à la tentation, à la chute!... il couronne tant d'habiles conceptions par une tentative de meurtre!... Non content de m'avoir tuée moralement par son ineptie, il a failli faire un cadavre dans son parc par sa maladresse. Mon mari!... un être nul, vulgaire, joueur... et servile, car il a la faiblesse de m'obéir comme un valet!

— Assez, madame! dit Marthe avec dignité. Il vous a plu de venir faire chez moi une confession que je ne demandais pas; il ne me plaît pas d'entendre sortir de votre bouche, devant moi, des injures contre un homme dont vous devriez avoir, au moins, la pudeur de respecter l'aveuglement.

Quelque emportée qu'elle fût de nouveau par la passion, Amélie fut frappée de la sévérité de ces paroles et de l'accent d'austérité dont elles avaient été prononcées.

Elle eut un moment de regret, non de sa conduite, mais de ses aveux.

— C'est vrai, dit-elle, en tordant ses mains avec dépit, je ne dis aujourd'hui que des choses regrettables... je suis folle ou malade. Si vous saviez ce que

j'ai souffert !... ce que je souffre surtout depuis hier !
Le comprenez-vous, au moins, dites ?

Marthe garda le silence, mais ses yeux tristes se fixèrent sur un Christ mourant, copie de Murillo, qui ornait son salon modeste, et semblèrent le prendre à témoin de sa propre torture.

— Non, vous ne comprenez pas. Vous êtes une sainte ! ces misères, qui troublent notre vie, n'effleurent pas même la vôtre ; vous ne les connaissez que par ouï-dire, n'est-ce pas ?

Était-ce un piège ? Madame de Sermelay secoua lentement la tête et resta muette.

— Eh bien, demeurez dans les hauteurs où vous planez, heureuse Marthe ; aussi bien suis-je trop de la terre pour mériter vos conseils.

— Mes conseils !... hélas ! à quoi pourraient-ils vous servir ?

— Vous connaissez Yolande mieux que moi. Faut-il, pour rompre cette union maudite, m'adresser au cœur de la fille ou à l'orgueil de la mère ?

— Quoi !... vous voulez encore ?...

— Toujours.

— O pauvre Amélie ! pauvre femme égarée ! murmura Marthe, sur le cœur de laquelle un souffle de céleste charité venait de passer, pur et fort, emportant dans son vol ses répulsions et ses révoltes.

Elle se rapprocha, se fit douce et consolante ; son âme palpitait dans sa voix :

— Pauvre femme, répéta-t-elle, n'êtes-vous pas assez broyée entre vos sentiments, les événements et le

monde ? N'avez-vous pas assez des cris de votre cœur, des frémissements de votre conscience ? Vous faut-il encore y ajouter la réprobation du public et les sanglants reproches d'un honnête homme ? Ne retirez pas votre main avec colère... Cet homme, qui est votre mari, et que vous n'avez point aimé, dites-vous, vous a donné sa vie : il faut la lui garder honorée, coûte que coûte, votre cœur dût-il saigner à en mourir... Et d'ailleurs, vous venger... de quoi ? d'une fatalité. N'avez-vous pas senti que, quoi que vous fassiez, marié ou non, la place de celui qui vous attire tant d'angoisses n'est plus jamais, entendez-vous bien ?... jamais, près de vous ?

Amélie frissonna de tout son corps, et ses lèvres balbutièrent quelques mots douloureux.

Marthe, puisant dans sa foi religieuse une force nouvelle, parla longtemps, affectueusement, à cette âme bouleversée, oubliant ses propres illusions, refoulant le dégoût qui, parfois encore, montait à ses lèvres, imposant silence au mépris qu'elle sentait sourdre, quoi qu'elle fit, tout au fond de son être.

Lutte secrète, où la femme se laissa vaincre peu à peu par la sœur de charité.

Son ange gardien devait être penché sur elle, les ailes déployées, prêt à porter à Dieu cette marque touchante de pieuse abnégation.

Elle trouvait des accents persuasifs, irrésistibles dans leur douce éloquence ; elle eut des mots profonds de vérité, exquis de délicatesse ; elle releva cette créature tombée en paraphrasant pour elle ce mot simple et su-

blime : *Sursum corda !* le cœur en haut ! dont elle venait d'expérimenter la divine puissance.

Amélie la regardait avec des yeux excavés où se lisait l'indécision ; une indicible hésitation amenait et , tour à tour , éloignait de ses lèvres l'acquiescement sollicité.

Le galop d'un cheval, qui s'arrêta brusquement dans la cour, troubla légèrement madame de Sermelay. Elle venait de reconnaître la façon de s'annoncer de son mari, lorsqu'il était en proie à quelque accès d'humeur, ou qu'il y avait au 43^e bataillon quelque chose d'insolite.

Le commandant entra presque aussitôt, tout botté, ce dont il parut un peu confus en apercevant madame de Ligneralle.

— Veuillez excuser, madame, et vous aussi, Marthe, une entrée aussi peu convenable, j'ignorais avoir l'honneur...

— Ah ! je vous excuse mille fois, commandant, s'écria Amélie, prompte à rentrer dans les apparences extérieures d'une simple visite, surtout si vous nous apportez quelque récit agréable pour distraire ma migraine.

— Vous êtes souffrante, madame ?

— Beaucoup... voyez, je suis horrible. Cette chère Marthe y perd ses soins. Sels, boissons, vinaigres n'y peuvent rien. Distrayez-moi : avez-vous une histoire ?

— Pas tout à fait, mais un prologue.

— Ah ! voyons.

Le commandant s'assit, avec le sourire satisfait d'un orateur sûr de son auditoire et de ses effets.

— A l'instant où nous rentrions du polygone, reprit-il, le vaguemestre nous remit notre courrier... Vous n'allez pas vous effrayer, au moins ?

— Non... mais dites vite.

— Liéger, Rancy et moi avions chacun une lettre... Bon, voilà déjà Marthe qui pâlit...

— Moi !... j'écoute.

— La lettre de Rancy n'avait de rapport qu'à des affaires privées... timbre de la ville, grande écriture bizarre qu'il me semble avoir vu sur certains billets d'invitation, cet hiver.

— Je soupçonne... dit Marthe en s'efforçant de sourire.

— Et moi, je suis certaine, ajouta Amélie, l'écriture de mademoiselle de Kerbrennec : des bâtons et des crochets, nous connaissons cela.

— Cela est d'autant plus probable, que le pauvre Rancy devint vert en la lisant et partit au pas de course... quelque rendez-vous où va se traiter la grave affaire du mariage.

— Mais... votre lettre ? interrogea Marthe.

— Attendez. M. Liéger voulut bien me communiquer des nouvelles du Mexique, d'où son frère lui écrit que les choses vont assez mal et que l'armée souhaiterait du renfort.

— Enfin !... et vous, commandant, qu'avez-vous reçu ?

Le commandant tira une lettre de sa poche.

— Moi, mesdames, ce n'est pas long, mais c'est intéressant. C'est daté du ministère de la guerre. Voici ce que me griffonne mon vieil ami, le colonel Thorel.

« Cher, la petite armée du général de Lorencez
« a tenté l'assaut de Puebla : échec. On va envoyer de
« France deux divisions. Le 43^e est un beau bataillon...
« tiens-toi prêt. »

— C'est trop clair ! fit Marthe avec agitation.

— Le Mexique !... oh ! je l'avais toujours redouté !
s'écria Amélie avec explosion.

— Du calme, mesdames !... je constate que mes
précautions oratoires n'ont pas eu le succès que j'en
attendais.

— Mais, commandant !... le Mexique !

— Je crois, madame, que le capitaine de Ligneralle
appartiendrait au dépôt.

— Ah ! la guerre !... la guerre !... c'est horrible !
continua Amélie sans paraître s'arrêter à cette rassu-
rante parole.

— Eh ! ce n'est pas si terrible que cela...

— Je vous dis que c'est notre terreur, à nous.

— Des femmes de militaires !

— Songez donc qu'il faut attendre, seules, inquiètes,
sans nouvelles, tandis que mille dangers vous me-
nacent !... tandis que la mort vous épie et vous frappe !

— Ce cher Ligneralle est bien heureux ! railla M. de
Sermelay ; vous vous alarmez, madame, avec une
vivacité dont ma femme, — c'est moins flatteur, hélas !

— ne me donne pas la consolation. Voyez sa coura-
geuse résignation.

Marthe tourna lentement vers son mari son beau visage où deux grosses larmes roulaient. D'où venaient-elles ? Peut-être les attribua-t-il à un sentiment mauvais. Elles étaient nées de cette pensée humble et pieuse : « Voici déjà que celui qui sonde les cœurs me punit. »

Madame de Ligneralle rattacha son chapeau avec précipitation.

— M'autorisez-vous, commandant, à faire part de votre... prologue à M. de Ligneralle ? demanda-t-elle.

— Certainement, car, à parler vrai, cet avis officieux pourrait bien ne précéder que de très-peu l'ordre officiel.

— Merci ! ah ! voilà une nouvelle qui a guéri ma migraine mieux que votre flacon, Marthe.

Ce disant, madame de Ligneralle tendit la main au commandant, sourit à sa femme, sans vouloir comprendre son regard interrogateur et suppliant, et s'en-vola vers le chalet.

Quand elle eut disparu, suivie du regard moqueur du commandant, celui-ci relut en sifflottant la missive du colonel Thorel.

— Est-ce donc bien probable, ce départ ? demanda Marthe en se rapprochant.

— Vraiment, cela vous touche-t-il aussi fort que cette jolie petite personne qui se désolait tout à l'heure ?

— Aussi fort ? je ne sais ; mais, en ce moment, rien ne saurait m'intéresser davantage.

— Et comment accueillerez-vous cette expédition ?

— Avec tristesse.

— Pourtant, Marthe, je vous ai vue souvent, — ou devinée, c'est tout comme, — regretter votre indépendance. Ce serait la retrouver.

— Je ne le crois pas... et ne le désire pas.

— Que feriez-vous ?

— J'attendrais votre retour dans la solitude.

— Ce serait convenable... et... si je ne revenais pas ?

— Octave !

— Cela arrive, ma chère.

— Je vous en prie, n'insistez pas sur cette perspective sanglante... Au surplus, vous ne douteriez pas, j'espère, de ma dignité dans le malheur ?

— Non, Marthe, dit-il avec une subite émotion, mais j'ai pu croire... parfois... que la liberté vous serait chère à recouvrer, et, j'avoue ma faiblesse, cette pensée empoisonnerait mon départ.

Marthe mit en pleine clarté son front pur, et d'une voix profonde :

— Si vous devez me quitter bientôt, Octave, partez en paix. Vous pourrez songer à moi sans crainte, comme je pourrai me souvenir de vous sans remords.

Quelque chose, un éclair, un rayon, passa sur les traits du commandant. Était-ce l'orgueil ? était-ce la joie ? était-ce la tendresse des premiers jours ? Il prit lentement la main que Marthe, simple et calme, lui abandonna et l'attira à ses lèvres attendries ; à ces mêmes lèvres qui avaient promulgué, contre la douce créature, de si dures lois et tant de sévères proscriptions.

XXII

Ce même jour, au matin, Yolande de Kerbrennec, après une nuit d'insomnie, avait sonné sa femme de chambre, demandé un buvard, et, de sa grande écriture, — des bâtons et des crochets, — elle avait écrit à Gaston :

« MONSIEUR ,

« Venez à l'hôtel aujourd'hui, vers trois heures, si
« vous êtes libre ; je désire vous voir pour éclaircir définitivement une position intolérable.

« Y. K. »

C'était cette lettre qui, remise à M. de Rancy à son retour du polygone, lui avait communiqué une violente commotion : l'irrévocable se dessinait à l'horizon de sa vie.

Il fit une toilette sombre, plus préoccupé du soin de sa dignité que de celui de charmer l'héritière dont la main lui était offerte si inopinément. — Un duel lui avait paru si longtemps plus probable qu'un mariage !

Il faut rendre à ce caractère léger, versatile, amoureux de plaisir, la justice d'avouer qu'il ne voyait en

cette bizarre affaire qu'une question d'honneur et de conscience, sans aucun mélange d'intérêt personnel.

Il estimait sa jeunesse et sa liberté plus que les 600,000 francs d'Yolande, mais il en faisait moins de cas que de la réputation de deux femmes fatalement compromises.

Jusqu'à ce jour il avait attendu les événements, prêt à subir les conséquences de ses fautes, se demandant si mademoiselle de Kerbrennec était une sotte ou une sainte, s'il devait la bénir ou la redouter, et si, au prix de sa liberté, l'honneur de madame de Ligneralle sortirait sauf de cette épreuve.

L'inévitable décision de cette étrange personne allait enfin lui être connue ; son avenir tenait tout entier dans le caprice d'une Bretonne fantasque : il ne se souvenait pas d'avoir été aussi remué depuis le quart d'heure qui précéda l'assaut de Sébastopol.

A trois heures, il se présenta à l'hôtel de Kerbrennec et fut introduit dans le grand salon, — salon solennel orné des portraits des ancêtres, dont le choix n'avait certainement pas été indifférent en cette circonstance.

Yolande était seule, enveloppée dans un long peignoir de foulard bleu, le bras soutenu par des ligatures, le visage amaigri, les yeux adoucis et comme noyés de mélancolie profonde.

Le jeune homme n'avait jamais soupçonné que les grandes lignes de ce visage masculin pouvaient s'idéaliser, en quelque sorte, sous l'influence d'un sentiment vrai.

La muette expression de ce visage le troubla plus que ne l'avaient fait, la veille, les dures paroles de la marquise.

Il lui demanda comment elle avait supporté le transport, avec cette voix musicale dont la pauvre Yolande s'était donné si souvent le concert en secret.

— Très-bien, répondit-elle en lui indiquant un siège près de son fauteuil; quand on est soutenue par une idée arrêtée, c'est étonnant comme s'aplanissent les choses les plus difficiles. Je crois que j'étais si abattue au chalet parce que je n'avais que des sensations et pas encore de volonté.

— Est-ce donc à votre rentrée dans votre demeure, mademoiselle, qu'on doit attribuer cet heureux changement dans votre état?

— Un peu, je crois. Ce vieil hôtel, mon berceau, me parle un langage austère que je comprends. Cet entourage d'aïeux, d'antiquités et de souvenirs me donne des leçons excellentes.

Yolande eut un soupir et reprit plus vivement :

— J'ai voulu vous voir, monsieur, vous parler, détruire la douteuse impression qu'a dû vous laisser ma conduite.

— Elle m'a paru, en cette circonstance, plus honorable, plus courageuse, plus dévouée surtout, qu'il ne m'avait encore été donné de le reconnaître.

— Vrai ? fit Yolande avec une joie d'enfant.

Puis, revenant bientôt à son inquiétude persistante :

— Soyez franc, monsieur, je vous en saurai gré.

Comment expliquez-vous ma présence, la nuit, dans le sentier du chalet ?

— Une fatalité.

— Et mon silence devant mes hôtes ?

— Un acte de bonté rare.

— Et ma résignation devant les reproches injustes ?

— Une sublime abnégation.

— Vous aviez foi dans ma force de caractère ?

— Plus encore dans votre courageux dévouement.

Son dévouement ! toujours son dévouement ! Elle eut un serrement de cœur, car elle sentit, la pauvre vaillante fille, qu'on n'avait pu même soupçonner son amour.

Yolande reprit plus tristement son interrogatoire si concis et si plein.

— Et les projets de ma grand'mère ?

— Une réparation coûteuse à son orgueil, explicable par son ignorance des faits, et nécessaire à l'honneur de son nom.

— Très-juste, cela ; mais mon adhésion à ces projets ?

— Je ne l'explique pas, mademoiselle, je l'attends.

Yolande leva ses yeux interrogateurs sur le jeune officier, qui sourit avec une douceur troublante.

— Vous ne la redoutez pas ? demanda-t-elle avec une légère oppression.

— M'avez-vous cru ingrat ? murmura-t-il.

Ce n'était pas là le mot qu'elle eût souhaité entendre

pour se donner du courage. Ce mot, quoique vague, était soumis et charmant.

Elle eût préféré recevoir à bout portant une raillerie, une parole amère qui l'auraient réconfortée contre elle-même, mieux que toutes les leçons des aïeux.

Tout la trahissait.

— Si je refuse mon consentement, reprit-elle, ne devinera-t-on pas bien vite la comédie charitable qui s'est jouée au profit de... d'une autre?

— Peut-être. Mais aucune considération, mademoiselle, ne doit prévaloir sur les droits imprescriptibles de votre liberté.

— Et vous-même, monsieur, ne m'accuseriez-vous pas d'abandonner bien promptement aux jugements du monde le prochain que j'entreprenais de sauver?

— Après vous avoir admirée dans le début de cette déplorable affaire, mademoiselle, je n'aurai qu'à m'incliner devant la détermination qui va la clore.

— Quelle qu'elle soit?

— Toujours reconnaissant, croyez-le, soit que vous daigniez parfaire votre œuvre, soit que vous vous borniez au bien que vous avez fait déjà.

Yolande sourit, d'un sourire pâle qui faisait mal : elle avait sondé ce cœur d'homme. Le sien reprenait, peu à peu, son courage envolé devant une vision de bonheur.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle, vous êtes jusqu'au bout digne du rôle que j'ai consenti à revêtir ; ce n'est pas une mince satisfaction pour ma conscience, ni pour ma dignité si compromise. Nous rentrons dans

le réalisme des situations. Pousser jusqu'à ses conséquences obligées le personnage que j'ai accepté, dans un accès de fièvre, — fièvre de blessure, fièvre de dévouement ou toute autre, qu'importe ! — ce serait devenir odieuse : je ne vous donnerai donc pas ma main, monsieur.

— Mademoiselle !... balbutia Gaston.

— Rassurez-vous cependant, je n'abandonne pas une œuvre commencée. Ce sera de moi que viendra le refus ; les hommes guérissent très-bien de ces blessures d'amour-propre, et, du moins, aucune femme ne sera perdue de réputation, quoiqu'il ne puisse entrer dans mes vues d'accepter ainsi, par surprise, un nom qui ne m'était pas offert.

— Mais que je laisse humblement à vos pieds, interrompit M. de Rancy.

— Je le crois, sans accepter. Restez libre... Moi, je me sens assez de force et surtout assez de désillusion pour affronter, le front serein, les méchancetés et les commérages.

— Oui, dit-il rêveur, vous êtes noble, vous êtes forte. N'êtes vous pas trop noble et trop forte ?

Il jeta ce doute, qui se dégageait du brouillard de cette explication, d'un ton pénétré sous lequel elle tressaillit, se reprenant à son doux rêve... Ce ne fut qu'un éclair.

— Écoutez, dit-elle lentement, comme si, pressentant la fin de cet entretien bizarre, elle s'efforçait d'en prolonger la douceur ; nous ne parlerons plus jamais de cette invraisemblable histoire... Nous ne nous re-

verrons même pas... Ce sera le plus triste, n'est-ce pas? car nous venons d'apprendre à nous connaître. J'ai fait, dites-vous, une bonne œuvre... Je ne réclame pas même la reconnaissance de celle qui en est l'objet... Non, pas de reconnaissance. Ce que je demande de vous seulement, monsieur, c'est l'estime profonde et l'inaltérable souvenir.

— Estime, souvenir, dévouement, respect, tout vous est acquis, mademoiselle, dans ce cœur que vous élevez par votre exemple.

On frappa à la porte du salon. La femme de chambre d'Yolande parut, une petite enveloppe à la main.

— De la part de madame de Sermelay, dit-elle.

Le billet n'avait que quelques lignes que mademoiselle de Kerbrennec parcourut rapidement, tandis que son front s'empourprait.

Avec un regard désolé, qui l'eût trahie si Gaston avait pu soupçonner le petit drame de ce cœur, elle lui tendit la feuille parfumée, où se détachaient en bleu les initiales de Marthe.

Gaston salua d'un soupir ce chiffre coquet qui l'avait fait rêver aussi... Quoi! n'y avait-il qu'un mois?... Tant de choses avaient croulé depuis lors autour de lui!

« Chère mademoiselle, disait Marthe, je veux que
« vous appreniez la première que le 43^e bataillon va
« quitter Rennes. Le commandant, averti tout à
« l'heure par un ami, vient de l'être officiellement par

« dépêche télégraphique. On part, dans quarante-huit
« heures, pour le Mexique. Me permettrez-vous d'aller
« vous serrer la main ce soir? je n'ai plus que deux
« jours à vous voir.

« MARTHE. »

Gaston rendit le billet sans dire un mot. Mais combien éloquemment parlait sa physionomie radieuse. Le Mexique! quelle joie!

Yolande, renversée dans son fauteuil, le regardait avidement : c'était la dernière fois! puis, d'une voix qui, de ses entrailles déchirées, montait à ses lèvres tremblantes :

— La Providence vient en aide aux consciences loyales, dit-elle..., et Marthe est une intelligente amie.

On entendit un pas lourd s'arrêter près de la porte, et la douairière entra dans le salon.

D'un coup d'œil, elle vit la figure décomposée d'Yolande, le rayonnement muet de Gaston. Son sourcil se plissa durement.

— Je rentre, monsieur, et l'on me prévient de votre présence. Puis-je savoir ce qui nous en procure l'avantage?

— La nécessité de s'entendre, grand'mère, sur un projet qui n'est décidément pas écrit dans le ciel, intervint Yolande en retrouvant son assurance.

— Comment cela?

— Le 43^e bataillon reçoit l'ordre de partir, dans deux

jours, pour le Mexique, ce qui rompt net toute velléité d'établissement.

— Y songez-vous?... Et le public?

— Le public, chère grand'mère, ne peut décemment exiger, quelque féroce qu'il soit sur le chapitre des convenances, que je me marie dans les vingt-quatre heures.

— Mais quel rapport?...

— M. de Rancy part après-demain, et cette perspective d'être veuve en sortant de l'église est dépourvue, à mes yeux, de toute séduction.

— Tout cela est donc réel?

— Trop réel, madame la marquise, dit l'officier en s'inclinant.

— On vous envoie, comme cela, au bout du monde, sans préparation?

— Oh! sans préparation aucune, c'est notre métier.

— Métier peu attrayant... surtout lorsque les risques doivent en être partagés par une femme.

— C'est pourquoi, madame la marquise, vous me retrouvez plus résolu que jamais à me soumettre absolument à la volonté de mademoiselle de Kerbrennec.

— Ceci, monsieur, est peut-être plus respectueux qu'empressé; mais, en somme, dans ce nouvel état de choses, je ne saurais influencer la décision de ma fille.

— Cette décision est prise, grand'mère : M. de Rancy est libre.

Au ton accentué de ces paroles, le jeune officier comprit qu'il ne lui restait qu'à se retirer, sans essayer de maladroites protestations.

Il prit congé dans des termes convenables, dont la froideur polie parut à la hautaine marquise l'implicite reconnaissance de sa supériorité.

Yolande hésita une seconde à lui donner, comme autrefois, quand elle voulait être traitée en camarade, sa main qui frissonnait de peur et de désir. Puis, tout à coup, bravement, elle la lui tendit en murmurant :

— N'allez pas vous faire tuer là-bas, au moins !

Il s'inclina sur cette main, la serra avec un mélange de respect et d'amitié, et sortit.

Yolande le suivit jusqu'au seuil d'un regard lumineux, et, lui disparu, éclata en sanglots.

La marquise, un peu mécontente, un peu satisfaite, la regarda avec stupéfaction.

— Eh quoi ! dit-elle, vous l'aimez autant que cela ?

— Si je l'aime ? s'écria Yolande avec véhémence ; si je l'aime ? Ah ! mille fois plus que vous ne le comprendrez jamais.

— Alors, pourquoi lui rendre sa parole?... il peut revenir de cette expédition.

— Parce que je ne dois pas l'épouser... je ne le dois pas.

— Quelle est cette nouvelle folie ?

— Quel est plutôt votre aveuglement ? et par quelle méprise cruelle m'avez-vous cru coupable des fautes que vous me reprochez ?

— Yolande !

— Une mère aurait dû me deviner.

— Deviner quoi, malheureuse enfant ?

— Grand'mère, je n'ai commis qu'une seule faute, celle d'aimer M. de Rancy ; il ne le sait pas, il ne le saura pas, il ne m'aime pas.

— Quelle énigme?... et que signifie alors cette aventure du chalet ?

— Une femme, dont vous m'épargnerez de prononcer le nom détesté... une femme, dont je n'ai que trop vu, près de moi, l'hypocrite visage, pourrait mieux que moi vous l'apprendre ; car, compromise et près d'être dévoilée, mon silence l'a sauvée et la protège encore.

— Quoi ! ce serait ?... Mais comment madame de Ligneralle ?... Ah ! je ne puis comprendre.

— Je vous dirai tout, grand'mère, plus tard, lorsque le calme sera revenu en moi et autour de moi. Sachez seulement que, blessée, triste, malade, ce rêve d'un mariage amené par le hasard venait caresser mon cerveau affaibli, mon cœur amolli : la fièvre était ma complice. Je vous l'avoue, je fus lâche ; il y eut une heure où je me sentis heureuse !... heureuse ! Vous-même, grand'mère, vous me *le* donniez pour mari ! Cela ne dura pas ; la conscience et la raison me firent rougir de ma faiblesse, et... je viens de rompre avec M. de Rancy.

— Ma pauvre Yolande !

— Comment vous peindre ce que je souffre ?... Voulez-vous une comparaison vulgaire ? Vous savez, grand'

mère, une éponge, étreinte par une main brutale, se reploie en laissant tomber goutte à goutte l'eau qu'elle renferme; mon cœur, broyé par la destinée, se tord sous la pression et transsude du sang !

— Vous êtes une noble fille ! dit la marquise avec émotion ; je vous ai méconnue, pardonnez - moi, Yolande.

Mademoiselle de Kerbrennec attira tout près du sien le visage attendri de la douairière, et, lui donnant ses larmes à baiser, elle recueillit sur ses lèvres celles qui montaient enfin du cœur remué de la vieille dame.

XXIII

L'ordre de partir dans les quarante-huit heures avait suivi de quelques minutes seulement la lettre du colonel Thorel à M. de Sermelay.

Cet ordre, aussitôt communiqué à la troupe, fut reçu avec enthousiasme par le 43^e bataillon de chasseurs, résolu, plein d'ardeur, désireux de faire campagne.

De la part des officiers, pour qui le mot « guerre » est synonyme de gloire ou d'avancement, on comprend cette joie belliqueuse. Il y a, dans ces perspectives lointaines, un aliment à toutes les ambitions personnelles, à l'amour de la patrie, au chauvinisme militaire.

Pour les soldats ignorants, obscurs, sans avenir, le but est différent, la joie est la même.

Ceci est particulièrement admirable.

L'humble soldat sait qu'il devra récolter des privations, des souffrances, des blessures, il n'attend ni grade ni honneurs..., peut-être la médaille militaire dans un horizon bien éloigné. Il n'hésite pas, il marche avec une simplicité stoïque vers cet avenir assombri ; il va gaiement offrir son corps jeune et fort aux balles

ennemies, parce que le devoir le veut ainsi, parce qu'il est Français et qu'il sait obéir.

Le temps pressait. Le commandant déploya une grande activité pour que ses hommes fussent prêts à l'heure prescrite. Ce qui leur manquait pour l'entrée en campagne devait être touché au port d'embarquement.

Le tiercement réglementaire désigna le capitaine Samuel et le capitaine de Ligneralle pour rester en France, au dépôt.

Le premier en fut affecté. Le second se résignait en voyant pleurer Amélie, dont il attribua les larmes à l'inquiétude conjugale.

Aussi, lorsque la jeune femme eut jugé prudent de lui témoigner une certaine joie de cet arrangement, rien ne manqua plus à celle du digne homme.

Chaque officier marié songeait à l'installation de sa famille, pendant une absence dont on ne pouvait prévoir la durée.

Telle femme retourna dans sa ville natale avec ses enfants et sa douleur. Telle autre se prépara à vivre tristement près des parents de son mari, qui l'aimaient peu. Une troisième, orpheline, toute jeune, ne voyait guère que le couvent pour l'abriter avec convenance.

M. de Sermelay éprouvait de vives incertitudes sur le parti qu'il devait prendre. Il n'avait plus de parents ; Marthe avait perdu sa vieille tante. Le séjour de Rennes, qui rappelait à l'un sa jalousie, à l'autre ses souffrances morales, leur déplaisait également.

Une demeure cloîtrée effrayait Marthe. Une liberté absolue répugnait à son mari.

Il possédait une propriété peu étendue, agréable, bien plantée, à quelques lieues de Paris, sur la route de Saint-Denis. Ce cottage, assez retiré pour permettre à ses habitants d'éviter les importuns, parut au commandant une retraite convenable pour madame de Sermelay.

Celle-ci acquiesça à ce désir avec l'indifférence résignée qu'elle apportait à toutes choses, depuis les secousses intimes qu'elle avait supportées.

Ils en parlaient ensemble lorsqu'on annonça madame Oberlin, l'humble amie, la sage conseillère près de laquelle Marthe était allée si souvent chercher une force nouvelle ou une consolation.

Elle venait rapporter la dernière broderie qu'elle dût faire pour sa protectrice, pour sa douce fée, comme elle l'appelait en riant.

Aussi combien la pauvre femme était triste à la veille de ce départ. Marthe allait l'abandonner : son rayon de soleil se voilait.

— Saint-Denis ! répéta-t-elle après le commandant qui lui indiquait la situation de sa propriété ; Saint-Denis !... chère madame, que je vous envie d'aller à Saint-Denis !... c'est là qu'est ma fille, ma pauvre Juliette.

— Vous viendrez la voir, et vous resterez toutes deux chez moi pendant les vacances, au lieu de revenir ici, s'écria Marthe emportée par son cœur, sans songer à obtenir, d'un regard, l'assentiment du commandant.

Madame Oberlin, qui connaissait l'orgueil et les mé-

fiances de ce caractère ombrageux, remercia avec émotion et refusa avec fermeté.

Marthe n'osait plus insister, et ses grands yeux attristés le disaient à son amie.

Le mot qu'elle avait prononcé avait été cependant un trait de lumière pour le commandant. Il regarda attentivement madame Oberlin. La noblesse de son attitude, la sérénité de son front, le calme simple de ses manières, et jusqu'à sa toilette monacale firent la meilleure impression sur cet esprit observateur.

Ce qu'il savait, depuis longtemps déjà, de la courageuse femme lui revint en mémoire. La pauvreté même lui sembla servir à merveille le projet qu'il venait de concevoir.

Il comprit qu'il ne pourrait laisser près de sa jeune femme une compagne plus digne de sa confiance : un mentor par l'âge, une égale par l'éducation.

De cette réflexion à une proposition directe de demeurer près de madame de Sermelay, en son absence, il n'y avait qu'un pas.

Il sut la formuler avec une certaine délicatesse qui n'était pas dans ses habitudes, et dont Marthe se montra joyeusement surprise.

Elle mit son bras autour du cou de son mari et lui chuchota, dans un souffle caressant que M. de Sermelay voulut prendre pour un baiser :

— Vous êtes bon, Octave, merci !

Madame Oberlin fondit en larmes. La pauvre créature, si forte contre les sévérités de l'existence, fut désarmée devant sa première joie.

Habiter avec Marthe!... vivre à quelques pas de sa fille!... c'était un coin du ciel.

Le mercredi 2 août 1865, le 43^e bataillon de chasseurs quittait Rennes pour Saint-Nazaire, où il devait s'embarquer.

Malgré l'heure matinale, une partie de la population était rangée sur son passage, une autre partie l'accompagnait, en marquant le pas militaire, aux sons éclatants de la fanfare.

Des femmes pleuraient. Quelques-unes essayaient de glisser dans les rangs une main tendue, un souvenir, un adieu.

Le commandant de Sermelay était en tête, à cheval. Sa haute taille fléchissait un peu, et quelque chose d'attendri flottait dans son regard.

Il avait presque oublié qu'il était convenable d'avoir l'allure satisfaite et la tenue belliqueuse.

Toutes ses pensées étaient restées près de Marthe, qu'il abandonnait avec le regret de l'avoir méconnue. Ses adorations premières renaissaient pour cette femme qu'il venait de voir si douce, si fière, si naturelle, en traversant les dramatiques incidents des dernières semaines.

A l'heure de la séparation, les soupçons s'envolaient, une justice tardive lui montrait les aspérités de sa propre nature, l'exagération de ses vengeances, la supériorité de ce cœur loyal, qu'il venait de serrer passionnément contre son cœur.

Il partait triste, avec le souvenir des jours écoulés, et le remords de les avoir assombris par sa violence.

« Si je reviens, pensait-il, comme je saurai l'aimer ! »

Mais devait-il revenir ?

A quelques pas derrière lui, le lieutenant de Rancy marchait en serre-file à la hauteur de la première compagnie.

De tous ces hommes, qui allaient insouciamment à la rencontre d'un avenir inconnu, celui-là était le plus heureux.

En outre de la gloire rêvée, de l'avancement prévu, des distractions du voyage, ce départ lui offrait la solution d'une inextricable difficulté. C'était la chance inespérée d'échapper à des complications où l'honneur était en jeu ; c'était la liberté reconquise.

Ah ! que le Mexique était un beau pays !... et que le ministre de la guerre était bien inspiré d'envoyer le 43^e bataillon guerroyer dans ces latitudes !

A la bonne heure !... voilà le métier souriant. Il fait bon être officier et courir gaiement les aventures ! celles du moins où l'on peut recevoir des coups de sabre et cueillir la double épulette, et non plus celles qui ne rapportent que des larmes de femmes et des menaces de mariage !

A ce moment, tout rempli de ces pensées de délivrance, plus personnelles que généreuses, le jeune homme leva instinctivement les yeux vers la sombre façade de l'hôtel de Kerbrennec, dont la bruyante fanfare réveillait les habitants.

Tout était fermé, grille et fenêtres. Le palefrenier bâillait sur le seuil de l'écurie.

Un antique croisillon s'ouvrit brusquement dans une petite tourelle qui fait saillie sur la rue, et la tête pâle d'Yolande s'encadra entre les vitraux.

Son front était énergique, sa bouche sévère, mais ses yeux, si paisibles d'ordinaire dans leur limpidité verdâtre, s'attachèrent à Gaston avec une fixité pénétrante, une intensité d'expression qui rappelaient, mieux qu'aucune parole, la mystérieuse histoire de son amour, de son silence, de son refus.

Gaston en fut bizarrement impressionné.

Il la salua du sabre avec cette grâce martiale qui devait rester, comme une vision inaltérée, dans le souvenir de mademoiselle de Kerbrennec, et s'éloigna en sentant naître, tout au fond de sa pensée, ce doute étrange :

« C'était peut-être là l'amour vrai... »

La foule croissait sur les pas du bataillon, se grossissant à chaque rue des curieux et des désœuvrés.

On atteignit la rue de Fougères.

Trois femmes formaient un groupe étroitement uni devant la maison de madame Oberlin, sous les fenêtres du sous-lieutenant Liéger.

Sa pauvre vieille mère, madame Liéger, aidée de madame de Sermelay et de madame Oberlin, était descendue pour embrasser, une fois encore, le fils qu'elle redoutait de ne plus revoir.

Lorsque la première compagnie défila devant elle, elle fit quelques pas, ouvrit les bras à son fils, l'y serra follement, et retomba, demi-morte, dans ceux de madame Oberlin.

Marthe, qui la soutenait d'une main, tendit l'autre au commandant, dont le cheval effleurait sa robe, en murmurant d'une voix basse, où vibrait son âme épurée et grandie par le sacrifice :

— Que Dieu vous garde, Octave, et vous ramène !

Le commandant eut, en la regardant, un de ces sourires qui sont des baisers.

Il passa.

M. de Rancy passa.

Marthe ne le vit pas. Son dernier regard, comme ses derniers vœux, avaient été pour son mari.

Le bataillon arrivait dans la campagne. Les maisons s'espaçaient, les curieux s'arrêtèrent, les plus intrépides seuls persistèrent encore quelque temps.

Devant le chalet, il n'y avait plus personne pour acclamer les parlants, pour souhaiter bonne chance aux braves soldats.

Le capitaine de Ligneralle, qui était venu de Rennes avec le bataillon, s'arrêta devant chez lui, distribua à tous ses camarades des poignées de main, et garda la plus cordiale pour M. de Rancy.

Celui-ci, si radieux tout à l'heure, était grincheux et mécontent. Deux ombres venaient de passer sur l'épanouissement de sa joie et l'avaient noyée dans la brume du souvenir et du regret.

Yolande, un vivant reproche, Marthe, le devoir animé, s'étaient dressées sur sa route comme les fantômes d'un passé qu'il eût voulu ensevelir loin des appels de sa conscience, — la grondeuse d'autrefois.

Une autre femme encore, — une femme avec laquelle il n'avait échangé ni une ligne, ni une parole, depuis les malheurs dont elle avait été le mobile, — l'attendait pour lui jeter au passage un adieu qu'il ne désirait pas.

Sous la vérandah du chalet, Amélie était debout, les lèvres décolorées par une sourde rage, mais assurée, vipérine, et plus jolie qu'à ses meilleurs jours.

Ce fut pour Gaston une vision de beauté, de folie, de terreur, de remords, qui tourbillonna dans le cerveau troublé du jeune officier.

Ce qui surnagea sur ce flot de sensations renaissantes, ce ne fut pas le souvenir des soirées heureuses du chalet, ce fut le sentiment des heures d'angoisses qu'il devait à cette jeune femme.

Il inclina son sabre devant elle, sans atténuer la roideur de ce salut, tout militaire, par le regard passionné qu'elle espérait.

Elle y répondit par un sourire de défi; ses yeux suivirent, menaçants, jusqu'au tournant de la route, celui qui avait bouleversé trois existences et ne laissait rien de son cœur derrière lui.

Lorsqu'on ne vit plus à l'horizon les uniformes miroitant au soleil, M. de Ligneralle se retourna vers sa femme, et d'un ton tranquille :

— Vois-tu, ma chérie, dit-il, ces départs sont toujours bien tristes. La pauvre madame Liéger en mourra ! M. et madame de Sermelay m'ont paru prendre la chose avec la philosophie des ménages... froids. Ah ! ce n'est pas nous qui nous serions séparés paisible-

ment comme cela !... on s'aime bien trop, n'est-ce pas, mignonne ?

— Oh ! dit Amélie, d'une voix sifflante, qui peut prévoir, quand on s'est aimé, comment on se séparera ?



FIN.



Bailly, Emma

Le Lieutenant de Rancy

Paris 1877

P.o.gall. 2401 w

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11359568-6